VOL. XIII — No. 12 VOL. XIV — No. 1 MAI-JUIN 1932

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Emparons-nous du sol

D'après un modèle exécuté par Moïse Potvin

Nous traversons des temps durs où tout le monde "en arrache" — le Terroir comme les autres entreprises commerciales — mais le courage et l'énergie des colons faisant de la "terre neuve" devraient retremper nos âmes. Unissons-nous pour lutter; arcboutons-nous en choeur contre tous les obstacles de la route, avec la furia francese d'Edwidge Légaré s'attaquant à une souche, dans le roman de "Maria Chapdelaine": "Je te ferai bien grouiller, moué, blasphème", jurait Légaré d'une voix étouffée; "je te dis que c'est pas toué qui va gagner". Et la souche cantait. Plantons-nous nous-mêmes et cantons tous les obstacles.

Réfrigération Electrique

Faites un placement dans

une

GLACIÈRE

ÉLECTRIQUE

Elle se paye par elle-même

en aliments conservés

et en

commodité.

La Cie "QUEBEC POWER"

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

Administatrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

LE LAIT PUR

de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE **FRONTENAC**

LAIT, CREME, BEURRE, CREME GLACEE

Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église, QUÉBEC Tél. 7175 - 7176

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.:9838

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas, - QUEBEC

(Pied de la Côte du Palais)

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

LE TREROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière, -:- Téléphone: 4-4551

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS
Président.

G.-E. MARQUIS
Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: $3.00 — Etranger: $4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

Sommaire

	Pages
Un cinquantenaire, *G.-E. Marquis*,	3
D'un mois à l'autre, *Damase Potvin*	5
Chez nos poètes, *A. Désilets*	7
L'écho musical et artistique, *J.-H. Philippon*	8
N'est-il pas temps d'agir ? *H. Boisvert, N.P.*	9
Histoire de chien, *Auguste Galibois*	10
Quémandeurs, *G.-E. Marquis*	11
Goethe et Napoléon, *Auguste Galibois*	12
Comme on nous voit, *H. A. J.-B.*	14
Nous irons dans l'île, *Yolande Désilets*	15
Un cheval heureux, *G. Gélinas*	16
L'arbre, *Avila Bédard, I. F.*	17
Une bonne histoire de juif, *Auguste Galibois*	18
Une Gloire Canadienne	19
Une grande éducatrice, *G.-E. M.*	21
Une leçon de français	23
Bibliographie canadienne	25
L'écriture et ses moyens de reproduction, H. *Faber*	28
Délivrez-nous Seigneur ! *G.-E. M.*	30
Trois mois chez les Canadiens français, *René Louis*	31
La Louisiane, *G.-E. Marquis*	33
Chez nos membres	38
Les Français de la Louisiane, *Emile Lauvrière*	39
Jean la Tourte, *Maxine*	40
Claude Charland dit Francoeur, *Filiolus*	41

L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif,

$146,000,000

13 SUCCURSALES A QUEBEC

Notre personnel est à vos ordres.

Province de Québec

SERVICE DES MINES

La Province produit des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'or et d'argent, une grande variété de minéraux, entre autres l'amiante, la chromite, l'ilménite, la molybdénite, le feldspath, la magnésite, le mica, des ocres, du grenat, du graphite, du phosphate, des pyrites, du quartz et de la stéatite, ainsi qu'une grande variété de pierres d'ornement et de construction.

Le Rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1930, publié en quatre parties,

contient les rapports suivants:

PARTIE A —

Opérations minières
et statistiques.

PARTIE B —

Région de la carte
Cadillac-Centre, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Clericy-Joannèse, comtés d'Abitibi
et de Témiscamingue,
par L. V. Bell.

La mine d'or Vénus,
canton de Barraute, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Gaboury-Blondeau, comté de Témiscamingue,
par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord,
Escoumains à Forestville,
par Carl Faessler.

PARTIE C —

Gisements d'or et de cuivre des cantons
de Dubuisson et Bourlamaque,
comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

Gisements de molybdénite
du canton de LaCorne, comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

PARTIE D —

Gaz naturel dans la vallée
du Saint-Laurent, Québec,
par W. A. Parks.

Environs du lac Aylmer,
cantons de l'Est,
par F. Rê Burton.

Gisements d'amiante
dans le sud de Québec,
par Bertrand T. Denis.

Région de la carte de
Lesseps, péninsule de Gaspé,
par I. W. Jones.

Copie de la Loi des Mines et renseignements techniques concernant les mines et les ressources minérales de la Province puvent être obtenus sur demande adressée au directeur du Service des Mines, Québec.

HONORABLE J.-E. PERRAULT,

Ministre des Mines

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIETE des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XIII No. 12 - Vol. XIV No. 1 — BUREAU, 5, Rue Vallière, QUEBEC — MAI - JUIN 1932

Un Cinquantenaire

Pour rappeler comme il convient la fondation de la première école ménagère non seulement au pays de Québec, mais dans le monde entier, l'on célèbrera bientôt, à Roberval, au Monastère des Ursulines, le cinquantenaire de cette institution.

La fête s'étendra à toute la jolie petite ville de Roberval, sise sur les bords enchanteurs de cette vaste nappe d'eau douce qui s'appelle le lac St-Jean.

Une excursion autour du lac, avec arrêt à Péribonca, où se dresse le monument de Louis Hémon, et où Maria Chapdelaine et ses vaillantes fermières serviront un dîner champêtre, marquera la fin de ces fêtes. * * * *

L'âme de la fondatrice de l'Ecole Ménagère de Roberval remplira l'atmosphère et les coeurs de son souvenir ineffaçable, à cette occasion plus qu'en tout autre temps, depuis qu'elle est allée recevoir la récompense de ses vertus et de ses labeurs, dans la demeure céleste, en 1920.

En effet, il y a à peine douze ans que Soeur St-Raphaël — née Marie-Eléonore-Malvina Gagné, de St-Michel-de-Bellechasse — s'éteignait doucement au Monastère des Ursulines de Roberval, à l'âge avancé de 83 *ans, laissant une réputation hors ligne de distinction, de dévouement, d'organisatrice et de zèle apostolique.*

Sa vie méritait d'être rappelée à chacune de ses étapes, afin d'en tirer des leçons, des exemples et des sujets d'édification pour la jeunesse féminine étudiante d'aujourd'hui et de plus tard.

Cette oeuvre a été accomplie et elle est aujourd'hui à la disposition non seulement des anciennes élèves des Ursulines, mais de tous les éducateurs et particulièrement des éducatrices qui ont à former les femmes de demain.

L'Histoire de Mère Saint-Raphaël *ou un demi-siècle d'éducation familiale* (1882-1932), *a été écrite par M. Alphonse Désilets, agronome et directeur de l'Enseignement Ménager au département de l'Instruction publique, à Québec.*

Nul n'était mieux qualifié que lui, à cause de ses connaissances techniques en art ménager et de son amour pour un enseignement qu'il préconise entre tous, pour mettre en valeur l'oeuvre de cette femme d'élite dont la vie exemplaire a été d'un caractère si pratique, si religieux et si humain. * * * *

La femme sera toujours la pierre angulaire de la société, comme elle est la clef de voûte de tout foyer. De tous les systèmes rêvés par les éducateurs et les pédagogues, pour mieux préparer la femme à sa tâche future, je n'en connais pas de mieux agencé, ni de mieux approprié à cette fin que celui que la Mère St-Raphaël a créé de toute pièce, dans la première Ecole Ménagère fondée à Roberval, voilà cinquante ans.

C'est l'oeuvre de cette femme supérieure que l'auteur raconte, dans un joli bouquin divisé en dix chapitres, contenant plusieurs illustrations qui en relèvent l'intérêt, et présenté dans une langue savoureuse, riche, imagée et remplie d'enseignements appropriés.

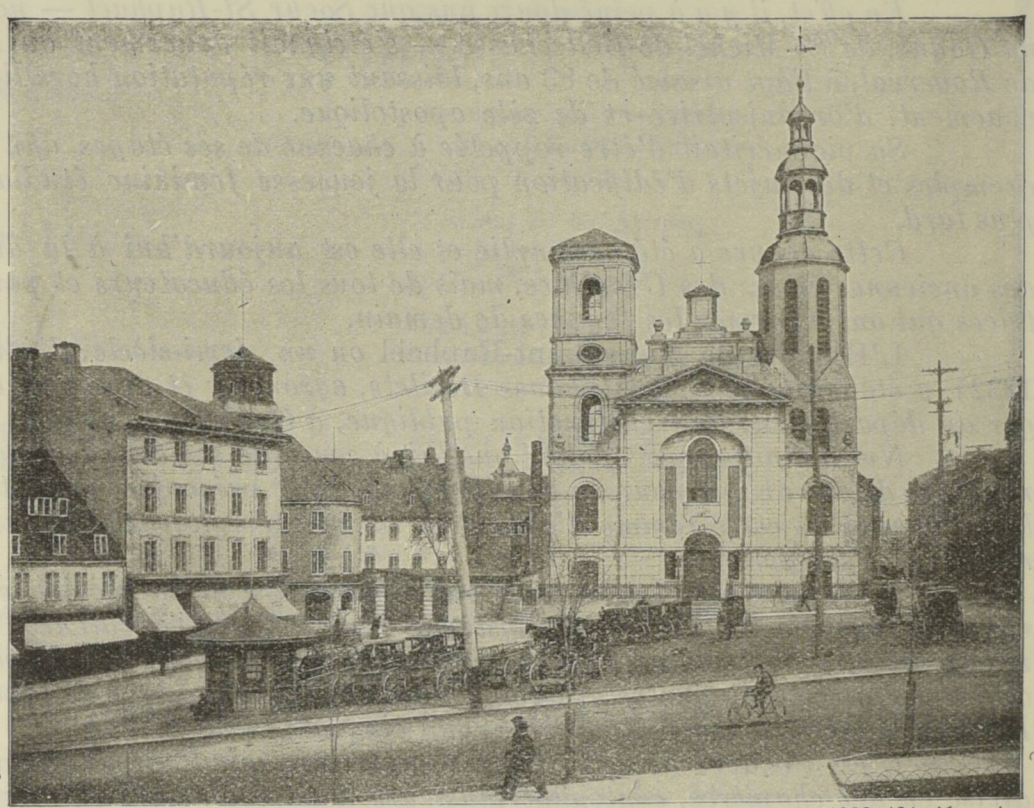
C'est un livre de prix *qui sera lu avec intérêt et profit. Jeunes filles et mamans, en le parcourant, trouveront matière à réflexion.*

Que les RR. SS. Ursulines de Roberval veuillent bien agréer nos félicitations à l'occasion des Noces d'Or de leur Ecole Ménagère, et nos voeux les meilleurs pour l'avenir.

Reproduction d'un tableau que l'on conserve précieusement au Musée des Colonies françaises, à Paris. Il représente une sortie de la grand'messe à la Basilique catholique de Québec, au lendemain de la victoire remportée par Montcalm, à Oswégo, le 14 août 1756. C'est alors qu'il s'empara des forts Ontario, George et Chouaguen — au sud-est du lac Ontario — défendus par 1,700 soldats anglais et 145 bouches à feu. Le butin de l'armée française fut immense: cinq drapeaux, trois caisses d'argent, 122 canons, d'abondantes munitions, des vivres pour 3,000 hommes pendant un an, 7 navires de guerre et 200 barges. On voit ici Montcalm expliquant sa victoire à un groupe d'amis québecois.

Quant à l'auteur du volume sur la fondatrice de cette maison d'éducation familiale, je lui souhaite tout d'abord de nombreuses lectrices et ensuite une diffusion plus générale de l'enseignement ménager, afin que les jeunes filles d'aujourd'hui et de demain apprennent à devenir des "femmes fortes", comme celles dont parle l'Evangile, femmes capables non seulement d'accepter passivement le rôle qui leur est dévolu par la Providence, mais de le jouer avec le sourire aux lèvres — ce sourire si nécessaire au rayonnement du bonheur dans tout.

G.-E. MARQUIS.



Voici une autre vue de la Basilique de Québec, avant l'incendie de 1922 (21 décembre) alors que l'on voyait encore un kiosque de cochers à l'endroit ou s'élève aujourd'hui le monument érigé à la mémoire du premier prince de l'église canadienne, feu S. E. le Cardinal E.-A. Taschereau. Une première église fut érigée à cet endroit, en 1647. Elle fut consacrée par Mgr de Laval en 1666, dont le diocèse s'étendait alors à toute la Nouvelle-France. Cette église fut bombardée et gravement endommagée au cours du siège de 1759. C'est en 1874 qu'elle fut élevée au rang de Basilique mineure.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Encore cet été, Québec sera le siège de plusieurs grands congrès dont quelques-uns réuniront des délégués qui viendront de tous les points de l'Amérique. Notre ville, depuis nombre d'anées, est devenue comme la ville des grands congrès. Dès que s'ouvre la belle saison s'ouvrent également les salles de conventions qui restent ouvertes, croit-on, en permanence, jusque tard à l'automne. Et pendant des semaines, non seulement des congrès de toute nature alternent mais se tiennent en même temps.

Ces milliers de délégués qui viennent d'un peu partout apprennent à connaître notre ville et partent, espérons-le, emportant de nous d'agréables impressions et un bon et aimable souvenir. D'un autre côté, comme il se fait, au cours d'un congrès, beaucoup de discours et de conférences, les représentants des associations et des sociétés qui ont participé à ces conventions nous laissent nombre d'idées dont on peut toujours tirer quelque chose et qui ne seront pas toutes inutiles, il faut l'espérer. Car, quoiqu'en dise le vicomte D'Avenel dans son livre "Les Français de mon Temps", une idée peut parfois sortir d'un congrès. On en sort, en effet, et il s'en brasse beaucoup et, comme c'est du choc des idées que jaillit la lumière il est permis d'espérer que des lueurs apparaîtront de l'obscurité de maints problèmes discutés.

Quant à nous, notre devoir, dans ces circonstances, est de continuer à exercer aussi bien que possible la vertu d'hospitalité qui fut, jadis, l'apanage de nos ancêtres, mais qui comme à peu près toutes les autres vertus, va finir par s'émousser, quelque peu, au contact des exigences modernes. N'importe, il parait que nous nous en tirons encore pas trop mal de ce côté et que nous continuons d'exercer d'une façon passable cette hospitalité. Nous savons encore mettre les gens à l'aise. L'on a vu des personnages férus d'assez désagréables préjugés qui ont trop généralement cours contre nous, arriver ici, quelque peu gênés, méfiants, partir enthousiasmés et promettant de revenir. Et, effectivement, ils sont revenus et reviendront de plus en plus convertis. C'est déjà un gros succès; et ce serait là le seul succès pratique de l'un des nombreux congrès qui se tiennent chez nous durant l'été, pour nous, qu'il faudrait souhaiter que ces manifestations se multipliassent.

D'ailleurs, nous les Québécois, nous aimons les congrès d'où qu'ils prennent naissance et peu importe leur nature, parce que nous aimons les discours, les banquets, les conférences, tous éléments indispensables des conventions. Les invitations à dîner pleuvent à l'époque de ces manifestations. Et c'est encore là l'un des charmes des congrès. La belle saison est donc pour Québec une saison heureuse de toute façon. Il y a de quoi à nous en donner à coeur-joie. Et nous ne nous laissons pas prier.

* * * *

La vieille "Halle Montcalm", désaffectée et restaurée radicalement, sera ouverte au public très prochainement. Elle contiendra une vaste salle de théâtre et de conférences, d'autres salles qui seront mises à la disposition des sociétés patriotiques et intellectuelles de la ville, et un bain public qui sera l'un des plus beaux de la province, prétend-on. C'est un "Monument National", quoi! mais tel n'est pas le nom que l'on veut donner à cet édifice. On lui en cherche un autre. Plusieurs suggestions ont déjà été faites à ce sujet et il semblait, voilà quelque temps, qu'on appellerait cet édifice "Salle Montcalm" ce qui ne différait guère, à la vérité, de sa première appellation, excepté que c'était un peu moins français.

Voilà que pas plus tard qu'il y a trois ou quatre semaines, une nouvelle suggestion est faite, qui ralliera, nous l'espérons, tous les suffrages. Elle vient des arpenteurs géomètres de la province qui, à l'occasion du cinquantenaire de l'incorporation de leur profession, — 45 Victoria, ch. 16 (1882), — demandent que l'édifice en question soit appelé "Mémorial Jean Bourdon" à la mémoire et en l'honneur de Maître Jean Bourdon qui fut le premier arpenteur en titre de la Nouvelle-France. Voilà une très heureuse suggestion que l'on doit au publiciste du comité d'organisation du cinquantenaire de l'incorporation des arpenteurs géomètres, M. F. X. Fafard.

Jean Bourdon, né à Rouen, France, en 1601, venu à Québec en 1634 et inhumé à Québec en 1668 en l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec a été l'une des plus notables personnalités des débuts de la Nouvelle-France. Son nom assurément n'a pas été assez honoré dans Québec où il a accompli des oeuvres que l'on ne peut ignorer. Ainsi c'est lui qui a été l'auteur des premières cartes de la ville et de ses environs, qui a vu à la construction des principales premières bâtisses des débuts de la colonie, qui a tracé les premières rues du vieux Québec, et nous n'avons pas même un simple bout de rue, une vulgaire ruelle qui porte son nom. Le nom de Montcalm est sacré, c'est entendu, chez nous. Mais le Grand Vaincu des Plaines d'Abraham, pour rappeler sa mémoire bénie a, dans notre ville, une rue, un parc et trois monuments. Il faut aussi penser aux autres et il est temps, en particulier, de songer à Jean Bourdon qui a à notre vénération patriotique maints autres titres à part ceux que nous venons d'énumérer. En voici, en effet, quelques autres.

Jean Bourdon fut le premier procureur général du Conseil Souverain à Québec en 1663; il fut le premier professeur de mathématiques au Canada, grand explorateur, habile et hardi marin; ambassadeur chez les sauvages des Cinq Nations ennemies de la colonie française naissante; il fut le premier seigneur alors que lui fut octroyé par le roi le fief noble de Saint-

Jean qui comprend le territoire du Quartier Belvédère d'aujourd'hui, propriétaire, en outre, plus tard, de trois ou quatre autres fiefs et seigneuries dont le roi lui autorisa la concession en récompense des immenses services qu'il avait rendus à la colonie en ses différentes qualités d'arpenteur-géomètre, d'ingénieur, d'architecte, de légiste, de conseiller du roi, d'ambassadeur, de découvreur, de constructeur, de colonisateur, enfin de principal collaborateur du grand intendant Jean Talon dont il fut le sage aviseur.

* * * *

La pêche à la truite, notre délicieuse petite truite, — salmo fontinalis, — est de nouveau ouverte, depuis le 1er mai et les amateurs de la gaule, dès que les rivières et les lacs se furent complètement débarrassé de leurs glaces, s'en donnèrent à coeur-joie. Notre province de Québec possède dans ses rivières et ses lacs des sources de richesses telles qu'il a fallu, au berceau même de la colonie, songer à les protéger par des lois spéciales. Ces sources ont toujours été l'objet d'attentions constantes de la part du peuple devenu amateur de toutes les sortes de pêche.

Aussi est-on assez expert, parmi nos populations, en matière de pêche à la ligne, que ce soit la pêche à la ligne flottante ou à la ligne de fonds; que ce soit à la ligne au coup, à fouetter ou à la ligne à la volée, la pêche aux mouches artificielles ou aux mouches naturelles, à la cale ou à l'appât.

Nous sommes, nous, du Canada Français, de grands amateurs de pêche et bien peu, chez nous, n'aiment pas à donner le coup de ligne de temps en temps. Quand nos moyens ne nous permettent pas d'aller pêcher le saumon dans les rivières lointaines reputées à cette fin, nous nous rabattons sur la pêche à la truite, que l'on peut prendre un peu partout dans nos milliers de lacs et de rivières laurentiens; que ce soit la truite de mousse, la truite de rivière, la petite truite de ruisseau, la truite rouge, noire, grise, blanche ou, enfin, la truite tellement grosse qu'elle finit pas perdre son nom pour devenir la "touladi".

Nous, les "assis" de la ville, ne cherchons pas à en remontrer à nos gens des campagnes sur la pêche à la truite. C'est le poisson favori du peuple, comme le géranium est la fleur des petites gens, la "fleur des taudis". Et il se trouve que la truite n'est pas seulement un de nos poissons les plus agréables au goût, mais qu'elle est encore l'un des plus beaux; poisson d'or et d'argent par les écailles, poisson des gourmets par la saveur de sa chair rosée et tendre.

Le poète latin Ausone, a été le premier à chanter la truite et il fut bien inspiré. Depuis Ausone, la truite n'a pas dû changer beaucoup, se modifier, autant que l'homme. Elle est toujours restée, traversant les siècles, un petit poisson frétillant, d'un jaune doré mêlé de vert sur ses côtés, aux pectorales brunes et violettes, aux ventrales dorées, aux nageoires adipeuses couleur d'or avec bordures brunes, à l'anal varié de pourpre, d'or et de gris perle; au dos parsemé de gouttes purpurines entourées de bleu clair; bref, toutes les couleurs du rubis et du saphir. On a reconnu parfaitement, sans doute, notre délicieuse petite truite laurentienne... Et le plaisir de la voir nager au fond d'une eau pure et claire, ressemblant, alors, d'un peu loin, à une feuille de cormier; plaisir plus grand encore que cruel quand, une fois capturée, on la sent frétiller entre ses mains.

* * * *

De belles fêtes se sont déroulées, fin de mai, plus précisément le 25, à Sainte-Anne de la Pocatière, à l'occasion du dévoilement d'un monument que l'on a voulu élever à la mémoire de l'abbé François Pilote, fondateur de l'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne et qui, comme l'indique une inscription que porte le nouveau monument, fut éducateur, colonisateur, agriculteur et pasteur. C'est bien, du reste, les quatre titres que l'on pourrait donner à la plupart des membres de notre clergé bas-canadien du siècle dernier, mais ils appartiennent plus spécialement à M. l'abbé Pilote qui voua toute sa vie en même temps qu'au bien des âmes, au confort des cultivateurs et aux développements de l'agriculture sous toutes ses formes dans notre Canada Français. "Le sol, c'est la patrie", avait coutume de dire ce prêtre patriote, "améliorer l'un, c'est servir l'autre". Ce fut vrai de tout temps chez nous et ce l'est davantage. Puissent les fêtes de mai avoir fait comprendre davantage ce sage axiome à toute la population rurale.

L'abbé François Pilote est né en 1811 et est mort en 1886. En 1836, il était vicaire à la Rivière-Ouelle et Mgr Signai le nommait prêtre auxiliaire du collège de Sainte-Anne de la Pocatière alors fondé depuis neuf ans seulement. Il demeura là pendant trente-quatre ans et fut successivement professeur, préfet des études, directeur, procureur et supérieur.

L'abbé Pilote, au milieu de ses débordantes occupations et ses durs travaux d'organisation du collège de Sainte-Anne, était d'une audacieuse initiative. Il accomplit le tour de force de se lancer dans un vaste mouvement de colonisation et d'agriculture. Avec l'abbé Hébert — qui a eu son monument presque dix ans avant lui, à Hébertville, Lac Saint-Jean, — il fut l'un des grands pionniers de la colonisation de la vallée du lac Saint-Jean car, pendant plusieurs années, il fut l'âme de la Société de Colonisation de L'Islet et de Kamouraska qui entreprit les premiers établissements de la vallée de l'ancien lac Peokwagamy — lac Saint-Jean. — Il a écrit une brochure intitulée : "Le Saguenay en 1851" qui portait cet épigraphe : "Emparons-nous du sol si nous voulons conserver notre nationalité". Et ce fut là toute la politique de sa vie.

Mais l'oeuvre principale de l'abbé Pilote fut assurément la fondation du Collège d'Agriculture de Sainte-Anne de la Pocatière, qui est l'institution du genre la plus ancienne du Canada et qui reste, au demeurant la meilleure. Cette Ecole a été fondée en 1859 à peu près exclusivement aux frais du collège et sous l'unique direction de l'abbé Pilote. Il avait, au préalable, au cours d'un voyage en Europe, visité toutes les institutions d'enseignement agricole de la France, et de leurs programmes, il avait extrait tout ce qui pouvait être bon et utile pour nous. Le succès fut complet du coup.

CHEZ NOS POÈTES

LE COLON

J'ai pris racine au sol qu'ont découvert les nôtres;
Et dans chaque sillon, puisant leur souvenir
Comme un or épuré que rien ne peut ternir.
J'écoute dans mon coeur chanter leur voix d'apôtres.

L'humus retient encor la trace de leurs pas,
Sur les monts verts de chêne et les fonds de mélèze;
Et je me sens partout l'âme et le front à l'aise,
En répétant leurs mots, qu'ils ne cédèrent pas.

Lorsque le soir étend ses feux myriadaires,
Sur les toits endormis des colons fatigués,
J'entends les vieux refrains qui passaient grand-largués,
Sous le même azur vierge, en des temps légendaires.

C'est le même soleil qui dardé ses rayons
Sur la jachère brune et les blés de ma ferme,
Et tout ce froment d'or que la terre m'afferme,
Connut la rude main d'ancêtres en sayons.

Qu'importent la patine et l'oubli des années !
Les villes ont couvert les forêts de jadis,
Sans pouvoir étouffer la croissance des lis,
Qui montrent en tous lieux leurs pousses obstinées.

Je reste dans mon bois, qui m'offre ses clairières,
Et je vois s'allumer les étoiles, lis d'or,
Sur le drapeau d'azur, qui reprend son essor
Comme aux jours où les preux reculaient nos frontières.

Et je songe, tout bas, en invoquant les cieux,
Que les codes, jamais, n'ont pu courber les astres,
Et que l'âme française affermie aux désastres,
Gravitera toujours dans l'orbe des aïeux.

Jules TREMBLAY.

"Arômes du Terrois".

HOMMAGE À L'ALMA MATER

Poème dit par l'auteur à un banquet donné par le Séminaire de Québec à tous ses anciens élèves.

Vieux murs restés debout, toit deux fois séculaire,
Que le temps, oeuvre étrange, a presque rajeunis,
Lorsque je viens goûter votre ombre tutélaire
Il se mêle une larme aux souvenirs bénis.

Car je salue en vous un passé plein de gloire.
Car deux siècles durant vous avez abrité
L'espoir de notre race, et notre jeune histoire
S'inspire au seul aspect de votre vétusté.

Oui, j'aime à te fouler, vieux seuil du séminaire,
Ruche qui vit surgir de si brillants essaims,
Tant de morts glorieux que le présent vénère,
Et qui furent jadis des héros et des saints.

Et parmi tous ceux-là que la Patrie honore,
Combien depuis Laval, combien ont disparu,
Des meilleurs, des plus grands mais il en reste encore
Car dans ce siècle-ci leur nombre s'est accru.

Foyer de dévouement, rempart de notre race,
Aux dernières clartés du siècle qui s'éteint,
Quelque soit l'horizon que le regard embrasse,
Malgré tes deux cents ans tu n'es qu'à ton matin.

Cultive avec amour la fleur de la jeunesse,
Fais des hommes au coeur capable de lutter,
Et que de tels leçons si fécondse il naisse
Une race qui puisse aux assauts résister.

Adolphe POISSON.

"CHANTS DU SOIR"

O NICOLET

O Nicolet qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous les frimas, comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

Je le revois ce modeste Ermitage
Où le plaisir m'enivra tant de fois !
Là, partageant tous les jeux du jeune âge,
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite
A dispercé les amis de mon choix !
En vain mon coeur y recherche et regrette
Ceux qu'il aima pour la première fois !

Pierre LAVIOLETTE.

S. N. 1816-1817.

L'ARBRE

Je crois que l'arbre est le poème
Le plus charmant qu'on puisse voir,
L'arbre qui vit, sans le savoir,
Du souffle de la terre même,

Regardant le ciel tout le temps,
Levant les bras comme en prière,
Prêtant volontiers sa crinière
Aux chers nids des oiseaux des champs.

Et la pluie et la neige même
Fécondent l'arbre souverain ...
...Mais c'est assez rimer en vain :
Dieu seul peut faire un tel poème.

D'après Joyce KILMER.

Par A. CINQ-MARS.

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

I. — LE BILL DE LA RADIO :

Le bill de la radio a franchi sa dernière étape. C'est maintenant l'étatisation. Il semble que le gouvernement fédéral s'emparera des grands postes appartenant à des intérêts privés, et qu'il mettra sur pied, d'ici l'automne, un système englobant la radiodiffusion dans tout le Canada.

Qu'apportera donc ce nouveau système? Nul ne peut préciser avec certitude. Du patronage? C'est probable. Des déficits que la nation devra solder, — très probablement. Certains ne vont-ils pas jusqu'à prétendre que l'étatisation de la radio n'apportera rien de mieux que l'étatisation du chemin de fer. Ce qui voudrait dire, déficits par millions, et taxes additionnelles!...

Mais, après tout, attendons; l'avenir dira la valeur du système. En outre du point de vue financier, l'étatisation comporte pour nous de la province de Québec un intérêt particulier. Quelle part fera-t-on à la langue française dans les programmes. Sans doute, M. Meighen nous rassure un peu lorsqu'il affirme "qu'il y aura un Canadien français dans la Commission de la radio." Mais ce commissaire sera-t-il énergique et compétent? Aura-t-il une influence réelle sur les *deux autres* commissaires. L'avenir le dira.

Un point reste certain; le pays tout entier aura droit au *bilinguisme*. Et nous est avis qu'il importe plus aujourd'hui de réclamer le droit aux *deux langues*, qu'il n'importe de faire valoir *le seul* point de vue langue française. On dirait que nos amis les anglais saisissent mieux, acceptent plus aisément un plaidoyer pour le *bilinguisme* qu'un appel au respect de la langue française.

Il restera sans doute, dans les programmes, à faire une part aux programmes *d'inspiration française*. Ici encore le commissaire de notre race devra être énergique et compétent.

Le mieux serait que dès le début une part équitable de français soit définie pour l'annonce et le programme.

A tout évènement, suivons l'évolution de ce nouveau système. Et comme Canadien français soucieux de nos droits et de nos devoirs, *revendiquons fermement dès le début* si nous ne voulons laisser naître une tradition qu'il serait difficile plus tard de faire disparaître. Exigeons "les deux langues."

II. — PROPOS DE LA ST-JEAN-BAPTISTE :

Un mois à peine nous sépare de la St-Jean-Baptiste. Déjà, le programme s'élabore ici et là. Et comme c'est la tradition, il y aura des discours, à la radio ou ailleurs, de nombreux... discours.

Ces discours... feront-ils le bien qu'ils sont appelés à faire? Constitueront-ils *encore*... comme une litanie de *louanges* à l'adresse du Canadien français? D'ordinaire, le jour de la St-Jean-Baptiste, les orateurs trouvent tout beau, tout appréciable... et la population applaudit, — comme Marguerite dans Faust, — "de se trouver si belle en ce miroir".

Sans doute, tout n'est pas condamnable chez nos compatriotes. Et nous sommes de ceux qui croient encore aux qualités supérieures, déjà vantées, qui inspirent la conduite des nôtres. Mais un petit examen de conscience, le jour de la St-Jean, ne ferait-il pas naître bien des fermes propos?...

Si, ce jour-là, nous méditions aussi un peu, un tout petit peu, sur nos défauts, peut-être aurions-nous chance de les connaître d'abord, pour les corriger ensuite...

Notre langue, nos droits, notre religion, voilà six mots bien courts qui nous feraient découvrir bien des oublis, bien des manquements.

Du seul point de vue langue française, il serait bien intéressant de connaître et de préciser jusqu'à quel point nous avons "avancé" ou "reculé"... Cet exament amènerait peut-être, avant longtemps, un autre "congrès de la langue française"...

Et combien d'autres points pourraient être examinés le jour de la St-Jean?

Pour cela, cessons de préparer des discours trop laudatifs qui reviennent annuellement... sans profits aucuns pour ceux auxquels ils sont destinés.

III. — UNE ANNONCE :

La Section Notre-Dame du Chemin de la Société St-Jean-Baptiste avait annoncé, par son président, qu'à la suite des conclusions d'une conférence faite en février dernier à Notre-Dame du Chemin une "campagne s'organiserait" par elle, invitant les québecois à *refranciser* un peu leurs foyers, les rues, les panneaux-réclames, etc., etc.

On nous informe que le projet de cette "campagne d'idée" sera prochainement réalisé...

Nous applaudirons, c'est certain, à cette manifestation importante du *"patriotisme pratique"*...

IV. — SIMPLES QUESTIONS :

a) A quand le prochain congrès de la langue française?

b) A quand la prochaine "campagne de refrancisation" de Québec?

—Québec, mai, 1932.

N'EST-IL PAS TEMPS D'AGIR?

Par Henri Boisvert, n. p.

Nous publions, avec une particulière gratitude pour l'auteur, cet examen de principes que nous devons à la science et à l'expérience de M. le Notaire Henri Boisvert, député-régistrateur à Québec. Il confirmera les convictions et les initiatives de nos plus ardents ouvriers de la cause agricole. Il ouvrira aussi les yeux des économistes qui cherchent au hasard la solution des problèmes qui nous angoissent en face de l'avenir.

Les esprits sont profondément préoccupés des conséquences de la dépression qui pèse sur le monde entier depuis trois ans.

Déclanchée par une crise de bourse sans exemple dans le passé, cette dépression s'est étendue à tous les domaines de l'activité, et malgré les mesures d'urgence des pouvoirs publics et les remèdes suggérés par les hommes d'Etat les plus en vue, le monde reste dans une inquiétante incertitude.

L'on se rend compte que les mesures des gouvernements, dans les circonstances, ne sont que des expédients pour parer au plus pressé; d'un autre côté, les causes médiates de ce fléchissement généralisé sont trop complexes; elles dépassent la plupart de nos politiciens; à tout événement elles ne sauraient être résumées en une formule à la portée du public.

Les économistes, de toutes catégories et tous bien intentionnés certes, qui, dans notre province, s'efforcent de faire renaître l'optimisme par leurs discours et leurs écrits tombent généralement dans l'un des défauts suivants. — Ou bien ils sont trop imbus des principes qui président à la marche de leur genre d'activités particulier et l'on sent qu'ils subordonnent la prospérité général au succès direct de leur commerce ou industrie; pour eux c'est le centre économique. Il ne serait pas surprenant que quelques manufacturiers de chaussures trouvent exagérés les rapports pessimistes qui se publient tous les jours, parce que dans le désarroi général cette industrie conserve encore une allure relativement bonne. C'est la manière du primaire qui, en temps normal, assimile l'administration d'un gouvernement quelconque à la gouverne d'un commerce d'épicerie ou autre. — Ou bien ils dissertent des causes d'ordre général, mais alors il apparaît clairement qu'il leur échappe quelque chose d'essentiel. Et dans les deux cas le peuple, avec son bon sens naturel, trouve les conclusions peu concluantes ou pas du tout.

Et l'inquiétude grandit avec la durée de la crise.

En cette circonstance, comme toujours, une grande figure se détache et domine le monde : le Pape de Rome.

Seul le successeur de saint Pierre a prévu les maux qui affligent les peuples; seul il en a fait la synthèse complète et seul aussi il en a indiqué positivement le remède.

Sa parole, accueillie par les catholiques comme l'expression de la Vérité, a créé une forte impression chez tous les peuples civilisés.

Cependant, à moins d'un miracle de la Providence, il est fort douteux que ceux qui, en dépit des avertissements répétés des Souverains Pontifes, ont continué de s'enliser dans l'application de doctrines ou de méthodes fausses acceptent sans tergiverser de changer radicalement leur point de vue.

Ce sont des tergiversations qui doivent être appréhendées et contre lesquelles il est bon de se prémunir.

Il faut prévoir qu'à la reprise des activités ce sera sous un déguisement quelconque le recommencement des mêmes fautes pour aboutir, dans l'avenir prochain, à des résultats plus désastreux encore, peut-être en cataclysme, si demeurant dans l'indécision ou la stupidité, l'on ne réagit pas.

Pour réagir efficacement contre ces dangers et procéder avec méthode, un examen sérieux, loyal et sans parti pris des conditions particulières de chaque peuple s'impose. Pour nous de la Province de Québec, cet examen conduirait certainement à établir que l'Agriculture est à la base de notre stabilité économique comme elle a été, avec la religion catholique, la condition essentielle de notre survivance. Trois siècles d'histoires l'attestent.

Or, en regard des autres professions, commerce ou industrie, l'Agriculture est dans une condition d'infériorité notoire.

Le haut commerce et le grande industrie sont assurés du secours de la haute finance dont la banque est le serviteur zélé. L'Agriculture est moins bien partagée. En effet, par suite des développements modernes et pour des raisons peut-être valables, l'on s'est efforcé de lui enlever son sens professionnel pour lui inculquer un caractère commercial plus accentué, mais on a négligé de lui faciliter l'accès à la finance nécessaire à tout commerce. Bien plus, la législation en matière de faillite et la concentration du capital ont arrêté l'élan qu'elle paraissait déclancher il y a une quinzaine d'années.

Prête à prendre son essor elle piétine sur place depuis ce temps-là, sans que le pouvoir central se soucie d'enlever les liens qui la retiennent. Dire que l'Agriculture est à la base de toutes prospérités est presqu'une banalité. Les journaux le publient tous les jours et les politiciens le clament à tous les échos. A force d'entendre d'un côté prôner cette vérité, et de l'autre les lamentations continuelles des agriculteurs, sans que la vraie mesure rémédiatrice soit proposée, on en est venu, en haut lieu, à agir comme si les deux étaient sans fondements. Or nous soumettons humblement que la vraie mesure consisterait dans une refonte appropriée de l'acte des Banques et l'abrogation de la loi actuelle en matière de faillite. Pour nous de la Province de Québec, qui sommes par traditions fortement attachés au sol, ces procédés paraîtraient tout naturels, mais il n'y faut pas compter. La mentalité anglaise qui domine dans l'élaboration des lois, au pouvoir central, est trop fortement imprégnée d'esprit commercial, et cette orientation de la politique fédérale lui répugnera toujours; elle lui apparaîtrait même comme une révolution. Le peuple de Québec doit donc chercher ailleurs. Il reste au moins deux ressources au cultivateur canadien-français pour

s'assurer l'avenir. La première est le dévouement que le Ministère de l'Agriculture provincial consacre à la profession agricole. L'on ne saurait ignorer que depuis 25 ans des développements magnifiques sont le résultat de sa politique raisonnée et suivie. A noter surtout, chez l'agriculteur, le réveil du sens de sa propre valeur et de son rôle dans la société.

Encore à l'heure qu'il est ce Ministère est dirigé par un professionnel dont la modestie ne peut céler la haute compétence comme les grandes qualités intellectuellent morales qui le distinguent. Secondé par un personnel dévoué et parfaitement rompu à la besogne il donne à la Province les meilleures espérances d'un appui solide.

Mais il ne faut pas compter uniquement sur les pouvoirs publics. Ces derniers n'ont pour mission que d'aider les initiativse privées concourant au bien commun; ils ne sauraient dépasser cet objectif. Il reste donc à l'habitant canadien d'avoir des initiatives, et c'est la principale des ressources ambitionnées plus haut, des initiatives raisonnées, bien élaborées, visant l'établissement d'un état de choses qui fasse échec aux doctrines économiques imparfaites ou fausses qui ont amené la crise actuelle et dont on redoute encore l'application sous une forme quelconque.

Cet examen établirait peut-être encore que l'initiative la plus importante comme la plus pressée serait pour le rural canadien-français de s'assurer le contrôle de sa propre épargne et de mettre à profit l'expérience acquise de ses déboires dans la spéculation.

Il ne s'agirait nullement de boycotter la banque, mais de distribuer lui-même sa part du crédit que cette dernière dispense uniquement à la grande industrie et à la spéculation. Le moyen d'atteindre cet objectif est tout trouvé : c'est le développement systématique des Caisses populaires. Ces institutions, en effet, de création bien surveillées, sont appelées à rendre d'immenses services à la classe rurale et par là à la province tout entière. Elles fourniraient au cultivateur, avec le capital, le moyen de poursuivre son développement normal et de s'assurer l'indépendance économique qui lui fait défaut.

Les amis de l'Agriculture qui se donnent à l'étude de nos problèmes et se dévouent à la chose publique, devraient trouver dans la diffusion de cette idée, sans retard, une occasion de manifester leur patriotisme. Le gouvernement provincial a adopté, il y a un an, une législation par laquelle il manifeste son intérêt pour ces Caisses populaires, et le peuple pourra compter sur son concours effectif dans l'élaboration du système à établir.

Cette idée de Caisses populaires, comme toutes autres constituant des initiatives visant le même objectif, à savoir le développement de l'agriculture, devrait forcer le concours actif de tous ceux qui pensent droit et qui voient juste.

Notre clergé catholique sur lequel la race s'est appuyée si souvent ne se désintéresse jamais de nos problèmes. Au contraire il a toujours pris les devants de tous bons mouvements en vue de les solutionner. En cette circonstance son aide sera d'autant plus précieuse qu'il constitue l'autorité pouvant faire concorder nos initiatives avec les enseignements du Souverain Pontife. C'est le gage du succès à courte échéance et de la pérennité de l'oeuvre.

Qu'on ne l'oublie pas : la lutte pour la survivance paraît se concentrer dans le domaine économique. C'est là qu'aura lieu la victoire ou la défaite finale.

L'expérience du passé prouve que le rural ne saurait compter sur d'autres classes pour grandir. Il serait excessivement maladroit de sa part de rester là, béat, et d'attendre qu'un autre vienne le tirer de sa mauvaise position. Son indépendance économique, même sa qualité de propriétaire qui fait la force de notre peuple, en serait le prix.

Ces quelquse réflexions sont incomplètes. Elles peuvent peut-être manquer du sens véritables des leçons à tirer de la crise actuelle comme des moyens à prendre pour y remédier. L'auteur ne se fait pas d'illusions. Mais il appartient aux hommes versés dans la matière de rectifier et surtout d'agir. Le peuple de la campagne n'attend qu'une direction sensée et il est heureux de la recevoir pour la suivre. Il l'a prouvé dans le passé. Que les grandse théories abstraites qu'il ne saisit qu'imparfaitement fassent place maintenant aux propositions concrètes, et la solution de nos problèmes se rapprochera d'autant. Il faut agir vite, tout nous le commande.

Histoire de chien

On connaît ce beau morceau d'éloquence virgilienne que Lamartine a consacré au chien de Jocelyn, au début de son immortel poème d'amour, et dans lequel il dit qu'au Ciel, devant le Père Eternel, il ne rougira pas de ce frère inférieur dont la Providence a voulu faire le plus fidèle ami de l'homme.

Comme manifeste témoignage d'affection humaine, on a aussi entendu parler du Cimetière des Chiens, à Clichy-la-Garenne (où se battit Napoléon en 1814, avant d'abdiquer) cimetière où 35,000 toutous, caniches, bassets, bouledogue, terreneuves, saint-bernards, épagneuls, etc, etc., dorment leur dernier sommeil endessous d'épitaphes commes les suivantes :

"Mon cher TOUTOU: "Puissé-je te revoir au Ciel!" Marquise de C. . .

"Depuis que je vis dans la Société des hommes, j'aime les chiens". Vicomte de M. . .

"Dieu créa la femme pour consoler l'homme de sa solitude, et lui donna le chien pour lui faire oublier l'infidélité de la femme" X. . .

Et le reste. . .

* * *

D'autres parts, je voudrais raconter, en quelques mots, comment l'estime qu'on a pour ses bons caniches peut se transformer et prendre envers eux un aspect d'exquise délicatesse.

L'opulente résidence de l'épouse d'un seigneur de la haute finance, sur la cinquième Aevnue, à New-York, était gratifiée de la présence de deux chiens. Le plus vieux, Fritz, appartenait à cette maison depuis plusieurs années. Le plus jeune, Beppo, est nu nouvel arrivé.

Récemment, étant à se préparer pour son voyage annuel en Europe, on lui demanda si elle avait l'intention d'amener Fritz avec elle.

—Non, répondit-elle. Fritz est déjà allé en Europe plusieurs fois. Je sens que je dois plutôt amener Beppo. C'est son tour de voir le continent.

Auguste GALIBOIS.

QUEMANDEURS

Malgré les temps durs que nous traversons, l'on ne manque pas de fêteux, chez nous.

A propos de tout comme à propos de rien, nous célébrons forces anniversaires. Les éphémérides nous hantent.

"L'on ne fait pas les élections avec des prières," prétendait feu Israel Tarte, et, pour fêtailler, il faut aussi tendre la main et recueillir des souscriptions, non seulement des amis, mais des amis des amis.

Ces invitations viennent des quatre points cardinaux et l'on se prévaut de tout prétexte pour relancer une connaissance de trente-sixième ordre.

L'on commence d'abord par enterrer la vie de garçon de ses amis qui convolent. D'ordinaire, c'est l'occasion d'une cuite carabinée qui laisse plus d'une chevelure sensible.

Puis on célèbre les noces de bois des mêmes (5 ans) ; ensuite de fer-blanc (10 ans) ; de cristal (15 ans) ; de porcelaine (20 ans) ; d'argent (25 ans) et d'or (50 ans).

Mais cela ne suffit pas encore. L'on s'ingénie à célébrer les anniversaires, entrées dans le commerce et parfois dans le monde. Quand nous disons "entrées dans le monde," il ne s'agit pas des débutantes, mais tout simplement des anniversaires de naissance.

Que les enfants fêtent leurs parents à cette occasion, c'est très bien ; ou encore que des jeunes filles organisent une petite réunion intime avec cadeaux, pour fêter une compagne qui atteint 16, 18 ou 20 ans, c'est encore louable.

Mais que l'on veuille, pour faire la cour à un monsieur qui dispose d'un certain patronage, célébrer avec pompe, ou plutôt avec siphon, le cinquantième anniversaire de sa naissance, je trouve que c'est aller au-delà des limites du bon sens.

Cinquante ans, c'est évidemment "une belle âge," surtout quand c'est un autre qui "la" porte, mais je voudrais bien voir l'individu qui viendra me congratuler quand j'aurai bouclé un demi-siècle !

Ajoutez à toutes ces oboles celles que vous êtes tenu de verser pour des clubs sportifs qu'il faut encourager ; les confréries pieuses qu'il importe de soutenir, afin qu'elles puissent nous paver le chemin vers la Jérusalem céleste, et additionnez, en plus, les primes contre les accidents et les voleurs, et vous vous apercevez, à un moment donné, que vous êtes saigné à blanc et que c'est le superflu qui a passé avant le nécessaire.

Du matin au soir, à votre résidence ou à votre bureau, il y a quelqu'un qui frappe à votre porte et qui vous récite son boniment : "On passe pour une pauvre femme... pour des orphelins... pour un cheval... pour un loyer... pour accomplir un voeu... pour faire un pèlerinage... pour les Madeleines..."

Bref, une moitié de la population est exploitée par l'autre.

Si, d'une part, il naît un gogo à chaque minute, comme le prétend un statisticien américain, d'autre part, un tirelaine lui tient tête en faisant son apparition... en même temps...

Que l'on célèbre en famille certains anniversaires, c'est bien et louable même, mais de grâce que l'on cesse de solliciter des souscriptions *urbi et orbi*, c'est-à-dire sans rime ni raison et sans à-propos.

Que l'on fasse la charité à une organisation bien constituée, connaissant les besoins réels des indigents, des orphelins, etc., j'en suis encore.

Mais que des douzaines de sociétés, de désoeuvrées, de loges, etc., s'avisent de pomper les amis pour faire des dons qu'ils distribuent à l'aveuglette, je dis que cette pratique est déplorable et qu'elle jette du discrédit non seulement sur les quémandeurs, mais sur nos compatriotes, en nous faisant passer, aux yeux des étrangers, pour un peuple de mendiants.

Charité et exploitation sont deux choses différentes. Mais, chez nous, avec une bannière sur laquelle est inscrit le mot "Charité", l'on se croit armé pour entreprendre tous les *raids*. En encourageant ce manège, non seulement nous empêchons l'initiative d'agir et l'énergie de produire, mais nous entretenons des milliers de gens dans le fainéantisme et le chômage, sans profit pour la société.

Seul, le travail fortifie, ennoblit et enrichit l'individu aussi bien que la race qui s'y adonnent systématiquement.

G.-E. M.

Scènes de la vie

Le grand-père avec la grand'mère
Est assis dans le vert jardin
Tous deux inclinés vers la terre,
Et pensifs, mais le front serein.

Avec ma jeune fiancée
Près d'eux je m'assois, le coeur gai;
En nous fleurit une pensée,
Comme la rose au mois de mai.

Le frais ruisseau, dans son voyage,
Babille et court sur le gazon.
Qui passe et fuit à l'horizon.
Sur le ciel bleu flotte un nuage,

L'oiseau chante, le soleil brille,
Le vent balance en soupirant
Le feuillage de la charmille,
Les heures coulent doucement.

Nos deux bons vieux en silence
Semblent réjouis de nous voir
Entre eux et nous est l'existence,
Fleur du matin, calme du soir.

En nous regardant l'un et l'autre,
Leur âme aime à se souvenir;
Quand nous les regardons, la nôtre
Rêve un long et pur avenir.

Xavier MARMIER.

GOËTHE ET NAPOLÉON

après Iena - Auerstaedt (1806)

par Auguste GALIBOIS

(Suite et fin.)

—Quel âge avez-vous ?

—Soixante ans, Sire.

—Vous êtes bien conservé . . . Je sais que vous êtes le premier poète tragique de l'Allemagne.

—Sire, vous faites injure à notre pays, nous croyons avoir nos grands hommes; Schiller, Lessing et Wieland doivent être connus de Votre Majesté.

—Je vous avoue que je ne les connais guère. Cependant, j'ai lui la Guerre de Trente Ans; cela, je vous demande pardon, ne m'a paru fournir des sujets de tragédies que pour nos boulevards. Vous habitez ordinairement Weimar; c'est le lieu où les gens de lettres célèbres de l'Allemangne se réunissent ?

—Sire, ils y sont fort protégés. Mais nous n'avons de ce temps-ci à Weimar d'homme connu dans toute l'Europe que Wieland.

—Je serai bien aise de voir M. Wieland.

—Si Votre Majesté me permet de le lui demander, je suis sûr qu'il se rendra ici immédiatement.

—Parle-t-il le français ?

—Il le sait, et il a lui-même corrigé plusieurs traductions de ses ouvrages faites en français.

—Pendant que vous êtes ici, il faut que vous alliez tous les soirs à nos spectacles. Cela ne vous fera pas de mal de voir représenter les bonne tragédies françaises.

Daru prit alors la parole, et dit que Goethe avait traduit le Mahomet de Voltaire, mais l'empereur l'interrompit: "Ce n'est pas une bonne pièce", fit-il brusquement. Puis il amena la conversation sur Werther, qu'il avait lu sept fois, qu'il avait jadis emporté en Egypte, et qu'il connaissait à fond, critiquant un passage au nom du "naturel".

—Pourquoi avez-vous fait cela ?

—Goethe sourit, admit la justesse de l'observation et répondit :

—Pour obtenir un effet que la nature seule est impuissante à provoquer, un écrivain n'est-il pas excusable, Sire, de secourir à un artifice ?

Napoléon remit alors la discussion sur le théâtre :

—Les tragédies fatalistes? Je n'aime pas cela. C'était bon pour le temps passé. Que veut-on faire maintenant du Destin. Le Destin, c'est la politique !

Puis, il se retourna vers Daru et l'entretint des impôts. Par discrétion, Goethe s'éloigna, ainsi que Berthier et Savary, qui s'étaient rapporchés de la porte. C'est alors qu'on annonça le maréchal Soult. Haute stature, forte tignasse, d'un pas lourd et saccadé, le duc de Dalmatis entra. Napoléon l'interpella puis soudain se ravisant posa sa serviette et alla droit vers Goethe. Il le sépara du reste de l'entourage, l'isola, s'empara de lui.

—Etes-vous marié? Avez-vous des enfants? Quels rapports avez-vous avec la Cour de Weimar? La Duchesse est une femme d'un rare mérite. Le duc a été assez mal pendant un certain temps, mais il est corrigé.

—Sire, s'il a été mal, la correction a été un peu forte; mais je ne suis pas juge de pareilles choses; il protège les lettres, les sciences, et nous n'avons tous qu'à nous louer de lui.

—Avez-vous été présenté à l'empereur de Russie?

—Non, Sire, mais j'espère bien l'être prochainement.

—Il parle bien votre langue. Si vous faites quelque chose sur l'entrevue d'Erfurt, il faudra le lui dédier.

* * *

Pendant tout l'entretien, Napoléon s'était montré cordial, familier, manifestant son approbation par un geste, la confirmant par un énergique : "C'est bien", le visage toujours expressif, et l'attitude animée. Il se répétait parfois à lui-même à haute voix, les réponses de Goethe, comme pour mieux en saisir le sens à travers son français hésitant et, quand, dans la conservation générale, il avait formulé son avis, il se retournait souvent avec affabilité vers lui: "Qu'en pense Monsieur Goethe"?

L'audience se terminait; le poète prit congé. L'empereur était content. "Voilà, voilà un homme", dit-il à Daru en revenant vers sa table. Le soir, Talleyrand retrouva Goethe au théâtre, et très aimablement s'empressa.

Dans la salle, pleine de rois, de princes, de ministres, et de maréchaux, il s'ingénia à la faire bien placer. D'ailleurs, le poète allait pouvoir entendre les comédiens tout à son aise. Napoléon s'invita à Weimar le 6 octobre, et amena sa troupe avec lui.

Le théâtre de Goethe recevait la Comédie Française! Quelle consécration! Sur cette scène qu'il avait créée, pour laquelle il avait traduit Voltaire, le grand classique allemand voyait jouer par Talma la Mort de César. Jamais Weimar ne s'était trouvé à pareille fête! Rois et princes étaient venus d'Erfurt escortant les deux empereurs. Quelle émotion dans l'auditoire lorsque Talma déclama les magnanimes paroles de César :

"Je sais combattre, vaincre, et ne sait pas punir !
"Allons, n'écoutons point ni soupçon, ni vengeance;
"Sur l'Univers soumis, régnons sans violence !

. . . . . .

La soirée fut suivie d'un bal au nouveau palais. L'empereur fit chercher dans la salle Goethe et Wieland.

—Vous êtes, j'espère, contents de nos spectacles? Et se tournant vers Goethe: "La tragédie devrait être l'école des rois et des peuples; pour le poète, l'oeuvre suprême. Vous devriez venir à Paris, récrire la

Mort de César, *montrer comme il eût rendu le monde heureux si on l'avait laissé vivre*. . . Rien ne vaut une bonne tragédie. A un certain point de vue, elle est au-dessus de l'histoire". Puis s'adressant particulièrement à Wieland :

—Je vous assure que Tacite ne m'a jamais rien appris. Connaissez-vous un plus grande et souvent plus injuste détracteur de l'humanité? Aux actions les plus simples, il trouve des motifs criminels; il fait des scélérats profonds de tous les empereurs, pour faire admirer le génie qui les a pénétrés. On a raison de dire que ses "Annales" ne sont pas une histoire de l'Empire, mais un relevé des greffes de Rome. N'ai-je pas raison, Monsieur Wieland? Mais je vous dérange, nous ne sommes pas ici pour parler de Tacite. Regardez comme l'empereur Alexandre danse bien!

Lannes et Maret, duc de Bassano, étaient descendus chez Goëthe. Le lendemain le poète offrit un grand déjeuner en leur honneur et dîna avec l'ambassadeur Bourgoing, Wieland, Talma et sa femme. Tout le monde était enchanté. Napoléon avait fasciné Goethe, et l'on ne parlait plus que de la fameuse rencontre. Le 14 octobre, jour anniversaire de la bataille d'Iéna, Goethe et Wieland recevaient la Croix de la Légion d'honneur. Aussi le poète était-il radieux quand il accueillit le lendemain matin les Talma à déjeuner. Décidément on ne résistait pas à la séduction française.

vilège inouï d'héberger *"l'auteur de Werther" ?*

Acteurs et poète firent grand assaut de compliments. Pourquoi le grand Goethe n'accepterait-il pas l'invitation du grand empereur? Qu'il vienne donc à Paris : Talma le logerait chez lui. Qui ne lui envierait le pri-

L'auteur de Werther? Comme cette apellation résonnait étrangement aux oreilles du sexagénaire ? Sa pensée se reportait trente-cinq ans en arrière. Ce jeune homme qui se promenait en froc bleu sous les pommiers de Gardenheim et qui lisait Ossiam était-ce donc lui-même? Oui, puisqu'il venait de l'avouer à Talma: "On n'écrit pas une telle chose, sans y laisser des plusmes" !

Mais toute une vie le séparait le son romantique héros. Il jetait un coup d'oeil sur la suite des années qui l'avaient amené de la jeunesse inquiète et rebelle au seuil de la vieillesse déjà sereine et comblée d'honneurs. La route, qui avait été rude, était jalonnée de belles oeuvres : Goetz de Berlichingen, Werther, Clavigo, Stella, Iphigénie, Torquato Tasso, Wilhem Meister, les Elégies Romaines, jonchées d'innombrables fleurs de lyrisme, de lieds, de chansons de société, ballades, élégies, épitres, épigrammes, cantates, etc. Elle le conduisait royalement a son "opus magnum": cette année-même du Congrès d'Erfurt, voyait enfin paraître, dans la collection de ses oeuvres complètes la tragédie de Marguerite, la première partie de Faust. L'édifice se construisait lentement, et bien des fois il lui avait fallu s'arrêter. Mais l'architecture du prologue, tel un portique majestueux, indiquait la grandeur du plan. Toute son expérience d'homme du monde, et d'homme d'action, de philosophe et de savant, il l'avait jetée dans le creuset de sa méditation ardente. Inlassablement, il avait ramassé de tous les points de l'univers moral les matériaux de son poême. Les tendances contradictoires de son être, les oppositions fondamentales et les antinomies de sa double nature s'exprimaient dans l'âme de son héros Faust, tour à tour tenté par Méphisto, et assoiffé de Dieu. La solitude du génie, l'élan dévorant de la pensée, les tourments de l'amour, l'ivresse de la beauté, les conquêtes de l'action, tout cela finirait par s'exprimer dans ce drame de l'inquiétude et de la nostalgie humaines. Et par-delà les murs humides du cachot de Marguerite, Goëthe voyait déjà se dérouler tout au loin, parmi les montagnes de Sparte et devant le palais de Ménélas, la théorie des Troyennes captives, et le cortège des suivantes d'Hélène. La cathédrale gothique du premier Faust disait aussi l'angoisse et la misère de l'homme, son extase retombée, l'immensité de son rêve et de sa chute !

Mais il saurait s'acheminer de ce décor troublant vers la blanche acropole. L'auteur de Werther? Napoléon et Talma ne se doutaient pas de l'étape accomplie dans sa pensée, dans son âme. Il était déjà, il resterait devant la postérité subjuguée, devant l'immortalité, l'auteur de Faust !

* * *

Je ne vous dirai pas, même en résumé, même en raccourci, les autres grands événements, et les autres grandes rencontres de la vie de Goethe, qui fut longue (il mourut à 83 ans) l'heure avancée me l'interdit et d'ailleurs cela n'entre pas dans le cadre de ma causerie limitée aux rapports du poète avec Napoléon. Je puis vous dire cependant que son existence est aussi remplie d'oeuvres importantes que celle de Châteaubriand, de Hugo, de Lamartine, son universalité étant encore plus grande que celle de ces artistes supérieurs.

Goëthe resta toujours fidèle au souvenir de son héros: Napoléon. Après la campagne de 1812, et pendant la retraite de Russie, Napoléon passa par Weimar en traîneau, le 15 décembre et s'informa de lui: "Comment l'empereur est ici?" C'était donc la retraite, le premier revers de cette prodigieuse fortune.

L'Allemagne commençait à gronder, enflammée par les chants patrotiques et belliqueux de Koerner et de la jeunesse prussienne. Goëthe ne bougea pas. Pourquoi aurait-il joint sa voix à celle des mécontents? Qu'avait-il de commun avec eux? A la vérité, le régime napoléonnien ne lui déplaisait pas. L'empereur — son empereur — comme il disait, n'avait-il pas organisé la confuse Germanie? Ne lui avait-il pas donné une administration, un code, des routes ? Ne s'était-il pas montré libéral, généreux même, ne cherchant à en extirper ni les traditions, ni la culture, ni la langue? Enfin, Goëthe ne croyait pas au succès d'un soulèvement, et l'eût-il même envisagé qu'il n'eût pas vu sans regret succéder à l'influencer de Paris la domination de Berlin : il détestait les Prussiens, leur esprit de caserne, et leurs prétentions militaires.

La Prusse rentrait en scène, et ses régiments se joignant aux Cosaques vinrent dès le mois d'avril occuper les hauteurs voisines de Weimar. Les Français venant de l'Ouest s'approchaient à leur tour, et le poète repartait pour Telplitz, après avoir enterré ses manuscrits. A peine sa voiture avait-elle quitté la ville que les boulets sifflaient au-dessus des toits et que le feu de la mousqueterie crépitait dans les rues. Infatigable, Napoléon arrivait, faisait sa jonction sur la Saale avec le prince Eugène, battait les coalisés à Lutzen, à Bautzen, et les rejetait en Silésie. Une fois de plus son génie victorieux donnait raison à Goethe: "Vous

ne faites que secouer vos chaînes "disait-il à Koerner"; l'homme est trop grand pour vous !

Quand l'empereur d'Autriche intervint, Goëthe s'enferma chez lui. Le soir de Leipsick, comme il écrivait une épilogue pour sa tragédie: "Le Comte d'Essex", le portrait de Napoléon, accroché devant son bureau se détacha du mur et tomba. Un noir pressentiment l'envahit. Le héros allait-il succomber ?

Quelques jours plus tard, sur les talons des Français en retraite, Prussiens et Autrichiennes entraient à Weimar. Ce fut la répétition d'Iéna, mais en sen inverse. Il y eut des combats d'arrière-garde, des scènes brutales et sanglantes. Puis, les alliés firent le siège d'Erfurt; blessés et malades refluèrent sur Weimar. Goethe s'isolait de plus en plus. Dans l'intimité, en face de l'attitude de Schenkendorf, de Rukert, de Arndt, de Uhland, de Koerner, qui embouchaient la trompette guerrière, il gardait au héros abattu toute son admiration: "Mais laissez donc mon empereur en paix", disait-il.

A l'égard du prisonnier de l'Ile d'Elbe, et plus tard du captif de Sainte-Hélène, Goëthe conserva toujours le même sentiment. Très lié avec de nombreux français: Victor Cousin, Salvandy, Geoffroy Sainte-Hilaire, Saint-Marc Girardin, grand admirateur de Hugo jeune, de Vigny et Mérimée, sa correspondance jusqu'à sa mort, qui arriva en 1832, onze ans après le décès de l'empereur, témoigne au souvenir du grand insulaire d'une fidélité aussi généreuse qu'inébranlable.

Comme on nous voit

L'AVENIR DES CANADIENS FRANCAIS

Nous étions à Washington, lorsqu'en 1929, le jeune étudiant Roch Pinard, devant les juges de "l'International Oratorical Contest", qui lui décernèrent le premier prix, a pu s'écrier en français : "Le Canada est parvenu à une brillante époque de son histoire; il s'est fait peupe libre, il a conquis ses droits à la vie internationale... Ne doit-il pas se sentir le coeur rempli d'enthousiasme en quittant la vie passive des colonies pour entrer dans la vie indépendante des nations?... Nos aïeux protestèrent avec force, combattirent sans relâche — mais toujours avec une parfaite loyauté — pour l'affranchissement de notre pays et conquirent enfin le droit de se gouverner eux-mêmes. Alors l'Angleterre comprit que le Canada pouvait se suffire... Ne convient-il pas de vouer une grande reconnaissance à cette seconde mère-patrie qui a su nous connaître et nous diriger avec intelligence et justice, tout en gardant la meilleure part de notre gratitude à la douce France qui nous a donné le jour?"

Lorsqu'on a entendu ce jeune Canadien-Français s'exprimer avec tant de mesure et de sagesse, en un langage classique, avec déjà de la sobriété et la dignité des maîtres du Barreau parisien, on a l'impression que les étapes peuvent être brûlées, que la volonté et la vertu produisent des miracles. Malgré tant de déceptions et de désastres, le monde, des deux côtés de l'Atlantique, s'oriente vers une civilisation progressive, où nous avons notre part de responsabilité et d'inspiration. Quoi qu'il en soit, "l'Avenir du peuple canadien-français" est assuré.

Par la pente naturelle des idées et des vocables, nous venons de formuler le titre même d'un ouvrage des plus remarquables dont l'auteur est un Canadien-Français, Edmond de Nevers. Penseur et artiste, cet écrivain, qui nous a quittés trop tôt, produisit un autre livre où est traité à peu près le même sujet, cette fois avec encore plus de méthode, d'ampleur et de profondeur. Le titre : "l'Ame Américaine".

D'autre part, l'anniversaire d'Edmond de Nevers se trouve coïncider avec le jour de Pâques; l'actualité donc nous incite à en parler, D'autant plus que son frère, Lorenzo de Nevers, ouvre son atelier à une conférence par M. Armand Bédard, le directeur de l'Institut Français à New-York, lui-même un Franco-Américain distingué et le fils d'un personnage éminent et respecté, qui a laissé un grand vide parmi nous. La conférence de M. Bédard sur Edmond de Nevers a eu lieu le soir de Pâques, dans un décor des plus artistiques au milieu des oeuvres de Lorenzo de Nevers, jeune frère d'Edmond et peintre renommé. Son portrait du cardinal Mercier est resté populaire et le "Christ agonisant", dont il est l'auteur, passe non sans raison pour un chef-d'oeuvre. Lorenzo a fixé aussi les traits d'Edmond et on espère pouvoir bientôt admirer à la fois le peintre et son modèle. L'ami J. Bourgeois, avec son zèle habituel, a pris la peine de nous adresser l'étude fort captivante que consacra à l'auteur de "l'Ame Américaine" M. Henri d'Arles, et qui est dédiée à l'Honorable Abram J. Pothier gouverneur de l'Etat du Rhode Island. Nous y lisons un éloge justifié de cet historien qui fait honneur à la langue et à l'esprit français, tout en étant une gloire authentique du Canada. Dans "la Revue des Deux-Mondes", M. Brunetière, qui était un critique de goût difficile, consacra à "l'Ame Américaine" un essai long et minutieux qu'il recueillit ensuite dans un volume intitulé "Variétés Littéraires". M. Henri d'Arles remarque en passant : "Certes, jamais auteur canadien n'avait été à pareil honneur. Ce seul fait prouve assez le mérite de ce livre si puissamment conçu."

Un des premiers mérites, en effet, d'Edmond de Nevers, c'est sa compétence d'observateur, en dehors de ses connaissances vérifiées d'ethnologiste. Il ne tombe ni dans les excès, ni dans les ridicules "des

(*Suite à la page* 40)

Nous irons dans l'Ile...

Par Yolande Desilets

Nous irons jouer... dans l'Ile".
"Nous irons sur l'eau,

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi cette chanson d'origine française est si populaire chez nous? Est-ce parce que nous possédons nous aussi une île merveilleuse, riche en souvenirs historiques et dans laquelle "nous irons nous promener" ?

Que de charmes en effet, s'attachent à ce coin le plus pittoresque peut-être de la province de Québec. Surtout lorsque l'été, prodigue de feuillage et de fleurs, se plaît à émailler de blanches marguerites l'émeraude des prairies ou de frais coquelicots le bord des rivières. Alors, c'est un véritable Eden, et si mon Histoire Sainte ne m'apprenait bien que le Paradis terrestre se trouve en Asie, je croirais facilement que notre père Adam a vécu "dans l'Ile".

"C'est bien là, entre la terre du nord et la grande île, en face d'un endroit appelé "Minigo" par les Indigènes, que le grand capitaine maloin crut sage de jeter l'ancre avant de s'aventurer plus loin" dit la chronique du temps. Les naturels du pays effrayés à la vue d'un palais flottant aux formes étranges monté par des hommes au visage pâle, revêtus de costumes bizarres, s'enfoncent dans la forêt. Mais bientôt, ils reconnaissent deux des membres de la tribu que Cartier ramène d'Europe, alors ils s'avancent, échangent des signes, quelques paroles afin de traduire leur admiration pour ces visiteurs inconnus, puis sautent, dansent, exécutent des sarabandes fantastiques d'où un auteur contemporain conclut que les danses soi-disant modernes ne sont pas l'effet d'un raffinement de civilisation, mais les restes d'instincts primitifs et sauvages des premiers habitants de l'Amérique.

Cartier descend "dans l'île" et y rencontre force vignes, pour ce il la nomme "Ile Bacchus". — Mais la gloire est de courte durée! Le dieu mythologique fut, dès l'année suivante, déposé et banni. Ne convenait-il pas que cette terre bénie qui devait voir fleurir une race profondément française et chrétienne, possédât un nom moins païen? un nom qui fit vibrer le patriotisme au fond des coeurs canadiens? et c'est en l'honneur du duc d'Orléans que, le 6 mai 1536, ce sol fertile prenait le nom "d'Ile d'Orléans".

Parmi les visiteurs distingués, reçus "dans l'Ile", l'histoire mentionne un nom cher entre tous aux enfants du vieux monastère : La Vénérée Mère Marie de l'Incarnation a vécu quelques heures "dans l'île". Je vous entends vous récrier : "Une Ursuline hors de son cloître? Allons donc!" — Rassurez-vous, notre Vénérable Mère s'y arrêta avant même d'entrer à son cloître de Québec d'où elle ne devait jamais sortir.

La situation admirable de l'Ile d'Orléans eut favorisé le bombardement de Québec : les Anglais le savaient bien. En 1759, Wolfe vint camper "dans l'Ile" avec ses soldats. Les églises, les habitations servaient malheureusement de cible aux canoniers Anglais. Les projectiles que nous voyons encore aujourd'hui, immortalisent cette campagne tristement mémorable.

Un autre personnage éminent d'Angleterre, le prince William-Henry de passage à Québec en 1787, fit à l'île l'honneur d'une visite (d'allure plus gaie que la précédente) car, le croirez-vous ? l'héritier du trône a dansé "dans l'île"..* avec la veuve Dupil, une brave centenaire. Le cicerone du royal visiteur ajoute que le prince d'Albion revint à Québec, ayant une fort bonne opinion de l'hospitalité et... de la souplesse des vieilles de chez nous.

Madame Julie Lavergne dit que les légendes sont les fleurs de l'Histoire. L'Ile d'Orléans cultive elle aussi tout un parterre de ces jolies fleurettes. Ce sont ses histoires naïves et charmantes que les enfants se font conter pendant les longues soirées d'hiver. Eh bien! à croire certaines gens, Saint-Roch lui-même serait venu "dans l'Ile". Saint-Roch et son chien! Rien n'y manque! Et c'est pourquoi, l'étranger qui écoute cette fable semble très peu convaincu. Mais c'en est fait! Notre paysan l'amène sur la grève, et là, sur ce rocher, regardez la trace d'un pied d'homme, les pistes d'un chien, et deux ou trois marques laissées par un bâton. — Qui voulez-vous que cela soit? — Saint-Roch, ou le Juif Errant; pas d'autre version! Et nous voilà forcé d'admettre qu'il y a là, quelque chose de mystérieux.

Un autre sujet de discussion entre touristes et insulaires, c'est l'histoire de la caverne Bontemps. — Certains prétendent qu'elle a été habitée par l'original dont elle porte le nom. D'autres croient que c'est pour cacher sa honte que Bontemps s'improvisait ermite, car, dit-on "il courait le loup-garou..."

Et parlons donc de ces affreux loups-garous, de ces désespérants feux-follets et de ces génies malfaisants qui ont valu à mon pays le nom légendaire "d'Ile des Sorciers". Voici ce qui a donné cours à cette fable: dans les premiers temps de la colonie, les habitants des deux rives du Saint-Laurent, voyant par de sombres nuits, les gens de l'Ile, aller à leurs pêches, éclairés par un falôt de sapin enflammé, prenaient le plus souvent ces lumières pour des feux-follets que les braves paysans considéraient comme les sorciers, des génies malfaisants.

L'Ile d'Orléans est la patrie des marins. La mer, cette perfide charmeuse, depuis un siècle a fait bien des orphelins. Mais, rien n'arrête nos intrépides nautoniers. Ils grandissent, l'oeil fixé sur les flots, attendant l'heure qui les verra monter un navire et voguer, libres, enfin! entre le ciel et l'eau...

Si les flots d'azur, aux reflets argentés, ont attiré et tiennent encore sous leur mystérieuse emprise, les vaillants de chez nous, la terre, à l'odeur âcre et saine, que chaque été blondissent les blés, la terre qui, parée d'émeraude, d'or, de pourpre ou de givre est toujours généreuse et belle, cette terre a pris elle aussi les énergies et les coeurs.

Oui, l'Ile d'Orléans depuis près de trois siècles a vu fleurir une race vaillante faite de robustes marins ou de solides terriens. Notre race, à l'âme profondément chré-

tienne et française, "née dans les lis, a grandi dans les roses".

St-Jean, où nous habitons l'été, est la paroisse la plus considérable, la plus populeuse de l'Ile. Vous y rencontrez des professionnels, des pilotes au long cours, des rentiers, de vénérables vieillards qui s'acheminent d'un pas ferme et tranquille vers une rive invisible, bien convaincus de cette pensée, que le prix de la vie n'est pas l'existence elle-même, mais l'emploi qu'on en fait.

De jolies maisonnettes encerclent l'église érigée en 1732. Sur la grande route vous rencontrerez de modestes croix de bois, arborées par la piété des insulaires; à l'orée du village, le manoir seigneurial, vivant reliquaire du XVIIIe siècle a été rajeuni ces dernières années par un descendant des Mauvide-Genest. Vous êtes-vous déjà arrêté aux charmes de ces belles demeures bâties par les aïeux, conservées jalousement de génération en génération et dans lesquelles il nous semble entendre toujours les battements de leurs coeurs? Un poète qui m'est bien cher a chanté l'âme de ce manoir, dans ces strophes intitulées : "Notre vieille maison".

"La vieille maison des ancêtres
Inclinée au bord du chemin
Sourit à travers ses fenêtres
Comme un vieux qui nous tend la main."

"On dirait qu'elle veut entendre
Les choses qu'on dit en passant
Car son oreille est toujours tendre
Comme son coeur compatissant."

"Elle a connu tous les bien-êtres
Et les chagrins des anciens jours
Or, elle se souvient toujours
La vieille maison des Ancêtres."

L'Ile d'Orléans, si chargée de souvenirs historiques et religieux, ce joyau du Saint-Laurent, nous met sur les lèvres le vers du poète :

"Rien n'est si beau que son pays!"

Mlle Yolande DESILETS,
fille du poète Alphonse DESILETS.

Monastère des Ursulines,
Québec, février 1932.

SOUVENIR D'ETUDIANT

Un cheval heureux

à Alphonse Desilets.

Le rein creux, la fesse longue et un peu charnue, l'épaule inclinée, le genoux arqué, le pelage d'un rouge terni par la poussière des chemins, tel apparaissait "Derby", grand charroyeur de déchets de l'Institut à la porcherie d'Oka.

Pas un cheval n'a possédé à un aussi haut degré la philosophie du moindre effort. Rempli de "horse-sens" Derby ne s'en faisait jamais. Le voyait-on apparaître dans l'allée bordée de peupliers qui conduit au village d'Oka, que tous les étudiants le saluaient de joyeux : "Derby! Derby!" Pas un n'aurait eu l'idée, moins encore le courage, de lui jouer u nmauvais tour. Oh! non. Derby avait l'air si humble avec sa longue tête et ses oreilles molles, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Paré d'un vieux harnais, toujours le même depuis un quart de siècle, attelé aux timons d'une charette surmontée d'un tonneau dégoûtant d'eaux grasses, Derby n'avait qu'un tout petit défaut. Quel cheval n'en a pas? Il n'aimait pas à reculer devant les regards narquois des étudiants. "Arrié!" lui lançait son maître Jos, "arrié! arrié! donc..." Impatienté, il couchait les oreilles dans le crin, soulevait le derrière en signe de protestation, puis s'appuyait dans l'acculoir. Tout reculait, tonneau, charrette, cheval.

Le laissait-on seul, il en profitait. La tête basse, les oreilles pendantes, assis sur son acculoir, un peu appuyé sur un timon, Derby dormait. Car, comme son maître, Derby adorait dormir...

Mais, avait-il à remplir une mission de confiance, Derby n'était plus le même cheval. La tête haute, l'allure superbe et gaie, traînant allègrement ses sabots sur les cailloux du chemin, il soulevait un nuage de poussière cachant aux regards indiscrets du Frère Roch les étudians qui s'esquivaient en douce vers le village d'Oka.

Peut-on parler de Derby sans songer à son maître? Jos était un maître dans l'art de conduire un cheval, mais c'était un bon maître. Passé la trentaine et célibataire, Jos avait deux amours : l'un culotté d'hiéroglyphes indéchiffrables et de nicotine, qui s'enflammait à son seul contact; c'était sa pipe, qui ne le quittait pas; l'autre, son vieux Derby, l'ami de toutes les heures, le compagnon de l'aube, du midi et du crépuscule.

Un jour que je l'observais, je vis Jos, la pipe dans la main droite, flatter affectueusement de la main gauche l'encolure de Derby et lui parler tout bas à l'oreille, comme on se parle entre amis intimes. Jos semblait heureux. Derby aussi. Derby le regardait avec de grands yeux amoureux, si amoureux que depuis ce temps-là j'aime les bêtes...

Georges GELINAS.

L'ARBRE

Par M. Avila Bédard, I. F.

Au sortir d'un hiver plutôt long et d'une grande indécision qui, plusieurs fois, nous fit espérer le printemps et joua à la nature plus d'un vilain tour, la terre, qui lentement se découvre, va bientôt requérir les soins du paysan. Comme par le passé, elle saura nous faire oublier la monotone blancheur du tapis neigeux dont elle se recouvre pour de longs mois, en étalant à nos yeux ravis une somptueuse verdure. Cette verdure qui fait le plaisir des yeux et qui rend à l'homme d'incontestables et de nécessaires services, elle l'émaillera, à nouveau, des fleurs les plus diverses.

Laissée à elle-même, la terre produit suivant des fantaisies qui ne sont pas toujours ordonnées ou ne correspondent pas toujours aux désirs et aux besoins de l'homme. Celui-ci cherche par les massifs de fleurs soigneusement et harmonieusement agencés et par la plantation d'arbres qui ont une esthétique allure, à aviver les couleurs du tapis végétal et à créer une beauté que l'hiver ne puisse faire disparaître totalement. Les arbres qui dressent au-dessus du sol leurs tiges empanachées, surtout les arbres résineux, ont quelque chose de durable, de permanent qui, durant l'hiver, rappelle les splendeurs de l'été. On a souventes fois parlé et de toutes façons du problème de l'exode rural, de la migration des travailleurs de la terre vers les cités et villes.

A cette désertion des campagnes, les économistes ont trouvé plusieurs raisons, mais il en est une sur laquelle ils ne se sont pas, à notre avis, suffisamment appésantis. Cette raison, c'est le déboisement. Le déboisement, mal conçu et brutalement exécuté, enlaidit le paysage, lui enlève le charme indéfinissable qui rive l'homme au sol.

Qui sérieusement pourrait croire que les agriculteurs sont insensibles à la beauté des massifs boisés qui, au bout de leurs terres, échancrent l'azur du ciel ou de l'arbre qui à côté de leur demeure, étale dans toute la splendeur estivale ses mobiles et susurrantes vertes frondaisons!

En face de la forêt ou à l'abri de l'arbre, ils n'éprouvent, sans doute, pas des impressions comparables à celles que ressentent, sous les arceaux feuillus, les poètes et les rêveurs. Mais peuvent-ils véritablement se soustraire au charme mystérieux et tenace qui émane de l'arbre ou des massifs boisés?

Aussi bien le paysan n'aime pas la terre uniquement parce qu'il l'a pétrie de sa main, parce qu'il l'a façonnée à sa guise, parce qu'il l'a rendue généreuse, il l'aime encore parce qu'elle est belle et dans la mesure où elle l'est, dans la mesure où les fleurs et les arbres l'embellissent. C'est que "le splendide édifice forestier" que la nature ou l'homme fait ici et là surgir, est une oeuvre de beauté. A elle seule la forêt, souventes fois, fait tous les frais du paysage. Pour cela, elle dispose de richesses suffisantes : variétés de lignes, nuances du feuillage, diversité des écorces, mobilité des cimes, sans compter l'harmonie des concerts que les oiseaux y donnent, la saveur des parfums qui flottent sous ses voutes, les mystérieux murmures faits de mille choses qui s'y font entendre, sans compter les trainées d'argent et les coulées d'or que la lune et le soleil y répandent à travers le feuillage et dont celui-ci, par son extrême mobilité, change, sans cesse, le dessin.

Que le massif boisé soit une oeuvre d'embellissement à laquelle la nature s'emploie avec persévérance et que l'homme, partout où il le peut, devrait sauvegarder; cela éclate dans certaines régions de la Grande-Bretagne et de la France et même dans certaines de nos régions champêtres où l'on a cherché à préserver, sous forme d'arbres isolés, gracieux et splendides, se dressant le long de la route, en marge de l'eau et des prés, des vestiges de cette même forêt contre laquelle le paysan avait entrepris une lutte nécessaire pour créer la prairie et le champ.

C'est ainsi que l'homme a pu installer ses "créations personnelles" dans une ambiance de durable beauté. C'est ainsi qu'il a réussi à ménager, ici et là, de ces coins riants "angulus ridet," pour lesquels le poète latin Horace avait une prédilection spéciale!

L'arbre garde au paysage une partie de son charme, lui laisse une parcelle de beauté que la forêt vierge autrefois y étalait avec prodigalité.

Ce qu'il fait dans les campagnes, ne peut-il pas le faire dans les cités et les villes, le long des avenues, sur les parterres et dans les parcs?

Pour donner à ses manifestations l'éclat de la beauté et le charme de la poésie, l'urbanisme bien compris ne doit-il pas accorder à l'arbre la place qui lui revient?

Les arbres que l'on trouve en bordure des rues, dans les squares, dans les parcs, le long des routes, ne sont-ils pas, à leurs façons, d'excellents citoyens! Ne font-ils pas souvent beaucoup plus que les habitants des cités et des villes pour embellir la place! Ne rendent-ils pas d'inestimables services dans les agglomérations urbaines par l'ombrage qu'ils produisent, à intervalles réguliers, aux passants que les lourds rayons de soleil accablent, et par la fraîcheur qu'ils laissent tomber de leurs cimes sur ceux qui, dans les parcs, viennent chercher repos, abri et distractions de bon aloi.

Là où ils font figure d'excellents citoyens, c'est quand, à l'époque de leur plein épanouissement, ils laissent émaner de leur noble attitude un enseignement qu'il y aurait profit à suivre.

Avec quelle persévérance, avec quel esprit de suite, ils dirigent vers l'azur leurs tiges et leur feuillage! Avec quelle ténacité, ils s'installent dans le sol, tirant parti de tout, menant à travers mille obstacles insoupçonnés une existence d'une grande régularité. Lentement ils se bonifient, ils se perfectionnent.

Toutes leurs manifestations témoignent de ce que

peuvent obtenir la discipline et l'effort continu dans un milieu où ne manquent pas les difficultés de toutes sortes. C'est pour tendre vers le ciel, pour faire une oeuvre d'altruisme que les arbres ordonnent, agencent toutes leurs énergies. Ils peinent misérablement sur la terre dans l'obscurité pour, à un moment déterminé de leur existence, faire éclater en pleine lumière leurs fleurs, leurs fruits qui, non seulement, font une oeuvre de beauté, mais encore constituent une oeuvre d'absolue nécessité.

En somme, s'ils travaillent pour eux-mêmes, ils travaillent surtout pour les autres, à qui ils rendront, même après leur mort, des services aussi grands sinon plus grands que ceux dont ils étaient coutumiers de leur vivant. A ceux qui savent les observer, pénétrer leurs secrets, ils donnent une leçon qui, pour être muette, n'est pas moins digne de retenir notre attention.

Si, dans le passé, l'arbre a pu être considéré comme l'ennemi de l'homme qui voulait lui substituer ses cultures et ses agglomérations, il ne saurait aujourd'hui mériter que l'appellation de véritable ami.

François de Tessan raconte dans un ouvrage intitulé : "Par les chemins japonais" que, visitant, un jour la propriété d'un riche japonais, celui-ci lui disait en lui montrant de la main de beaux érables plantés chaque côté de sa demeure : "Ces arbres, je les ai plantés pour qu'ils puissent saluer, de leurs rameaux mobiles, ceux qui viennent me voir, leur montrant ainsi qu'ils seront toujours bien accueillis chez moi."

C'est ainsi qu'il faut envisager l'arbre où qu'il se trouve à savoir comme un individu qui puisse remplir, dans nos campagnes, comme dans nos villes, les premiers devoirs de l'hospitalité.

Si même, il n'y a aucune célébration de fête d'arbres, cette année, plantons tout de même des arbres pour faire oeuvre utile et oeuvre de beauté, et rappelons-nous, en le faisant, que "planter un arbre, suivant l'expression même du poète Louis Mercier, c'est un acte de foi dans la terre, c'est un acte d'espérance dans l'avenir et c'est un acte de charité pour les générations qui jouiront de ses fruits, alors que nous ne serons plus."

D'autre part, il ne faudrait pas croire avoir rempli sa tâche quand on a dressé l'arbre là où il devra désormais régner.

Celui-ci requiert, en effet, des soins tout particuliers jusqu'à ce qu'il puisse lui-même se défendre contre ceux qui, consciemment ou inconsciemment, veulent, malgré tout, demeurer ses ennemis.

Ayons soin des arbres et mettons en pratique le conseil qui se trouve, en toutes lettres, dans la Génèse, le conseil que reçut le premier homme et qui, malgré son ancienneté, reste toujours jeune. D'après la Génèse, l'homme devait dans le jardin édènique mettre tout en oeuvre pour le bien conserver "Ut operaretur et custodiret illum."

A travers les âges et par l'intermédiaire de la radio, ce conseil vous rejoint, vous qui planterez ou qui avez planté des arbres! Suivez-le, vous n'aurez qu'à vous réjouir de l'avoir suivi et vous partirez aussi contents que le planteur du bon Lafontaine qui, par avance, se délectait de ce que ses arrières-neveux lui devraient cet ombrage.

Une bonne histoire de Juif

Ceux qui ont entendu, au cours d'une récente session provinciale, les plaidoyers du docteur Plante en faveur du Bill Bercovitch et des juifs en général se réjouiront de l'histoire suivante qui touche en même temps à la politique américaine et à la plus haute finance.

Certain jour, sous l'administration Roosevelt, on offrit à New-York, un dîner en l'honneur de Oscar S. Strauss, Secrétaire du Commerce (aux Etats-Unis on désigne ainsi le ministre du Commerce) et parmi les persones présentes se trouvait le Président.

Quand vint son tour de parler, l'imperturbable Théodore Roosevelt se leva et avec aplomb déclara : "Monsieur Strauss a été le meilleur ministre que nous ayions jamais eu dans ce grand département du Commerce. Je l'ai mis à la tête de ce Département parce que je voulais voir là le meilleurs homme du pays et le plus compétent pour cette place. Je n'ai considéré ni sa race, ni sa religion. Je ne m'occupais pas de savoir s'il était français, allemand, anglais ou juif, ou d'apprendre de quel parti politique il était, ou quoi que ce soit de cette nature. Je l'ai choisi parce que je croyais qu'il serait un grand ministre et mon choix a été pleinement justifié".

Un autre éminent convive était Jacob H. Schiff, le grand financier, qui n'entendait pas très bien, — et commençait même à devenir sourd. Quand vint son tour de prendre la parole, il se leva et dit: "J'ai été et suis encore très content d'avoir eu quelque chose à faire au sujet du choix de M. Strauss comme membre du cabinet Roosevelt. Le Président me fit venir un jour pour me dire qu'il désirait nommer le plus éminent et le plus capable *des citoyens juifs* (sic) des Etats-Unis à ce poste de Secrétaire du Commerce, et me demanda de choisir pour lui ce ministre . . .

M. Schiff fut soudainement assailli par mille cris et resta abasourdi d'entendre l'immense explosion de rire que éclata dans la salle et interrompit son discours. Même le pittoresque et flegmatique Teddy se joignit aux rieurs . . .

Auguste GALIBOIS.

L'AMOUR DE LA PATRIE CHEZ LES FEMMES

Toutes les fois que l'amour de la patrie monte jusqu'à l'enthousiasme dans un pays, les femmes l'éprouvent au même degré et même à un degré supérieur aux hommes. La patrie ne leur appartient pas plus qu'à nous, mais comme elles sont, par nature, plus impressionnables, plus sensibles et plus aimantes, elles s'incorporent plus personnellement par tous leurs sens et par tout leur coeur à ce qui les entoure. Cette chère et délicieuse image de la patrie se compose, pour elles, de leurs mères, de leurs soeurs, de leurs frères, de leurs époux, de leurs enfants, de leurs foyers, de leurs tombeaux, et elles s'y attachent comme les choses faibles aux choses fortes, avec d'autant plus de frénésie que, quand les appuis s'écroulent, elles périssent avec eux.

Lamartine.

Une Gloire Canadienne

Par G.-E. MARQUIS

"Une Disciple de la Croix ou la Vénérable Mère d'Youville", par les SS. de la Charité de Québec. Volume de 170 *pages in-huit. Imprimerie Ernest Tremblay,* 146 *du Pont, Québec.*

Madame d'Youville n'appartient pas à notre génération. Quelques-uns des plus osés de cette génération ajouteraient peut-être, fort irrespectueusement du reste, qu'elle ne serait pas "à la page", de nos jours. A côté des prouesses de certains *sportswomen* et *stars* de l'heure présente, son image et son souvenir occupent bien peu de place dans les chroniques des revues peinturlurées à la mode.

Jadis, c'était dans l'ombre et avec une discrétion infinie que certaines femmes d'élite accomplissaient des tâches méritoires. L'histoire de Madame d'Youville, qualifiée de "vénérable", en est une des plus remarquables du Canada français, puisqu'elle est la fondatrice du premier institut religieux canadien, dont l'origine remonte à l'année 1737.

Aujourd'hui, les maisons des Soeurs Grises, ou de la Charité, se comptent par centaines et leur personnel par milliers.

Ces différents établissements sont répartis en six provinces, s'étendant jusqu'aux confins de la Puissance du Canada, puisque les Soeurs de la Charité ont une maison dans le delta du Mackenzie et une autre près des bords de la Baie d'Hudson.

A Québec, elles possèdent de nombreuses maisons, de même qu'à Giffard. En effet, qui ne connaît les vastes édifices des Soeurs de la Charité, rue St-Olivier et autres adjacentes, l'Hôpital St-Michel-Archange, l'Ecole La Jemmerais, l'Orphelinat d'Youville et quelques autres encore.

La Vénérable Marguerite d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité, au Canada, 1701 - 1771.

La vie de la Vénérable Mère d'Youville en est une des plus captivantes qui soient, par la variété de ses occupations, et des plus admirables, par sa foi dans la Providence et sa résignation dans les épreuves. L'auteur écrit : "En elle, l'imagination, l'intelligence, la volonté et le coeur collaborent harmonieusement au service de la charité, de telle sorte que le dessein conçu par l'imagination est ordonné avec sagesse par l'intelligence et poursuivi avec constance par la volonté que soutient admirablement un coeur ardent et généreux. Femme d'oeuvre avant tout".

Il serait trop long de rapporter les nombreux témoignages d'admiration que l'on trouve au commencement du volume, mais qu'il me soit permis d'en extraire quelques-uns seulement. C'est d'abord Mgr l'Archevêque de Québec qui écrit: "Sans prévenir ici les jugements de la Sainte Eglise, il nous est permis d'espérer que vous aurez contribué à hâter la glorification de votre sainte Mère".

Mgr Eugène Laflamme, curé de Notre-Dame de Québec: "La Vénérable Marguerite d'Youville, fondatrice de votre congrégation, est une des gloires les plus belles du Canada français".

M. l'abbé Joseph Ferland, aumônier des Ursulines: "Les jeunes filles apprendront de Mlle Dufrost (Mère d'Youville), revenue au sein de sa famille, comment l'on peut, même sans avoir fait de très hautes études, et pourvu qu'on ait du jugement et du coeur, jouer un rôle bienfaisant autour de soi et faire le bonheur des siens".

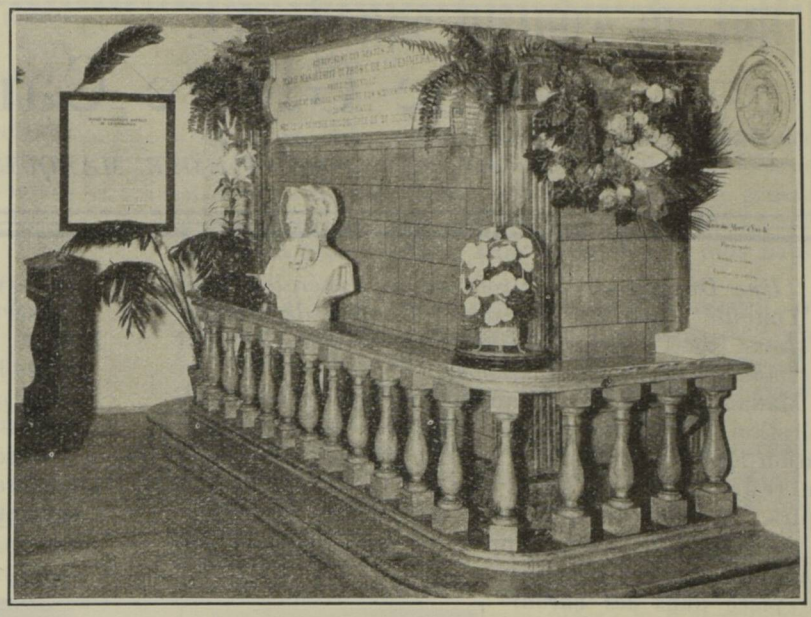
M. l'abbé Louis-Ad. Paquet: "C'est notre persuasion que ses mérites, consacrés depuis deux siècles par la vénération populaire, seront bientôt reconnus et publiés par la voix officielle de l'Eglise".

L'auteur de "Une Disciple de la Croix" est une Soeur de la Charité qui, tout naturellement, veut demeurer ignorée, afin que le mérite de son oeuvre rejaillisse sur toute la famille religieuse. Il n'en est pas moins permis de déclarer que les quelques pages qu'elle vient de livrer à l'attention du public, sont non seulement instructives, édifiantes, mais qu'elles sont écrites dans une langue très simple, mais élégante. Pour rappeler toutes les tribulations par où Mère

d'Youville est passée, toutes les tracasseries dont elle a été victime, plus que ça, le mépris et les injures dont on l'a abreuvée, il fallait une plume délicate entre les mains d'une femme d'esprit et à l'âme bien trempée. Elle a composé un bouquet riche et odoriférant, de ces mille et une fleurs et épines, cueillies dans le champ fertile de la vie de la vénérée Mère fondatrice de l'institut des Soeurs de la Charité.

Nous voudrions vois ce livre entre toutes les mains des jeunes filles et des femmes de la génération présente. Elles y trouveraient non seulement une lecture agréable, mais, pour l'âme, une nourriture de tout premier ordre, qui les aiderait, non pas à se diriger vers la vie religieuse, si elles n'en ont pas la vocation, mais à accomplir, dans le monde, la tâche qui leur est assignée par la Providence.

"Si la prospérité d'une oeuvre est un signe des bénédictions d'en haut, celle de la Vénérable Marguerite d'Youville peut se réclamer d'être de Dieu. Aussi, espérons-nous que bientôt va se lever pour la courageuse disciple de la croix, l'heure de la glorification. Alors d'un bout à l'autre de notre cher pays — *a mari usque ad mare* — monteront de nouveaux cris de confiance vers la BIENHEUREUSE MARGUERITE DU CANADA." (Avant-propos).



Tombeau renfermant les restes mortels de la Vénérable Mère d'Youville, M.-Marguerite Dufrost de la Jammerais, 1701 - 1771.
Ce tombeau, conservé dans la crypte de l'Hôpital générale de Montréal, est l'objet d'une filiale vénération et le rendez-vous de nombreux pèlerinages.

Les sept Maisons-Mères de l'Institut des Soeurs de la Charité, avec la date de leur fondation respective.

Quelques statistiques sur la Maison-Mère des Soeurs de la Charité de Québec, fondée en 1849.

Religieuses vivantes	1310
Religieuses décédées	630
Novices et postulantes	115
Vieillards des deux sexes	1025
Orphelins et orphelines	2494
Messieurs et dames pensiannaires	255
Malades dans les hôpitaux	1039
Malades traités annuellement	9263
Aliénés, idiotes et éducables	3404
Elèves pensionnaires	1059
Elèves externes	7502
Etablissements	63

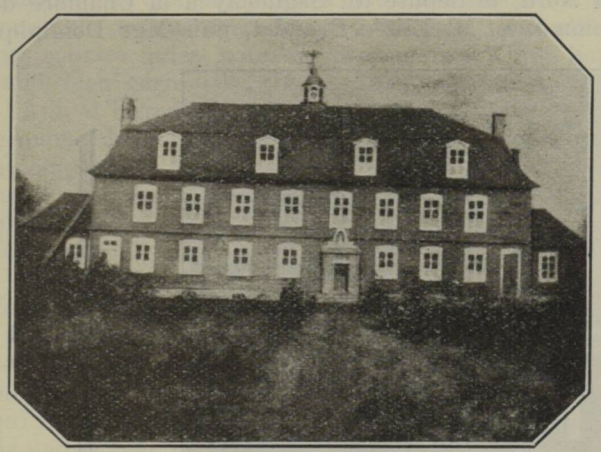
Un certain nombre d'établissements, groupés à cette fin, constituent les provinces respectives du Sacré-Coeur, de Notre-Dame et d'Youville. Ces provinces, directement administrées par une Provinciale, restent sous la dépendance de la Maison-Mère.

La province d'Youville forme la paroisse de St-Michel-Archange et la municipalité de Mastaï. Elle a son église — celle de l'Hôpital St-Michel-Archange — son école primaire, son école de garde-malades, son bureau de poste et sa gare de chemin de fer. Chacun de ses établissements est desservi par un ou plusieurs aumôniers et sa population globale est de 3800 âmes.

Une Grande Éducatrice

Par Alphonse DESILETS

Le vrai québecois est fier de son histoire... Québec, pilier de la civilisation au Nouveau-Monde, est demeuré, depuis trois siècles, le berceau des traditions les plus nobles et le foyer des dévouements les plus généreux.



La première maison des Ursulines de Roberval, érigée en 1882 et réduite en cendres le 6 janvier 1897, avec sept religieuses, victimes de leur dévouement.

Le prestige des grands exemples, depuis Cartier, Champlain, Hébert, Marie Rollet, Mgr de Laval et Marie de l'Incarnation, le courage et les vertus des nobles coeurs et des puissantes intelligences de notre enfance nationale, ont laissé leur empreinte dans l'âme et dans le caractère de certaiens familles, de telles maisons et de telles cités.

Québec garde le dépôt sacré de ce patrimoine, et sa vie est toute différente de celle des autres villes du pays... Aussi voit-on revenir vers elle, comme les flots qui descendent et remontent sans cesse, sous le rythme des marées, les héritiers de ces premiers colons, de ces "habitants" d'autrefois qui descendaient s'établir le long du Saint-Laurent, et dont les fils remontent vers la cité maternelle, par instinct d'origine, et comme rappelés par la voix des destinées...

Au berceau de la race, dans la cité tricentenaire d'où sont partis, à tour de rôle, tant de héros et d'héroines, à la double conquête des âmes et du territoire, entre les murs du vieux Québec, il existe, depuis les origines de la Nouvelle-France, des foyers d'apostolat et de science civilisatrice où les feux allumés par la foi catholique et par l'esprit français, ne se sont jamais éteints.

Le Vieux monastère des Ursulines de Québec, depuis 1639, a fourni au Canada des femmes de haute culture, des éducatrices aux profondes influences, des mères éclairées, courageuses et patriotes, en nombre tel, que les souches maîtresses de toute la colonie ont conservé l'empreinte ineffaçable de cette éducation.

La noblesse de pensée, la délicatesse du sentiment, la droiture de la volonté et l'effective énergie dans l'action, caractérisent la formation donnée à leurs élèves par les dignes héritières et continuatrices de Marie de l'Incarnation.

Cette influence est demeurée si vraie et si durable, chez nos familles de souches françaises, c'est-à-dire dans les coeurs et les esprits d'hérédité latine, que, des anciennes élèves des Ursulines pourraient seules expliquer le prestige et l'ascendant de tels de nos grands hommes dans le monde religieux, politique, éducatif, littéraire et artistique.

Mais, c'est encore et surtout au foyer familial que l'impression laissée au fond des âmes se fait le mieux sentir. Si l'ordre a pu régner, si le bon sens et l'équilibre économique, si la survie des traditions, de la foi et de la langue ont été garantis et stabilisés depuis plusieurs siècles, c'est, dans une large mesure, à cette heureuse éducation de nos aïeules et de nos mères que nous le devons.

Mère Saint-Raphaël
Ursuline de Québec,
fondatrice et première Supérieure de
l'Ecole Ménagère de Roberval
(1882 - 1932)

C'est aussi à l'éducation fournie par les Ursulines de Québec, des Trois-Rivières, de Roberval, de Stanstead, de Rimouski et de Gaspé, que se rattachent des vocations généreuses, héroïques parfois, dans toutes les sphères d'action sociale, apostolique et missionnaire. Et, pourtant, cette influence s'exerce discrètement, sans effort et sans apparat, comme l'émanation d'un parfum d'élite qui attire et qui retient ou qui dispose à l'accomplissement des devoirs de chaque jour.

* * * *

Nous allons voir que cette influence s'est révélée dans l'âme d'une humble fille de villageois, grandie entre les champs, où mûrit le froment des énergies, et la mer, où se domptent les flots parfois capricieux de la volonté.

Fille d'un pilote et d'une fermière émérite, elle devait gouverner une nacelle, et, faire aimer la terre et le foyer.

Marie-Eléonore-Malvina Gagné, née à Saint-Michel de Bellechasse, en 1837, entrait aux Ursulines de Québec en 1861, à l'âge de 24 ans.

Après 20 ans de soumission parfaite à la discipline monastique, elle fut désignée par ses Supérieures et par son Eminence le Cardinal Taschereau, pour une mission difficile et loitaine, (à cette époque) : pour la fondation d'un grand établissement éducatif dans la région du Saguenay et du Lac Saint-Jean.

Tablette commémorative, de marbre et de bronze, qui sera apposée aux murs de la chapelle du couvent des Ursulines de Roberval lors de la fête des Noces d'Or de sa fondation.

C'était vers 1880. Ranimé par le courant de politique nationale de Lafontaine et de Cartier, un grand souffle de patriotisme passait sur la province de Québec. La Société Nationale Saint-Jean-Baptiste avait groupé, à Québec, en un jour mémorable, l'élite de la race et donné le mot d'ordre : "prendre racine chez nous"... L'ère était à l'expansion du prestige canadien français. On poussait de partout la colonisation intense. L'élite savante, ou simplement cultivée, se préoccupait effectivement de l'instruction de la jeunesse et de l'éducation populaire. Nos grandes pépinières colégiales, de garçons et de jeunes filles, envoyaient des essaims d'éducateurs et d'éducatrices aux quatre coins de la province...

Pour assurer un développement solide à la région du Nord, le député du Saguenay à la Chambre des Communes, M. Elizée Beaudet, puis Mgr Dominique Racine, évêque de Chicoutimi, ainsi que le vénérable abbé Lizotte, alors curé de Roberval, demandèrent aux Ursulines de Québec, de fonder au Lac Saint-Jean une grande maison d'éducation où les jeunes filles du Nord apprendraient à seconder effectivement l'agriculture, la colonisation et toutes les activités propres à développer cette région et à l'orienter sagement vers un progrès durable.

Edifics qui renferment, à Roberval, la chapelle, le monastère, le couvent, l'Ecole Ménagère régionale et l'Ecole Normale des Ursulines, tels qu'ils apparaissent aujourd'hui.

Ainsi naquit l'Ecole Ménagère agricole de Roberval, ouverte aux élèves du Nord en septembre 1882. C'était la première du genre au Canada. Son programme d'éducation familiale et d'instruction classique et agricole, est sorti du cerveau et du coeur de Mère Saint-Raphaël. Depuis 50 ans, 14,700 jeunes filles sont passées par cette maison, avant d'aller par toute la région, seconder l'effort créateur du colon, du cultivateur, de l'industriel, de l'homme d'affaires, du professionnel, de l'éducateur, et de tant d'autres.

L'influence de cette éducation privilégiée explique les grands succès de l'agriculture dans ce "grenier de la province." Bien plus, nous avons retracé nous-même, en Europe, il y a quelques années, notamment en France, en Belgique et en Suisse, les grandes lignes du programme de l'institut ménager de Roberval. Le plan éducatif de Mère Saint-Raphaël, ursuline, a servi de base à des centaines d'institutions similaires dans les vieux pays comme en Amérique.

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

Par J.-B. Côté.

Nous étions quatre amis en voyage d'affaires, à Régina; mon frère, marchand de bois; Létourneau, marchand détaillant; Carufel, cultivateur. Je faisais alors le commerce des machines aratoires.

En vertu d'une coutume établie de longue date, chaque fois que nos affaires nous amenaient en ville ensemble, ce qui arrivait assez souvent, nous allions, nos courses finies, nous attabler en face d'une bonne table bien garnie pour finir la journée.

Afin d'introduire un peu de variété dans le programme ordinaire, il fut arrêté que ce soir-là nous accomplirions le tour de force de nous faire servir un bon souper sans "débourser" un seul mot d'anglais, comme disait pittoresquement mon ami Carufel.

"C'est ce qui s'appelle du vrai sport, ça", s'écria Létourneau joyeusement, en secondant le projet.

Etant tous les quatre de vieux routiers des provinces anglaises, et parfaitement aguerris dans le maniement de l'idiôme du pays, ce n'était pas la nécessité qui nous faisait agir ainsi, mais bien plutôt le plaisir de nous payer la tête de quelque ignorant francophobe comme il en pululle tant là-bas.

Après avoir arrêté les grandes lignes du complot, nous nous acheminâmes donc vers l'un des restaurants les plus achalandés de la clientèle des gens d'affaires. Mon frère, qui peut au besoin se draper dans une gravité de juge à la retraite, fut chargé de la direction de l'expédition.

Au garçon obséquieux qui se précipita pour nous ouvrir toute grande la porte du restaurant, il adressa un sonore : "BONJOUR, MON AMI", qui attira tout de suite l'attention sur nous.

Sans plus nous soucier de l'étonnement du portier, nous allâmes ensuite déposer nos chapeaux et nos pardessus au vestiaire.

"Mademoiselle", dit notre guide d'un ton dégagé, à la sultane bariolée qui y régnait, "je vous confie mon chapeau et mon pardessus. Ayez-en bien soin".

Celle-ci, un peu surprise, répondit poliment :

"I beg your pardon?"

"Pardonne? Heu. Nous verrons tantôt s'il y a lieu. Pour l'instant veuillez remiser nos effets." "Donnez vos affaires à la demoiselle, vous autres", nous dit-il, avec un large geste.

Pressentant que nous voulions nous moquer d'elle, elle répliqua d'un ton piqué, et avec un geste qu'elle essaya de rendre le plus hautain possible :

"I dont understand you".

"Moi, je te comprends bien, répondit mon frère avec un imperturbable sanf-froid, mais ça m'est bien égal, ma petite dinde, que tu me comprennes ou non. Vite, dépêche-toi, de prendre nos manteaux et nos chapeaux".

"SHAPO?" dit-elle.

"Parfaitement, le chapeau de mon frère, le chapeau de mon ami Létourneau, et le chapeau de mon autre mai, Carufel. Très bien, je vois tout de suite que nous allons nous entendre, sinon nous comprendre. A tantôt, ma belle".

"MABEL?" fit-elle ahurie.

Notre victime suivante fut un garçon de table qui s'avança pour nous placer.

"Une table pour quatre" lui dit mon frère tout naturellement.

"Teb'l poor cat?" fit le garçon, étonné.

"Parfaitement, nous sommes quatre et nous voulons manger à la même table. Tiens, mais il parle bon français ce gars-là".

"I dont speak French", s'empressa de dire le garçon d'un ton sec.

"Eh, mon pauvre ami, nous ne sommes pas ici pour te faire subir un examen de linguistique; tu m'as donné une courte illusion, mais enfin, tu n'as pas besoin de mettre tant d'empressement à publier ton ignorance; ta mine l'annonce".

Nous faisions des efforts infructueux pour garder notre sérieux.

"Wait a minute, please", nous dit le pauvre diable complètement dérouté, et qui disparut dans les profondeurs de la cuisine.

"Je ne me sens pas disposé à souper debout, moi, dit Létourneau, je vois une table libre, là-bas. Allons donc y établir notre chantier".

Nous étions à peine assis que le garçon revenait accompagné du patron de l'établissement, un Grec dont toute la personne respirait l'influence et la prospérité, alliées à la plus servile obséquiosité.

"What can I do for you, gentlemen?" dit-il avec un fort accent étranger.

"Nous voulons souper," dit mon frère, avec énergie, "et surtout bien souper".

La mine stupide du Grec fit voir qu'il n'avait pas compris un seul mot.

"Here is the menu" (prononcé minou) dit-il, en nous présentant la carte, avec quelque hésitation.

"Non, nous ne mangerons pas le minou", dit Carufel avec conviction. "Qu'en dites-vous les amis, désirez-vous du chat?"

Un bruyant éclat de rire accueillit cette boutade.

"Apporte-nous toujours de la soupe pour commencer" fit mon frère.

"Ah, soup", dit le Grec avec l'empressement d'un naufragé saisissant une bouée de sauvetage. "Certainly, with pleasure."

"Nous ne tenons pas particulièrement à ce qu'elle soit avec ton plaisir," continua l'un de nous, "pourvu qu'il y ait quelque chose de solide dedans, ça ira."

Notre langage et notre gaieté avaient fini par éveiller l'attention des convives de notre voisinage. Deux femmes surtout nous considéraient avec autant d'é-

tonnement que si nous avions été des voyageurs arrivant directement de la planète Mars.

"Nous causons de la sensation," fis-je remarquer à mes compagnons. "Si vous tenez vraiment à une distraction de choix, prêtez l'oreille aux propos des deux grues qui nous dévisagent à l'autre table."

"Such a disgrace," disait l'une, d'un ton dégoûté. "And to think that such things are still possible in our British Empire."

"There," renchérit l'autre, sentencieusement, "is the product of the separate school."

"Can you understand what they say?" demanda cette dernière, visiblement agacée de la jovialité qui régnait à notre table.

"How can I" dit l'autre, dédaigneusement. "You know that I only speak the Parisian French."

"Etes-vous disposés, nous dit Létourneau, entre deux cuillerées de soupe, à faire une gageure sur la nationalité de ces deux super-pimbèches? Je suis prêt à parier n'importe quel montant que ce sont deux Scandinaves pur sang. Leur accent les trahit comme l'ail, les Galiciens... Ces deux piliers d'Empire n'ont pas encore pu se débarrasser de l'accent natif, car ça prend deux générations, en ce pays, pour l'éliminer complètement."

"Tout ça ne nous dit pas, interrompit Carufel, comment nous allons nous y prendre pour commander le reste du repas."

"Hommes de peu de foi, dit mon frère gravement. Ne savez-vous pas qu'avec une langue on va jusqu'à Paris..." Tiens, voici justement notre digne amphitryon qui s'amène...

"Approche, vertueux Aristote; enlève ça et fais-nous appotrer les viandes à présent."

"Soup good?" demanda le Grec avec sollicitude.

"Très good, très good" dîmes-nous tous ensemble.

Le Grec nous présenta de nouveau la carte du menu que nous regardâmes d'un oeil vague en levant les épaules. Il se mit alors en train de nous expliquer qu'il avait de l'excellent pâté à la volaille, du roast beef, du jambon froid, etc.

"Va pour le pâté à la volaille" dit Létourneau.

"Ca me convient," dit Carufel.

"Ditto" ajouta mon frère.

"Je suis avec la majorité," dis-je, pour compléter la commande.

"Donc, quatre pâtées à la volaille avec tous les accessoires, noble Aristote, résuma Létourneau. Et surtout fais vite; nous avons déjà perdu un temps précieux à causer indécemment avec toi. Tu ne voudrais pas nous laisser mourir d'inanition dans ton établissement, hein; ce serait une mauvaise réclame."

Le Grec ne bougea pas plus qu'une borne.

"Confounded Frenchmen," dit-il à son subalterne. "Can you make out what they want?"

"It sounds to me like cat" dit ce dernier.

"C'est bon, Démosthène, dit Carufel sourdement; continue, tu paieras pour tout ça."

Le digne rejeton des Hellènes était de plus en plus perplexe et jetait des regards inquisiteurs de côté et d'autres dans l'espoir que quelque client bilingue pourrait venir à son secours. Nous nous amusions énormement de sa mine déconfite.

Un individu qui mangeait plus loin, croyant notre embarras réel, quitta sa place, vint à nous et nous dit aimablement dans un français impeccable :

"Je crois, Messieurs, que vous ne parlez pas anglais. Si vous me le permettez, je me ferai un plaisir de vous interpréter, car, ajouta-t-il en riant, si je ne me trompe, le garçon n'est pas loin de vous faire servir du chat."

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire.

"C'est très aimable à vous. Nous serions enchantés d'avoir votre compagnie. Venez donc vous asseoir à notre table."

Notre Grec fut visiblement soulagé d'apprendre, par notre interprète improvisé, que nous n'avions pas de desseins gastronomiques sur son matou.

La conversation s'engagea tout de suite animée avec notre nouvelle connaissance.

"Vous n'êtes pas français," questionna l'un de nous, "et cependant vous vous exprimez avec perfection en français?"

"Je suis Anglais," dit-il, et voyant notre étonnement, il expliqua :

"En Angleterre, toute la bonne société se pique de bien parler le français. Les membres de la famille royale le parlent tous parfaitement."

"Et le trône n'en est pas ébranlé?" demanda Carufel, avec une pointe de malice.

"Il n'a jamais été aussi solide," dit notre homme, en riant.

"Décidément, il y a plus de liberté dans votre pays qu'en Saskatchewan, dit mon frère. J'ai envie d'émigrer là."

"Vous m'étonnez, dit l'Anglais, la Saskatchewan est pourtant dans l'Empire Britannique."

"Dans l'Empire, c'est vrai, ce qui n'empêche pas que, dans ces plaines découvertes, explorées et arrachées à la sauvagerie par les nôtres, on refuse à nos enfants le droit d'apprendre et de parler leur langue maternelle à l'école."

"Messieurs, tous les Anglais bien pensants seraient indignés d'apprendre une telle chose."

"Ça me fait de la peine de continuer à mystifier ce brave homme," me glissa Létourneau à mi-voix.

"Bah, répondis-je, nous ne sommes pas forcés de lui dire que nous jouons la comédie."

Mais le hasard voulut que nous fussions mystifiés à notre tour. Le repas s'achevait gaiement, quand nous vîmes s'avancer vers nous, joyeux, expansif, le représentant américain d'une Compagnie de machines agricoles, qui nous connaissait tous intimement. C'était un garçon, sans préjugés, toujours gai, et qui répondait au nom de Brookbank.

"Well! Well!" s'écria-t-il, en nous apercevant. "A most worthy lot, I say... How are you! How is business?"

"And how is the Brook?" dit l'un de nous.

"Broke, as usual," dit-il, en riant.

"You ought to call yourself, *Broke* bank," dit un autre.

Tout le monde rit aux éclats du calembour.

L'intrusion de l'Américain nous avait fait oublier notre rôle. Notre hôte, l'Anglais, nous regardait ahuri.

"Je présume, dit-il, dans un anglais qui est musical dans la bouche des Anglais cultivés de l'autre côté de l'océan, — par comparaison avec l'accent de la

(*Suite à la page 37*)

Bibliographie Canadienne

PLACE AUX LIVRES CANADIENS !

I. — PARCE QU'ILS SONT LES PLUS EDUCATIFS.

Ils contribuent à former la conscience nationale de notre jeunesse, en orientant ses sentiments dès l'éclosion de sa sensibilité et de son imagination.

II. — PARCE QU'ILS SONT LES PLUS INSTRUCTIFS.

Ils traitent des hommes et des choses qui entourent notre jeunesse et l'entraînent à observer, à respecter et à aimer les réalités parmi lesquelles elle doit grandir et se préparer à vivre.

III. — PARCE QU'ILS SONT LES PLUS CAPTIVANTS.

Les jeunes s'intéressent instinctivement d'abord à ce qu'ils voient, entendent, sentent et touchent. Les livres canadiens évoquent des images, des fictions, des souvenirs, des paysages, des décors qui captivent l'attention des enfants, parce qu'ils les reconnaissent, les revivent et leur sont chers.

IV. — PARCE QU'ILS SONT LES PLUS ACCUEILLANTS.

Le choix des livres canadiens est facile à faire : notre répertoire est si peu riche. Raison de plus cependant pour que les donateurs glanent *avant tout*, ce qui existe de convenable. Malheureusement, n'est-ce pas l'inverse qui fait coutume chez nous?

V. — PARCE QU'ILS SONT LES PLUS DURABLES.

Les livres canadiens n'atteignent pas, (Dieu merci!) les formats extravagants de certains livres importés, dont l'embonpoint fait vite oublier l'éclat des écarlates et des dorures. Vain fatras! Vanité éphémère! Ce qui compte, c'est ce qui dure : le fonds, l'utilité, l'agrément de l'ouvrage pour l'intelligence et le coeur de l'enfant et la résistance matérielle de sa présentation pour les bibliothèques de demain.

VI. — PARCE QU'ILS SONT LES MOINS CHERS.

Si l'acheteur de livres de prix sait mesurer la valeur d'un volume, non plus à la lumière du pied-de-roi ni à l'éclat des couleurs, mais à la mission qu'il est destiné à exercer, il jugera les livres canadiens moins chers que les livres importés, car, qualité vaut mieux que quantité.

Donnons moins, mais mieux! c'est ça, le "meilleur marché".

Trève de ballots de papier! Songeons d'abord aux cerveaux!

* * * *

DEUX BEAUX LIVRES DE SIMONE ROUTIER.

Mademoiselle Simone Routier, membre de la Société des Poètes du Canada, est en France depuis deux ans et y poursuit des études littéraires et artistiques qui portent déjà leurs fruits.

Mademoiselle Routier publiait à la fin de l'an dernier, chez Pierre Roger, éditeur, à Paris, un splendide recueil de pensées et d'observations fort originales, et, joliment agrémentées d'illustrations par Marie Gangloff. Cet ouvrage est préfacé par Gaston Picard, prince des enquêteurs.

Plus récemment, notre distinguée concitoyenne publie ses vers conçus dans l'atmosphère privilégiée du monde littéraire parisien, auquel son talent et ses hautes qualités d'esprit l'ont aisément introduite.

Le premier ouvrage parisien de Simone Routier a pour titre "Paris-Amour-Deauville". Il plaira à tous les amis des Lettres, aux penseurs et aux écrivains de chez nous qui connaissent la France et qui la veulent revoir à travers l'oeil inquisiteur et fin de notre poétesse québecoise.

Le récent livre de Mlle Routier, "Ceux qui seront aimés..." a été préfacé par Louis Dantin. Il renferme de très belles strophes, de sentiment, de psychologie et d'ananyse où s'accentue le sens artistique de l'auteur et se révèle sa maturité. Nous sommes fiers de constater que Simone Routier ne veut point donner dans le travers où s'égarent d'ordinaire les jeunes écrivains d'après-guerre, et qu'elle est demeurée noblement classique, tenant plus à la clarté et à l'harmonie du vers qu'à l'éclat des mots et aux artifices de l'image.

Mademoiselle Routier représente notre Société des Poètes à Paris et nous fait hautement honneur.

A. D.

* * * *

"SUB TEGMINE FAGI..." Les poètes nicolétains.

Les trop rares jours où il me fut donné depuis vingt ans, de revoir les vieux murs et de m'asseoir sous les ombrages du séminaire de Nicolet, je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde. Quand on a vieilli, on ne revient pas sans pleurer, dans les bras maternels.

Notre Alma Mater, le collège de Nicolet a gardé, avec son âme plus que centenaire, l'ambiance et l'atmosphère des jours passés. Les mêmes traditions, les mêmes goûts et les mêmes enthousiasmes se conservent à travers les générations successives d'écoliers, depuis 1803 jusqu'à nos jours. Pépinière d'hommes pratiques, de citoyens utiles à la nation, Nicolet n'a point oublié l'objet primordial de son action éducative : "Religioni et bonis artibus..." Le vieux séminaire nicolétain a formé des douzaines d'évêques, des milliers de prêtres, des centaines de professionnels éminents, et nombre d'écrivains, d'artistes, de poètes même, qui se sont efforcés de justifier la noblesse de leurs origines intellectuelles.

Aussi bien est-on fier d'appartenir à la lignée des

poètes nicolétains qui ont gardé l'empreinte de leur formation collégiale et qui conservent au vieux collège de Nicolet une reconnaissance vive et une affection inébranlable. Car le Séminaire de Nicolet peut s'enorgueillir d'avoir donné à lui seul, plus de poètes et d'écrivains à nos Lettres canadiennes qu'aucun autre collège-séminaire du pays, sauf peut-être le petit séminaire de Québec. Et encore!

En tout cas, qu'il nous soit permis de rappeler ici, chez les poètes seulement, les noms de Pierre Laviolette, qui fut professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique de 1816 à 1818; de l'abbé Jean Raimbault, latiniste émérite de 1816 à 1846; du Juge Thomas-J. Loranger, vers 1839; d'Antoine Gérin-Lajoie, qui fonda l'Académie littéraire en 1842; de Louis Fréchette, rhétoricien en 1861; d'Adolphe Poisson, 1867-1868; de Nérée Beauchemin, président de l'Académie en 1868; de Charles Gill, en 1883 et 1884; de Bourbeau-Rainville en 1892; de Paul Lavigne en 1899; d'Antonio Pelletier, 1897-1903; d'Emile Coderre, 1904-1912; d'Alcide Joyel, 1910-1918, etc., etc...

Tous ces écrivains ont contribué à projeter sur la couronne, par ailleurs si lumineuse, de leur Alma Mater, des rayons de gloire qui les éclairent eux-mêmes dans le temps et devant la postérité.

Alphonse DESILETS.

S. N. 1903-1911.

* * * *

CHARLES HUOT, peintre. Sa vie et ses oeuvres.

Un livre qui a pour titre *Charles Huot, artiste-peintre, sa carrière, ses oeuvres*, vient de paraître. Il a pour auteur M. Hormisdas Magnan publiciste de Québec. Le volume est orné de plusieurs photogravures qui en doublent l'intérêt. Voici comment M. Magnan présente son travail au public :

"En présentant au public l'étude qui suit sur la carrière et les oeuvres de Charles Huot, artiste-peintre, j'ai surtout eu pour objet de le proposer comme modèle aux jeunes étudiants et artistes Canadiens. Charles Huot a eu un but bien déterminé dès sa tendre jeunesse : il voulait devenir un artiste-peintre de valeur et, pour l'atteindre, il a été un travailleur infatigable et un élève persévérant. Malgré les obstacles qu'il a rencontrés sur son chemin il a été fidèle à la belle profession qu'il avait embrassée par goût et qu'il aimait de toute son âme."

Une préface de M. Alphonse Désilets, poète et littérateur, apprécie l'oeuvre de M. Magnan et en montre la portée patriotique et éducative : Voici ce qu'il dit :

"Tous les amis de l'art au Canada français et tous ceux qui sont fiers du génie de leur race, vont apprendre avec joie que M. Hormisdas Magnan a fait revivre un grand peintre de chez nous par une étude de Charles Huot.

"L'auteur de la présente étude, en immortalisant cette figure exemplaire, propose à nos jeunes étudiants le plus vaillant modèle de sincérité et d'ardeur au travail. Car, en ceci comme en tout autre domaine, il n'est rien qui vaille l'étude et la pratique ardue pour conduire un artiste à l'immortalité. Charles Huot a aimé son pays et glorifié le nom canadien, etc."

Le livre de M. Magnan mérite d'être lu en entier, car l'oeuvre de Charles Huot est vraiment intéressante, éducative et saine.

En vente chez l'auteur, 6 rue Fraser, Québec, aux prix suivants :

E exemplaire, $0.35; 3 exemplaires, $1.00; 12 exemplaires, $3.00; 100 exemplaires, $20.00.

Payable par mandats-poste ou chèques acceptés.

Expédié franco par la poste.

* * * *

LIVRES DE PRIX CANADIENS.

"L'Erable Enchanté", par Eugène Achard.

M. Eugène Achard, directeur de "La Ruche Ecolière", revue spécialement destinée à la jeunesse scolaire, vient de réunir en volume une douzaine de légendes canadiennes, publiées sous le titre "L'Erable Enchanté", aux Editions Albert Lévesque, dans la série "Les Récompenses".

Peu d'ouvrages méritent à ce point de figurer dans une série de livres de prix. L'auteur, qui écrit depuis plusieurs années pour les enfants, connaît bien le genre qui leur plaît, et ses légendes sont simples, naturelles, écrites d'un style alerte, imagé et plein de vie. Les nombreuses illustrations ajoutent un intérêt captivant. Notons que l'action de ces légendes se situe dans des endroits canadiens bien connus, comme l'indiquent d'ailleurs quelques-uns des titres : *"L'Origine du Lac Belocil, Les deux bossus de l'Ile d'Orléans, Le Génie du Rocher Percé, etc., etc."*

La série "Les Récompenses" des Editions Albert Lévesque comprend actuellement six titres : "Propos canadiens" (deuxième édition) par Mgr Camille Roy; "Les Orphelins de Grand Pré" et "Fées de la Terre canadienne" par Maxime; "Chez les Sauvages" par Un Frère Mariste; "Contes pour enfants canadiens" et "Au coin du feu" par Marjolaine. Les autres titres, sous presse, paraîtront sous peu.

"L'Erable Enchanté", volume de 200 pages, format 6 1/4 x 9 1/2 couverture en trois couleurs avec dessin original de l'artiste G. le Testut, est en vente au prix de $0.50 l'exemplaire, à la Librairie d'Action Canadienne-française, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

* * * *

"La Rue des Forges", par Phyl. La Ferrière.

C'est un recueil de contes humoristiques, genre Tristan Bernard, que M. Phyl. La Ferrière vient de publier aux Editions Albert Lévesque, sous le titre de "La Rue des Forges". L'auteur, qui est journaliste aux Trois-Rivières, a voulu donner comme titre à son ouvrage le nom de la principale rue de cette ville, dont il a su évoquer les caractéristiques avec humour et un sens aigu d'observation.

M. La Ferrière inaugure chez nous un genre beaucoup apprécié en France et en d'autres pays, où le goût du badinage sur les événements ordinaires de la vie est encore à l'honneur. L'auteur de "La Rue

des Forges'' possède un don du pittoresque, un talent d'esquisser un événement banal qui le rend digne d'inaugurer ce nouveau genre dans nos lettres. C'est, à n'en pas douter, le chroniqueur canadien qui sera le plus goûté du public, après Arthur Buies.

L'ouvrage se divise en trois parties : ''Dans la Rue'', ''Chez Soi'' et ''Aventures singulières''. Chaque division, de même que la couverture du volume, est illustrée par l'auteur. Cet ouvrage inaugure, aux Editions Albert Lévesque, une nouvelle série intitulée ''Pages fantaisistes''. Il est en vente, au prix de $0.75 l'exemplaire, à la Librairie d'Action Canadienne-française, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

* * * *

''L'Enseignement Français au Canada'', par M. l'abbé Lionel Groulx. Edition Albert Lévesque, Montréal. In-huit de 327 pages de texte serré.

Le nouveau docteur es-lettre de l'Université de Montréal a présenté cette étude comme thèse au doctorat et elle lui a valu le titre que nous venons de citer, avec la plus haute mention d'honneur *maxima cum laude*.

Ceux qui voudraient répéter l'accusation des clercs du notaire Archibald Campbell, à l'adresse de leur camarade F.-X. Garneau — ''Vous êtes un peuple sans histoire'' — feraient piètre figure devant les nombreuses preuves du contraire qui s'accumulent dans nos bibliothèques.

L'Histoire de l'Enseignement français au Canada — plus exactement au Canada français — constitue un nouvel arsenal, riche de documents authentiques, bien classés et bien présentés, où nous pourrons, dorénavant, nous armer pour répondre à nos détracteurs, si jamais il en surgit d'autres.

L'abbé Lionel Groulx est l'un des esprits les plus ouvert de notre génération ; l'un de nos écrivains les plus érudits et les plus francs qui honorent les lettres canadiennes. La vérité ne lui fait pas peur et il sait toujours l'exprimer avec clarté et franchise. Plus que cela, avec une rare élégance et un sens patriotique qui fouette les énergies et réchauffe les coeurs bien nés.

G.-E. M.

Traité sur la comptabilité

Par J.-A. Towner.

Depuis l'entrée en vigueur de la loi créant la Commission Municipale, nulle personne ne peut agir comme vérificateur des comptes des corporations municipales et scolaires sans avoir au préalable, obtenu un permis de cette Commission.

Le rôle du vérificateur est très important puisqu'il consiste non seulement à contrôler toutes les opérations financières d'une cité, d'une ville, d'une municipalité rurale ou d'une corporation scolaire pendant une période d'une ou de plusieurs années, mais aussi à démontrer, au moyen de différents états, tels que les états des revenus et des dépenses, des recettes et des déboursés, de l'actif et du passif, etc, la position dans laquelle la municipalité intéressée se trouve.

Les personnes qui désirent remplir ce rôle, en plus d'avoir de bonnes connaissances en comptabilité, doivent également être au courant du système administratif qui est particulier à cette catégorie de corporation. Monsieur J. A. Towner, inspecteur-vérificateur du département des Affaires municipales, publiait, il y a quelques mois, un volume ayant pour titre : ''Traité sur la Comptabilité Municipale''.

Ce traité, rédigé par un expert en la matière, est clair, concis, très au point et nous semble être pour ainsi dire presqu'indispensable à toute personne qui désire faire ou s'occupe actuellement de la vérification municipale.

Cet ouvrage se vend pour la somme de $5.00 et peut être obtenu de Monsieur J.-A. Towner, à 109, rue Marquette, Québec.

Mémoire d'une souris canadienne

Par Marie-Louise d'Auteuil.

Mlle Marie-Louise d'Auteuil apporte sa contribution à l'enrichissement de notre répertoire d'ouvrages destinés à la jeunesse, avec les ''Mémoires d'une souris canadienne'', volume qui vient d'être publié, dans la série ''Les Récompenses'' aux Editions Albert Lévesque.

L'auteur fait le récit fantaisiste de la vie d'une souris, raconté par elle-même. Elle multiplie à souhait les anecdotes amusantes, les traits d'observation, et a su donner principalement à son récit un tour charmant et délicat qui rend la lecture de cet ouvrage agréable et facile.

L'ouvrage renferme aussi une autre histoire, ''Les Aventures de Rouletabosse'', histoire d'un enfant infirme que son père a chassé de chez lui parce que son infirmité lui empêchait de continuer la rude vie de marin. Après plusieurs aventures douloureuses, Rouletabosse rencontre un aumônier qui l'aide à se procurer une position respectable.

Ce volume de 180 pages, format 6¼ x 9 ½, abondamment illustré par l'artiste G. Le Testut, est en vente au prix de $0.50 net l'exemplaire, chez l'éditeur, à la Librairie d'Action Canadienne-française Ltée, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

L'écriture et ses moyens de reproduction

Par Hector FABER

Si obscure que fut la pensée des premiers hommes, elle devint génératrice de l'idée ; et c'est du besoin de fixer les idées pour les transmettre aux générations suivantes que naquit l'écriture.

Les moyens employés par les hommes de la préhistoire pour perpétuer le souvenir de certains faits furent des dessins très simples, mais ces signes, de transformations en transformations, sont devenus progressivement l'écriture, expression de la pensée humaine.

Dès le moment où l'homme eut imaginé un moyen graphique d'exprimer ses sentiments, il s'ingénia à les fixer de façon durable.

N'ayant d'abord que les rochers où il puisse écrire ses impressions, c'est sur le roc qu'il sculpte et grave sans cesse.

On rencontre les premières manifestations de la gravure de l'âge primitif sur toute la surface du globe. Les rochers gravés par les anciens Egyptiens s'étendent jusqu'au milieu de l'Afrique Australe. En Asie se révèle partout la trace de signes graphiques qui remonteraient, d'après les spécialistes de la préhistoire, à des milliers d'années avant l'ère chrétienne.

En Amérique méridionale, on retrouve sur des centaines de lieues, en des pays jadis peuplés, déserts aujourd'hui, quantité de rocs polis qui furent sculptés par la main des hommes. Les parois des cavernes du Mexique sont couvertes de dessins qui remontent à la plus haute antiquité. Les murs des grottes de l'Australie, comme les rochers du continent africain, sont également remplis de figures et de dessins.

Cependant, la signification de tous ces signes demeure mystérieuse et échappe aux paléographes qui, jusqu'ici, ont tenté de les déchiffrer.

En Europe, parmi les inscriptions les plus anciennes que l'on connaisse, figurent celles des cavernes découvertes à Arrudy, dans les Basses-Pyrénées, et au Mas-d'Azil, en Arriège. Les archéologues prétendent qu'elles datent de plus de dix mille ans. Les grottes de Lourdes, le petit village pyrénéen où la Vierge apparut, remonteraient à l'âge du Renne.

* * * *

Donc, sur plusieurs points du globe, séparément et à des dates diverses, le besoin de conserver la mémoire de certains événements a donné naissance aux formes primitives de l'écriture.

Les monuments grandioses de l'Egypte, les pyramides, les obélisques, les tombeaux, — si remarquablement conservés, — sont remplis d'hiéroglyphes.

Dans les ruines encore debout de Persépolis, — les restes de la grande Ninive, — les pierres sont couvertes d'innombrables inscriptions en caractères cunéiformes, système particulier aux Assyriens et aux anciens Perses.

C'est donc des obscurs efforts de nos lointains ancêtres que, par très lentes étapes, nous vint l'écriture, qui mit des milliers d'anées à se transformer.

Bien qu'aucun témoignage historique précis ne nous soit parvenu sur ces diverses transformations, *il apparait*, toutefois, que l'écriture fut d'abord *idéographique* : c'est-à-dire que l'on commença par graver les objets eux-mêmes pour exprimer les idées par eux représentés.

Les peuples les plus divers, à l'origine, ont employé ce moyen. Il y a environ quatre mille ans les anciens Egyptiens pratiquaient l'écriture idéographique, dont les caractères représentent des images de choses réelles : corps célestes, êtres humains, animaux et végétaux, armes et ustensiles divers.

Par la suite, on eut recours à des symboles, simples ou complexes, ainsi le soleil signifiait le jour, la lune la nuit, et le croissant lunaire, accompagné d'étoiles, le mois. Ce système, appelé dans son ensemble écriture hiéroglyphique, n'est pas autre chose que de la pictographie.

Demeuré longtemps une énigme, le mystère des hiéroglyphes fut persé par un savant français, Champollion, qui, en 1822, parvint à les déchiffrer entièrement.

Ce procédé d'écriture étant d'une lenteur excessive, on chercha à le rendre plus expéditif, et l'on en arriva à indiquer uniquement les contours au lieu de faire le dessin entier. Ce fut l'écriture *hiératique*, que l'on simplifia encore, par la suite, en indiquant seulement une partie de l'objet, et cela, c'est l'écriture *démotique*, par laquelle le nombre des signes étaient notablement réduits grâce à la cursivité des lignes.

Puis, aux inscriptions symboliques succèdent l'écriture phonétique, dans laquelle sont figurés non seulement les objets qui parlent aux yeux, mais les sons du langage. C'est encore le tracé idéographique, auquel se juxtapose, en quelque sorte, la signification d'un son de la langue parlée.

C'est à ce mode qu'appartient l'écriture chinoise, dont l'usage remonte à plus de cinq mille ans. Le système graphique des Chinois paraît être sorti tout entier de l'imagination de ce peuple et ne semble avoir rien emprunté aux autres sources connues. On a longtemps supposé que le chinois, à cause de son caractère monosyllabique, représentait le type linguistique primitif, mais cette hypothèse a été abandonnée depuis que l'on a découvert que les monosyllabes du chinois moderne sont des débris de polysyllables plus anciens.

Donc, à l'insuffisance de l'écriture idéographique, qui peint les idées pour les yeux, mais n'enregistre ni les sons de la langue ni ses formes grammaticales, succède un système qui tient compte du langage, en rappelant à l'oreille les sons significatifs des mots. Et cela constitue un énorme progrès, puisque, pour la

première fois, l'écriture traduit la langue parlée.

Enfin apparaît l'écriture syllabique, et c'est encore un progrès. Chaque signe représente une syllabe, ce qui devait nécessairement aboutir à l'alphabétisme, ou, en d'autres termes, à la décomposition de la syllable en lettres.

L'on arrive donc à la représentation de chacune des lettres, d'abord les voyelles, puis les consonnes qui leur serviront d'appui. Des signes spéciaux à chaque lettre, qui, assemblées, forment des sons : telle est la genèse de l'alphabet et ce fut la révolution la plus considérable accomplie dans l'écriture. Car si la formation des langues parlées exigea des temps d'une durée incalculable et des efforts inouis d'intelligence, leur expression par des signes combinés n'a pas demandé moins de temps que de science. La vulgarisation de l'écriture ne fut possible que le jour où l'on simplifia la notation écrite en décomposant la parole en des sons simples et en n'usant que de signes rendant ces sons simples. Et cela s'est accompli au hasard des circonstances, très lentement, par un travail le plus souvent aveugle de millions d'ouvriers.

On concédait autrefois aux Phéniciens le mérite d'avoir créé le véritable alphabet. Cette origine est aujourd'hui contestée. L'écriture alphabétique, née d'un besoin de simplification, se serait manifestée chez tous les peuples.

Dans son ouvrage sur les "Origines de l'alphabet," Théophile Beaudoire affirme que l'invention des lettres alphabétiques, si longtemps attribuée aux Phéniciens, remonterait plutôt à l'écriture égyptienne. Beaudoire a relevé vingt-deux signes, lesquels correspondraient aux lettres de l'alphabet égyptien, sur la stèle de Mésa, qui fut découverte dans les ruines de Dhibon, une ville de l'ancien royaume de Moab. On considère que cette pierre, conservée aujourd'hui au Musée du Louvre, fut sculptée il y a environ trois mille ans.

Les découvertes de M. Pierre Montet, en 1923, à Byblos, sur la côte syrienne, confirmerait cette thèse.

D'autre part, l'abbé Van Drival, dans sa "Grammaire comparée des langues bibliques" a fait une ingénieuse démonstration au moyen d'une série de planches, dont chacune est consacrée à une lettre de l'alphabet égyptien jusqu'au tracé des lettres phéniciennes, en passant par les écritures des divers peuples de l'Egypte. On y voit d'un coup d'oeil les transformations successives des formes et on peut ainsi se rendre compte de l'identité des origines de notre alphabet.

Et puis il a l'affaire Glozel..., qui n'a pas fini de faire gloser...

Vous vous souvenez qu'en France, au mois de mars 1927, un agriculteur de Glozel, près de Vichy, mettait à jour en labourant son champ, quelques briques couvertes d'écriture, ce qui l'incita à fouiller plus profondément.

Le docteur Morlet, et d'autres *paléontologistes* bien connus, vivement intéressés par ces trouvailles, résolurent d'effectuer des fouilles méthodiques. Les explorations fournirent beaucoup d'objets infiniment curieux : ustensiles en pierre taillée, galets sculptés, tables d'argile où apparaissaient des signes constituant des inscriptions que l'on fut tout d'abord incapables de déchiffrer.

De tout ceci, l'on conclut que les Glozéliens néolithiques avaient connu l'écriture. "Nous tenons, écrit Henri de Vérigny, une langue et un alphabet néolithique!..." Salomon Reinach, le docteur Espérandieu, et d'autres, argumentèrent dans le même sens.

Mais voici qu'un autre groupe d'archéologues, ayant comme chef de file M. Camille Jullian, s'inscrivent nettement en faux contre toutes ces assertions...

Professeur d'histoire et d'antiquités au Collège de France, membre de l'Académie française, M. Camille Jullian appartient, selon l'expression d'un critique, "à la lignée des grands historiens qui cultivent l'Histoire comme une science et la pratiquent comme une vertu..."

Bouleversant tout le système laborieusement édifié par le docteur Morlet et ses adeptes, M. Jullian voit tout simplement dans les découvertes de Glozel, le gite d'une sorcière antique. Pour les caractères d'écriture, — et c'est ce qui nous intéresse ici, — l'éminent historien des Gaules reconnaît l'origine alphabétique, et il identifit les signes avec ceux des cursives romaines. De plus, il réussit à déchiffrer la plupart des inscriptions...

Avec une égale bonne foi, tous ces savants considérables sont aux prises... c'est dire que le mystère de Glozel n'est pas prêt d'être percé!...

* * * *

En résumé, il ressort clairement que le phénicien était très voisin de l'hébreu. L'écriture hébraïque, paraît-il, présentait deux variétés principales dont la Samaritaine, ou hébreu chaldaïque, serait la plus ancienne. On prétend que ce fut l'écriture employée par le peuple juif jusqu'à l'époque de sa captivité à Babylone.

L'hébreu rabbinique, forme cursive de l'hébreu carré, est moins ancien. Il n'est pas sans intérêt de noter que l'alphabet hébraïque présente la singulière particularité de ne renfermer que des consonnes. Les voyelles sont exprimées par des signes, ou accents, que l'on place au-dessus ou au-dessous des lettres.

Le phénicien est universellement considéré comme l'ancêtre de l'alphabet grec. Plus tard, l'alphabet ionien devint en usage par toute la Grèce; et il y est encore employé de nos jours. L'alphabet, aux mains des Grecs, a permis à la pensée humaine de rompre les lourdes chaînes des vieux systèmes d'écriture et de prendre un essor merveilleux.

La manière dont l'alphabet grec passa en Italie demeure obscure et la question reste toujours très controversée.

* * * *

La direction de l'écriture est différentes selon les peuples. Les écritures sémitiques, — l'hébreux, le syriaque, l'arabe, — s'écrivent en lignes horizontales et marchent de droite à gauche. Le grec s'écrivait autrefois en commençant à gauche et la ligne suivante continuait à droite.

Les anciens Mexicains, eux, écrivaient de bas en haut.

Le chinois et ses dialectes se dispose en colonne qui se lisent de haut en bas et se succèdent de gauche à droite. Cependant, les Mongols, qui disposent également leurs mots en colonnes, écrivent de droite à gauche.

Le système graphique des Chinois est assez curieux. Cette écriture, étant monosyllabique, renferme autant de figures ou de caractères que la langue contient de mots. Elle n'est phonétique que par exception, et c'est pourquoi les chinois ont persisté dans l'usage de l'écriture idéographique.

C'est de cette façon que se justifie l'existence de 40,000 caractères différents dans leur langue.

Le graphisme des Chinois est basé sur l'emploi de plus de deux cents clefs ou racines. C'est de ces racines et de leur mariage que le caractère résulte, divisé en six classes principales.

Chaque clef se compose de un à dix-sept traits et tout mot écrit en renferme au moins un. Chaque mot est présenté sous une forme particulière qui en rappelle l'idée, ce qui permet de décrire le concret et l'abstrait.

On dit que l'écriture chinoise est d'une merveilleuse souplesse et d'une grande puissance d'évocation. Elle serait, paraît-il, un truchement incomparable pour la poésie.

Le chinois demeure la plus ancienne écriture encore en usage de nos jours. Elle est également utilisée par les Mongols, les Coréens et les Cochinchinois. Les Japonais utilisent eux aussi les caractères chinois, mais modifiés et simplifiés. Le Tonkinois, le Birman, l'Annamite et le Siamois empruntent les signes chinois et les écrivent en lignes au lieu de les disposer en colonnes.

Mais chacun de ces peuples lit le caractère dans sa propre langue. C'est ainsi, par exemple, que les différents peuples de l'Europe lisent, chacun dans leur langue, les chiffres et les signes de mathématiques.

Les autres écritures en usage à notre époque sont l'écriture grecque, très modernisée; l'écriture arabe, qui s'étend à tous les peuples de religion musulmane; les écritures de l'Inde, dérivées de l'ancien perse; l'écriture russe, employée aussi par les Serbes, puis, enfin, l'écriture latine, qui s'est imposée en Europe, en Amérique et en Australie, et qui étend constamment ses conquêtes. Il y a longtemps que les Polonais et les Tchèques ont emprunté les caractères latins, de même que les Suédois et les Norvégiens, qui y ajoute toutefois quelques signes d'accentuation euphoniques.

L'écriture latine vient d'être adoptée par les Turcs, ce qui n'a pas été sans causer de graves perturbations dans le pays, où la vente des anciens livres est maintenant défendue. Et la réimpression de tous ces ouvrages en caractères latins est une tâche formidable... Les imprimeurs ne connaîtront pas le chômage en Turquie...

* * * *

On a défini l'écriture : "l'art de fixer la pensée au moyen de signes qui la rende intelligible à l'oeil..." Cette définition n'est pas toujours très exacte, du moins en ce qui concerne la forme des lettres.

L'écriture manuelle "intelligible à l'oeil..." Grands dieux!... Est-il au monde quelque chose de plus changeant et de plus divers?... Il suffit de comparer deux "plumes" modernes pour constater l'étrange divergeance des signes qu'elles peuvent emprunter pour écrire les mêmes mots. Et il en fut ainsi à toutes les époques et dans toutes les langues... Les manuscrits présentent des différences considérables parce que chaque écrivain est libre de suivre les caprices de sa plume.

La cursivité de l'écriture est la principale cause de cette disparité singulière. Aussi lorsque nous voulons écarter de nos écrits toute espèce de doute employons-nous les lettres capitales, lesquelles admettent moins de fantaisie.

Sous ce rapport la machine à écrire a rendu d'immenses services. D'invention anglaise, elle a été perfectionnée principalement par les Américains. On dit que le premier écrivain à utiliser la machine à écrire fut l'humoriste Mark Twain.

Cette machine, appelée ici dactylographe ou clavigraphe, est aujourd'hui désignée en France sous le nom de dactylotype.

Est-ce que la lettre a une philosophie? Certains l'ont prétendu.

"Avez-vous remarqué, a écrit Victor Hugo, combien l'Y est une lettre pittoresque qui a des significations sans nombre? L'arbre est un Y, l'embranchement de deux routes est un Y, le confluent de deux rivières est un Y, un lys sur sa tige est un Y..."

L'auteur repasse ainsi toutes les lettres de l'alphabet.

(*A suivre*)

Delivrez-nous Seigneur

DE TOUS SES SAUVEURS !

On a souvent dit que nous sommes trop gouvernés au Canada. Vérité de la Palice! Outre les administrateurs publics — fédéraux, provinciaux, scolaires et municipaux, — l'on compte encore grand nombre d'Associations, Sociétés, Loges qui ont des recettes et des panacées pour tous les maux et tous les besoins. Ces mouches du coche font tour à tour de la philanthropie, de l'hygiène publique, du grand nettoyage, de la sécurité et de la prévention contre tous les accidents possibles et quelques autres de plus. Quand vont-ils nous ficher la paix ces charlatans et "ramancheux"? La plupart sont des désoeuvrés ou des illuminés en mal de réclame et d'affichage. Tous leurs efforts sont vains parce qu'ils ne font que doubler des services publics bien organisés et ayant l'autorité voulue pour obtenir une sanction aux règlements qu'ils decrètent.

Seigneur, protégez notre pauvre bourse et donnez aux gardiens du Trésor public le flair et l'énergie nécessaires pour parer aux *hold-up* fréquents de ces mielleux bagoulards, qui affichent toujours le plus profond désintéressement personnel!

De tous ces sauveurs en carton-pâte, délivrez-nous, Seigneur! *G.-E. M.*

Trois mois chez les Canadiens Français

Quand je suis rentré de notre beau voyage au Canada et que je me suis retrouvé devant les chers vieux bouquins de ma bibliothèque, le premier que je tirai des rayons fut "Le Voyageur François ou la Connaissance de l'Ancien et du Nouveau Monde, mise au jour par M. l'abbé Delaporte", imprimé à Paris en 1772, pour la quatrième édition. Pour avoir feuilleté quelquefois cet ouvrage, je savais que le tome IX relatait un voyage fait au Canada en 1749 — il y aura bientôt deux siècles — par cet excellent abbé voyageur. Comparer ces impressions bi-centenaires d'un français curieux et cultivé avec celles que nous ramenions nous-mêmes de notre odyssée canadienne, quoi de plus piquant?

Hélas! Le digne abbé paraît s'être intéressé pardessus tout aux sauvages de toutes langues et de toutes tribus et leur consacre dix fois plus de pages qu'aux Canadiens-français. Ce n'est pas que je fasse fi des sauvages; je professe au contraire la plus sincère considération pour les Iroquois modernes de Caghnauwaga tant pour le rythme savant de leurs danses guerrières que pour leur dextérité à conduire une Ford ou une Lincoln. Mais enfin, confessons-le bien haut, le Canada n'est plus peuplé par des sauvages. Pour beaucoup de mes lecteurs, j'aurai l'air d'énoncer prétentieusement une vérité banale et d'enfoncer une porte ouverte; et pourtant, rien ne vexe tant nos amis canadiens que cette manie qu'ont les Eusopéens de venir au Canada pour voir des sauvages et d'en réclamer à tout prix dès qu'ils sautent du bateau. Notre ami Paul Coze, que nous avons eu le plaisir de rencontrer à Montréal avec sa charmante compagne, s'en va chercher les modèles de ses pittoresques portraits d'Indiens dans les provinces de l'ouest canadien, à des journées de train de la province de Québec qui constitue, à vrai dire, le véritable, l'authentique Canada.

Je disais donc que la province de Québec est peuplée exclusivement de civilisés et que beaucoup de ces civilisés sont d'une société charmante. Hé bien, mon brave abbé Delaporte avait déjà fait la même remarque en 1749. Vous me permettrez de citer ce qu'il dit des gens de Québec, car il commence par la description de cette ville dont il loue le site magnifique sur le Saint-Laurent, "le fleuve le plus navigable de l'Univers", le port "capable de contenir cent vaisseaux de ligne", la cathédrale, le palais épiscopal, le collège des Jésuites, les couvents, la citadelle "dans laquelle le gouverneur fait sa résidence", le palais de l'intendant. "Des marchands aisés, ou qui vivent comme s'ils l'étaient, un évêque et un séminaire nombreux, des cercles brillants chez la gouvernante et chez l'intendant : voilà, Monsieur, de quoi passer ici le temps sans ennui; et chacun s'efforce de contribuer à l'amusement général. On joue, on fait des parties de promenades; — est-ce qu'on allait déjà au Petit-Cap avec les autobus de la Provincial Transport? est-ce que le colonel Marquis conduisait déjà les étrangers à Ste-Anne de Beaupré ? — Les Canadiens respirent en naissant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie; et nulle part on ne parle plus purement la langue françaises. Il est assez remarquable qu'il n'y ait ici aucun accent. On fait bonne chère, on se met fort proprement. L'enjouement, la politesse et la douceur sont aussi des avantages communs... Je passai l'hiver à Québec, où je trouvai en effet tous les agréments inséparables d'une pareille société".

Je vous prie de croire que les choses n'ont point changé depuis 1749. Les Canadiens n'ont rien laissé de leur fierté, leurs luttes pour la liberté n'ont pu que l'accroître. Ils parlent toujours le français avec une rare pureté, mis à part quelques archaïsmes ou anglicismes; rien de comparable chez eux à l'argot de Paris. Pour ce qui est de l'accent, l'élite cultivée en est absolument indemne, mais la majorité de la population a pris un certain accent depuis le XVIIIe siècle; il n'est pas plus désagréable, après tout, que celui de Marseille ou de Strasbourg ou de n'importe quelle province française. Quant à la bonne chère, elle est estimable, quoi qu'on dise, bien que tirée un peu vers les modes anglaises ou américaines; mais M. Kerhulu fait d'excellente cuisine à Québec comme aux Trois-Rivières et nous le vîmes bien quand il nous fit les honneurs de sa table. Il est vrai que certains ont quelquefois gémi sur la rareté de ce jus de la treille dont ils usent sans en abuser jamais; pour moi, je faillis renoncer à mes goûts de bourguignon pour l'amour du lait glacé des canadiens, dont je fais le plus grand état.

Montréal, continue notre voyageur, "n'est guère moins peuplé que Québec", ce qui n'est plus tout à fait le cas, aujourd'hui que Montréal se glorifie, à juste titre, d'être la deuxième ville française du monde entier. "La ville offre un aspect fort riant; l'agrément de ses environs et de ses vues inspire une gaieté dont tous les habitants se ressentent". Je ne sais pas si Montréal est encore une ville spécialement gaie, mais je sais que les enfants de la Manécanterie y ont passé des heures et des journées qui resteront parmi les meilleures et les plus ensoleillées de leur existence. Nulle part au monde, nous l'affirmons, la Manécanterie n'a trouvé une hospitalité si large, si affectueuse, si familiale et si prolongée. C'est presque un mois que nous avons passé dans les foyers de nos amis de Montréal. Qu'ils en soient remerciés une fois de plus et, avec eux, tous les Canadiens et Franco-Américains qui ont pratiqué si largement envers nous la traditionnelle vertu française d'hospitalité!

Car le miracle n'est pas seulement que le Canada soit resté aussi français qu'en 1749, c'est que le Ca-

nada soit encore plus français aujourd'hui qu'alors. Les fils des premiers colons occupent maintenant la place des anciens sauvages. Par un prodige de fidélité tenace qui arrache l'admiration, les Canadiens, groupés autour de leurs prêtres, n'ont pas moins bien gardé la langue de la France que la foi de Rome. Les hommes de là-bas sont nos frères, ils portent des noms de chez nous — Tranchemontagne, Vadeboncoeur, Lachance, Lajoie, Lajeunesse, Lavaillance, Lavigueur, Laliberté — et, ils conservent précieusement le trésor de l'héritage français, avec toutes ses nuances de sentiment et ses générosités, avec toutes les délicatesses de son esprit. Le constater, c'est expliquer du même coup le succès sans précédent de la Manécanterie au Canada : par ses motets grégoriens, ses polyphonies palestriniennes, ses vieilles chansons de chez nous, ce groupe de jeunes catholiques, conduit par deux prêtres, représentait toute l'âme catholique, vivace et ardente du vrai peuple de France, tout l'idéal de la France de jadis. Les Canadiens, habitués à voir venir de France un tout autre genre de spectacles, ont couru remplir les églises et les salles au passage de nos petits chanteurs. Et quand je parle des Canadiens, je parle du peuple, de la foule obscure des petites gens, des humbles à l'âme croyante et forte qui emplissaient déjà Notre-Dame de Montréal, le 19 septembre, au premier de nos concerts.

Je ne puis que répéter la remarque d'un membre autorisé du clergé Canadien dans des impressions envoyées à "La Croix" de Paris : jamais aucune mission de propagande française, composée d'académiciens, d'orateurs, de militaires, n'avait touché les masses des villes et des campagnes que nous avons remuées. Ils s'adressaient à un public restreint d'intellectuels ou de mondains, mais nous avons fait bouger le peuple.

Ce peuple vibrait déjà, dans la première partie de nos concerts, réservée d'habitude à la musique religieuse, quand la Manécanterie interprétait quelques-uns de ses motets préférés, et surtout l'"O vos Omnes" de Vittoria, qui fut la révélation et le triomphe incontesté de toute cette tournée. Prodigieuse évocation de la douleur du Crucifié : les voix qui s'éteignaient comme d'épuisement, puis rejaillissaient en cris de douleur effrayants, puis sanglotaient infiniment et semblaient mourir dans la douceur d'une extase. Je ne sais si notre petit groupe avait jamais à ce point assimilé une oeuvre de maître ni s'il avait porté son interprétation à une telle perfection.

Dans la seconde partie, la vieille chanson, qui est le parfum le plus subtil et le plus profond de l'âme populaire, faisait surgir devant les foules de là-bas l'image lointaine et toujours vénérée de la France des aïeux. Songez-y : nous sommes au pays où le drapeau tricolore flotte dans le moindre village aux portes des maisons et, sur le Saint-Laurent, au faîte des mâts canadiens, au pays où une petite fille de Québec écrit encore sur sa grammaire française (je le tiens d'un inspecteur des écoles) la formule traditionnelle de ses aïeules :

Ce livre est à moi
Comme la France est au Roi.

Ah! La France des vieilles chansons! Elle m'est apparue d'Amérique avec ses chères vieilles maisons, discrètes et familiales, fières de ne ressembler à nulle autre de leurs voisines; derrière il y a des "jardins fleuris" où s'épanouissent des roses et des "bois jolis" où chante sans fin le Rossignol. Car je ne sais pourquoi vraiment, dans les vieilles chansons, nos pères faisaient chanter le rossignol, inlassablement.

Par derrière chez ma tante
Y'a un bois joli;
Le Rossignol y chante
Et le jour et la nuit...

Merveilleux rossignol de rêve, pour qui chanter n'est qu'une forme de la vie et qui ne pourrais plus vivre si tu ne pouvais plus chanter, vrai rossignol de France!

Chante, rossignol, chante :
Tu as le coeur tant gai :
Tu as le coeur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer...

Hélas, il n'est si doulce chose
Que de ce gai rossignolet
Qui chante au soir, au matinet;
Quand il est las, il se repose...

Mais le Rossignol, voyez-vous, ne chante pas au Canada, il ne chante pas en Amérique. Pour les Canadiens, le rossignol, c'est l'oiseau des vieilles chansons de France que les aïeux ont apportées de là-bas, au jour de l'exil et qu'ils ont pieusement transmises à leurs innombrables petits-fils. Evoquer le rossignol devant la foule canadienne, c'est faire se dresser soudain sur la salle fascinée la douce vision du pays de France. Cent fois, nous avons senti ce frisson d'un peuple qui se souvient toujours et qui aime quand même. Au milieu des Etats-Unis, dans la Nouvelle-Angleterre, nous avons retrouvé des centaines de milliers, des millions de Canadiens, devenus citoyens américains, fidèles malgré tout à leurs traditions françaises. Vingt fois, nous avons senti s'éveiller dans ces hommes à l'écorce si robuste le mystérieux souvenir de la race, la nostalgie de la terre originaire, la voix souveraine de la chair et du sang. Des larmes coulaient, à Woonsocket ou à Worcester comme à Lawrence ou à Lowell, quand nous quittions la salle.

Et je songeais, pour moi, qu'en redisant leur vieux refrain avec nos petits chanteurs :

"Luy a longtemps que je t'aime
"Jamais je ne t'oublierai."

Ces hommes de notre famille l'adressaient ce soir-là à la France éternelle.

René LOUIS.

Administrateur de la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

"Les Chroniques de la Manécanterie"

La Louisiane

I — PRECIS HISTORIQUE

Explorateurs, fondateurs et administrateurs.

Par G.-E. MARQUIS.

Alvarez de Pineda. — C'est un Espagnol du nom de Alvarez de Pineda qui, en 1519, découvrit les bouches du Mississipi et les explora pendant six semaines.

De Soto. — Hermando de Soto, 22 ans après, c'est-à-dire en 1541, traversa la grande rivière sur un radeau, un peu en haut de son confluent avec l'Arkansas. Il la baptise du nom de Rio Grande de Florida.

Parti, en 1539, de la Havane, il débarqua en Floride, dans la baie de Tampa, à la tête d'une véritable petite armée, composée de deux cent trente-trois cavaliers et de trois cent trente-sept fantassins, tous hommes d'élite. Séduit par le mirage trompeur des mines d'or que son imagination et les récits des Indiens faisaient sans cesse passer sous ses yeux, l'intrépide aventurier se fraya, à travers la forêt vierge, un chemin par les Etats actuels de Floride, de Georgie, de Caroline du Sud, d'Alabama et de Mississipi. Après trois années de fatigues et de combats, il atteignit, 1541, la rive gauche du grand fleuve, un peu au-dessus de l'Arkansas, et lui donna le nom de Rio Grande de Florida. Sans se laisser décourager par un tel obstacle, il le franchit en radeaux, et se plongea de nouveau dans les solitudes de l'ouest. Enfin, à bout de forces et d'espoir, le héros donna ordre de rebrousser chemin. Il regagna le Mississipi, non loin de la Rivière Rouge, juste à temps pour mourir. Son corps fut, par ordre de Luis de Muscosa, qui avait pris le commandement de l'expédition, déposé dans le lit profond du fleuve, et les débris de sa troupe, descendant le courant jusqu'à la mer, parvinrent à se construire quelques barques et à gagner, sans fâcheuse aventure, les côtes du Mexique.

Marquette et Joliet. — Les Espagnols ne prirent aucun avantage de cette découverte et ne semblèrent pas même se douter de son importance.

Mais en 1673, le Père Marquette s. j. et Louis Joliet, qui avait été pendant près de quinze ans élève des Jésuites, furent envoyés par le gouverneur du Canada à la découverte d'une rivière qui se jetterait dans l'océan Pacifique.

Ç'avait toujours été le rêve des colonisateurs du Canada de découvrir une voie directe qui conduisit de Québec à la Chine. Sous l'impulsion de cette pensée, ils gagnaient sans cesse vers l'ouest, et ils avaient visité successivement tous les grands Lacs, à la recherche d'un fleuve puissant, dont leur parlaient les Indiens, et qui devait, pensaient-ils, les porter à l'océan Pacifique.

L'honneur de la découverte et de l'exploration du Mississipi revient pourtant principalement à trois hommes : au coureur des bois Joliet, au jésuite Marquette et au normand Robert Cavelier de la Salle.

Dès 1669, ce dernier avait commencé ses voyages dans le but bien déterminé de parvenir jusqu'au grand fleuve. Ce ne fut pas lui, cependant, qui l'atteignit le premier. La gloire en était réservée à Marquette et à son compagnon.

Fleuve Colbert. — Après avoir suivi la voie des grands Lacs jusqu'au fond de la baie des Puants au sud-ouest du lac Michigan ils remontèrent le cours de la rivière des Outagamis, puis, après un court portage, tombèrent dans la rivière des Wisconsins, qui elle-même se jette dans le Mississipi. Le grand fleuve de Colbert, premier nom donné au Mississipi, par les Français, porta les deux voyageurs jusqu'à la rivière des Arkansas, soit à 33° 40 m. de latitude. (frontière nord actuelle de la Louisiane), puis les voyageurs rebroussèrent chemin, convaincus que ce fleuve ne se jettait pas dans l'océan Pacifique mais, d'après les témoignages reçus des Indiens, qu'il se déversait dans une grande baie, au sud.

Cavelier de la Salle. — En 1682, leurs traces furent suivies par Cavelier de la Salle, qui compléta la découverte du grand fleuve jusqu'à son embouchure et qui donna au bassin de cet immense cours d'eau et de ses affluents, le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV.

Deux ans après de la Salle retourna en France, afin d'y amener des colons pour s'établir dans ce nouveau pays. Malheureusement, il ne put retrouver l'embouchure de la rivière Mississipi et il mit pied à terre dans la baie de Matagorda, sur les côtes du Texas.

Après deux années d'efforts héroïques, la malheureuse colonie, succombant à la maladie et à la famine, se trouva presqué anéantie. Les survivants prirent alors le parti de gagner à pied le Canada. Mais de la Salle, dont le caractère altier avait aigri quelques-uns de ses compagnons, fut assassiné par eux. Bref, tous périrent, sauf le prêtre Joutel, l'abbé de la Salle, (frère de Cavelier), et un petit nombre d'hommes fidèles, qui réussirent, après dix-huit mois de marche forcée dans la forêt, à rejoindre les postes français.

La cour de France ne se laissa point décourager, néanmoins, par un aussi fâcheux accident; et dès que la paix de Ryswick, 1697, lui laissa le loisir de penser aux affaires d'Amérique, Louis XIV donna ordre de préparer un nouvel armement. L'âme de cette nouvelle entreprise fut le comte de Pontchartrain, ministre de la marine, assisté du comte de Maurepas, son fils et son secrétaire.

Iberville et Bienville. — Les hommes de courage et d'initiative ne manquaient pas pour continuer l'entreprise de colonisation, et c'est ainsi qu'en 1698, Iberville et son frère Bienville partirent de Brest et firent voile vers le Mississipi. Ils trouvèrent les Espagnols établis à Pensacola, sur le golfe du Mexique, à l'est du Mississipi. Après avoir séjourné pendant

quelque temps à Mobile, ils reprirent les explorations commencées par de la Salle, dans la Basse-Louisiane. Le premier établissement fut fixé à Biloxi, malgré les protestations du gouverneur espagnol de Pasencola. Quelque ttemps après, en 1702, la colonie française se transporta à Mobile.

Période commerciale. — Par suite de la guerre, la colonie passa aux mains d'une compagnie commerciale formée par Antoine Crozat, un riche financier de Paris auquel s'était associé Lamothe-Cadillac, le nouveau gouverneur, qui apporta pour 400,000 livres de marchandises. Le but de la compagnie était la recherche des mines et l'exploitation d'un monopole commercial valable pour quinze ans (1712). Ce que beaucoup avait prévu arriva. Les traitants allèrent vendre leurs pelleteries aux Anglais de la côte est ou par l'intermédiaire des Illinois aux marchands du Canada. Aucun navire ne vient des Antilles et les marchandises montent à un prix fabuleux. "La colonie est pauvre, écrit Lamothe en 1714, les Canadiens s'en retournent au pays; et cependant sans eux on ne peut faire aucune entreprise." Le monopole de Crozat passe (1717) à la Compagnie d'Occident, dirigée alors par l'aventurier Law pour l'exploitation des mines imaginaires du Mississipi. Un fort courant d'immigration française entraîne vers la Louisiane des centaines de personnes de tous âges et de toutes conditions : gentilshommes, officiers galonnés, artisans, laboureurs et colons partent de La Rochelle au nombre de 800, en 1718. Des convois amènent des Allemands et des Suisses, colons ou chercheurs de trésors. Ils s'échelonnent par petits groupes sur les deux rives du grand fleuve jusqu'aux Illinois. M. de l'Espinaux avait succédé à Lamothe-Cadillac (1716), et au bout d'un an avait été remplacé par de Bienville. Celui-ci pendant toute la crise n'avait pas quitté la colonie un instant. Il contribua à fortifier les travaux de protection et sur cinq forts dont le ministre décrète l'établissement, quatre ont été l'oeuvre de Bienville.

Bienville. — Bienville fut nommé gouverneur et il fit mettre à exécution un projet qu'il caressait depuis longtemps : celui de fonder une ville qui servirait de point de ralliement entre la Basse et la Haute-Louisiane. En 1718, il jetait les fondements de la Nouvelle-Orléans, qui tient son nom du duc d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV.

De Bienville transporta le siège du gouvernement militaire sur les bords du Mississipi où il fondait à trente lieues de la mer la Nouvelle-Orléans. L'empressement du gouverneur à quitter Mobile manifeste son ferme désir de favoriser les établissements agricoles et de faire de la région fertile du bas Mississipi le center de la colonie. De là, il pouvait également mieux surveiller les allées et venues sur le grand fleuve, contrôler le commerce et communiquer avec l'intérieur de la colonie. La Nouvelle-Orléans fut bâtie sur la rive gauche du Mississipi, à la source du petit "bayou" Saint-Jean, par lequel nn pouvait communiquer avec le lac Pontchartrain. "La ville se réduit à une centaine de baraques et à un magasin, disait Charlevoix en 1722." Plus tard M. de Pauger dressa le plan d'une ville régulière et l'on fit des travaux de desséchement rendus nécessaires par les inondations périodiques du Mississipi. Les développements qu'a pris de nos jours la Nouvelle-Orléans prouvent la justesse des préviisons de son sage fondateur.

Compagnie du Mississipi. — La compagnie du Mississipi qui ruina la France, fut, au contraire, la providence de l'Amérique. Elle y envoya une foule d'émigrants et d'esclaves; si bien que, au recensement de 1721, la Louisiane avait déjà une population de 5,420 blancs et de 600 nègres, en tout 6,020 habitants.

Il est vrai que cette population, ramassée sans discernement, même dans les rues de Paris, était peu propre au genre de vie auquel on la destinait, ce qui explique l'effrayante mortalité dont elle fut frappée et le peu de progrès des premiers défrichements.

On a reproché également à la Compagnie d'avoir expédié dans la colonie, en même temps que les filles de l'Hôpital Général de Paris, les filles à la cassette, recommandables à tous égards et mises sous la protection des dames Ursulines, des femmes de mauvaise vie dont on débarrassait la capitale aux dépens de la Louisiane.

Périer. Guerre des Natchez (1729). — Périer, marin expérimenté, soldat énergique et administrateur intègre, arrivait malheureusement au moment où la Louisiane, privée de troupes suffisantes, était plus que jamais menacée par les Indiens dont l'arrogance avait grandi depuis le départ des Canadiens. La plus nombreuse et la plus guerrière des tribus du Mississipi, les Natchez, de tous temps hostile aux Français, avait été forcée de bâtir dans un de ses villages un fort auquel les Français avaient doné le nom de Rosalie, en l'honneur de la femme de l'ancien ministre Pontchartrain. Quand les Anglais pénétrèrent chez les Chicachas, ils eurent vite gagné les Natchez à leur cause. Ils représentaient les Français comme des voisins avides, qui les dépouilleraient tôt ou tard de leurs territoires. Les Chactas et les Natchez formèrent le complot de se défaire des Français par un massacre général qui aurait lieu le même jour dans toute l'étendue de la Louisiane. Mais le désir de s'emparer d'un convoi de marchandises fit devancer le jour fixé pour le massacre. Le 28 novembre 1729, les Natchez surprirent le fort Rosalie et massacrèrent 200 personnes. Pendant le carnage le chef des Natchez, le Grand Soleil, fumait tranquillement sous un hangar où il se faisait apporter les têtes des victimes. Pendant plusieurs semaines, le massacre s'étendit aux Français domiciliés chez les Corons, les Tonicas et les Yazous. Les Chactas, dépités d'avoir été prévenus, ne bougèrent pas et même s'unirent aux Français pour détruire les Natchez dont ils étaient jaloux.

Le châtiment ne se fit pas attendre. Le chevalier de Loubois alla assiéger les perfides Natchez qui, après avoir perdu beaucoup de guerriers, réussirent à s'échapper pour s'enfuir au nord de la rivière Noire. Avec ses Natchitoches, Saint-Denis défit quelques-unes de leurs bandes, tandis que Périer les battit complètement en novembre 1730, faisait prisonnier le Grand Soleil et plus de 400 guerriers qui furent envoyés en esclavage à Saint-Domingue. Les Chicachas donnèrent asile aux débris de cette nation rendue célèbre par sa cruauté et ses malheurs, et plus encore par la plume de Châteaubriand.

Vaudreuil. — En janvier 1732, la Compagnie du Mississipi abandonna ses droits et la Louisiane fut remise au roi. Bienville lui-même résigna sa position

de gouverneur et il eut Vandreuil-Cavagnal comme successeur (1743-53). C'est sous le règne de ce gouverneur que l'on commença à élever des digues pour régulariser le cours du Mississipi et ses affluents et les empêcher, pendant la période de la crue, de se déverser sur les terres d'alluvion dont est composée toute la Basse-Louisiane; aussi la culture de la canne à sucre, introduite par les Jésuites.

Le marquis de Vaudreuil était le fils de l'ancien gouverneur du Canada. On l'appelait le "grand marquis" pour son air imposant, l'élégance de ses manières, son goût du faste et de la représentation. Il jouissait d'une grande influence à Paris. En dix ans, il obtint près de 2,000 hommes de troupes nouvelles pour tenir en respect les Indiens toujours en guerre les uns contre les autres et pour arrêter les empiètements des Anglais. Les Natchez furent presque anéantis, les Chactas détachés partiellement de l'alliance anglo-américaine, et les Chicachas, les alliés des Anglais, eurent leur pays dévasté (1752).

De Vaudreuil rencontra une vive opposition de la part des fonctionnaires qui l'accusaient de promouvoir injustement ses propres intérêts et ceux des Canadiens. Le reproche était injuste, on ne pouvait blâmer Vaudreuil de favoriser les Canadiens qui du golfe du Mexique aux Illinois, avaient créé le commerce, exploré en tous sens et défendu le pays. Du Canada aussi venaient les missionnaires Jésuites et prêtres du séminaire, dont l'influence était si grande sur les tribus sauvages. De Vaudreuil protégea les vrais soutiens de la colonie et quand il fut remplacé par le sieur de Kerlérec (1753), il emporta les regrets de tous.

La Louisiane partagée. — En 1762, par le traité de Fontainebleau, le pays à l'ouest du Mississipi, y compris l'Ile d'Orléans, furent cédés à l'Espagne et, l'année suivante, soit en 1763, l'année du traité de Paris, alors que la Nouvelle-France passa aux mains de l'Angleterre, la Louisiane, située à l'est du Mississipi, ainsi que la Floride, furent données à la Grande-Bretagne. Le mécontentement des Louisianais et la négligence de l'Espagne à prendre possession de sa nouvelle colonie, donnèrent lieu à une révolte, qui fut bientôt sévèrement réprimée par O'Reilly au service de l'Espagne. Celui-ci débarqua avec trois mille hommes de troupes et fit cruellement exécuter six des principaux citoyens de la colonie, accusés de rébellion, le 28 septembre 1769. Le nom d'O'Reilly est resté, depuis ce jour, en exécration dans la Louisiane. La colonie comptait, en 1766, 5,562 blancs et un chiffre sensiblement égal de population de couleur.

Après le départ d'O'Reilly, 1770, son successeur, don Louis Unzaga, et les gouverneurs espagnols qui suivirent, et qui furent tous des hommes distingués, s'efforcèrent de gagner, par des bons procédés, les sympathies de la population française. Ils y réussirent pleinement, si bien que les colons espagnols qui survinrent ne tardèrent pas à se fondre avec les anciens Créoles dont ils adoptèrent la langue et les moeurs. C'était l'époque où les Acadiens, arrachés à leur patrie par la perfidie anglaise, couraient les mers à la recherche d'une terre hospitalière. Il en vint plusieurs milliers en Louisiane où ils furent accueillis comme des frères.

La navigation. — Le développement de la population du haut Mississipi provoqua une requête pour obtenir la liberté de navigation et de commerce sur tout le cours de la rivière. Ceci fut obtenu temporairement du gouvernement espagnol, mais quand le droit leur fut refusé d'exercer librement ce commerce, en 1803, la Nouvelle-Orléans courut le grand danger d'être capturée par les Américains, qui avaient formé, du côté de l'Atlantique, un pays indépendant composé de treize colonies.

Achat de la Louisiane. — Le désir de Napoléon Ier de créer un empire colonial en Amérique devait s'amener à passer avec Charles VII, roi d'Espagne, un traité secret à St-Ildefonse, en 1800, en vertu duquel la France reprenait possession de la Louisiane à l'ouest du Mississipi.

En 1803, Napoléon Ier craignant une invasion de l'Angleterre dans la Louisiane, résolut de vendre cette contrée aux Etats-Unis pour la somme de $15,000,000.

Au mois de mars de 1804, la partie au sud du 33° de latitude nord fut organisée sous le nom du Territoire d'Orléans, lequel, un peu plus tard, est changé en celui du Territoire du Missouri.

Ce Territoire s'est finalement mué en Etat de la Louisiane et fut admis dans l'Union comme dix-huitième Etat, par une loi du congrès qui prit effet le 30 avril 1812.

Le français. — L'élément français en Louisiane était alors tellement considérable que la constitution permit aux membres de la Législature locale l'usage du français ou de l'anglais, à volonté, ainsi que la publication de documents officiels dans les deux mêmes langues. C'est ainsi que les lignes de la politique furent généralement divisées entre les deux groupes français et anglais, bien qu'il y eut parfois des alliances temporaires avec d'autres éléments.

Les Whigs. — Une autre organisation, ou le parti des Whigs, qui vellait jalousement à la protection des récoltes, entre autres celle de la canne à sucre, contribua à faire de la Louisiane l'un des Etats les plus forts de ce parti des Whigs dans le sud. A deux reprises, la Louisiane élut un président de ce parti. La question de l'esclavage, après 1860, rendit la population de cet Etat de plus en plus démocratique et opposée à l'abolition de l'esclavage. La Nouvelle-Orléans fut capturée par les troupes fédérées le 27 avril 1862, et le siège du gouvernement fut transporté de Baton-Rouge à Opelousas. Durant les années de guerre qui suivirent, le territoire conquis par les fédérés fut considéré comme faisant partie d'un Etat légitime, bien que sous le régime militaire, et l'on délégua des députés au congrès.

La capitale. — Le 30 juillet 1866, les chefs des nègres tentèrent de tenir, à la Nouvelle-Orléans, un congrès, afin d'obtenir pour leur race la franchise, mais le tout se termina par le massacre de la plus grande partie des noirs, par les délégués des blancs. En 1805, la Nouvelle-Orléans fut choisie comme capitale de la Louisiane. En 1825, elle fut transportée à Donaldsonville et ramenée à la Nouvelle-Orléans en 1831. En 1851, ou 20 ans plus tard, elle fut transférée et établie à Baton-Rouge. Durant la guerre de Sécession et au cours du gouvernement établi sous les auspices du gouvernement fédéral, la capitale de la

Louisiane fut de nouveau ramenée à la Nouvelle-Orléans où elle demeura jusqu'au jour de la constitution de 1879, alors que de nouveau Baton-Rouge fut choisi comme capitale. Aujourd'hui, Baton-Rouge est une ville de 30,000 âmes, tandis que la Nouvelle-Orléans, ancienne capitale, en compte 458,762. Shreveport, qui fut le siège du gouvernement confédéré pendant les années de guerre civile, possède aujourd'hui une population de 76,655. Ajoutons qu'une quatrième ville, celle de Monroe, avec une population de 26,028, est assez importante. Ce sont les seules quatre villes, en Louisiane, ayant une population de plus de 25,000 âmes. On en compte quatre autres ayant une population de plus de 10,000 âmes. Ce sont Bagalusa, 14,029; Lafayette, 14,635; Lac-Charles, 15,791 et Alexandria, 23,025.

C'est là un précis historique bien incomplet et qui donne une idée bien imparfaite de l'histoire de la Louisiane, mais il faut se hâter, afin de dire quelques mots de quelques autres aspects de l'Etat de la Louisiane.

II — GEOGRAPHIE PHYSIQUE

Superficie. — Le territoire connu sous le nom de Louisiane et cédé par Napoléon Ier au gouvernement américain en 1803, comprenait tout le bassin du Mississipi et de ses affluents, soit une étendue de près de 900,000 milles carrés ou 300,000 milles de plus que la superficie de la province de Québec actuellement. Le Mississipi divise ce territoire en deux parties et remonte jusqu'aux frontières du Canada. L'ancienne Louisiane constitue aujourd'hui 24 Etats de la république américaine. La Louiisane actuelle a une superficie d'un peu au delà de 48,000 milles carrés, soit moins de un quinzième de celle de la province de Québec. Son étendue en culture est de 8,600 milles carrés, soit un peu plus de un cinquième de son étendue totale.

Navigation. — Ses moyens de transport sont nombreux et pénètrent partout. Il y a d'abord plus de 50 rivières navigables, dont les plus importantes sont le Mississipi, que l'on remonte jusqu'à St-Paul, soit à 560 milles de son embouchure; la rivière Rouge, affluent du Mississipi, navigable jusqu'à Fulton, Oklohama, sur un parcours de 506; la rivière Sabine, que l'on peut remonter jusqu'à 387 milles; la rivière aux Boeufs, navigable jusqu'à 300 milles en remontant son cours; le bayou La Fourche jusqu'à Donaldsonville, à 318 milles de sa jonction avec le Mississipi; la rivière Atchafalaya, que l'on peut remonter jusqu'là 218 milles, et un grand nombre d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Bref, tous ces cours d'eau navigables formeraient un chemin liquide de 4,794 milles de long, s'ils étaient réunis.

Chemins de fer. — L'Etat de la Louiisane a des chemins de fer formant un ruban, s'ils étaient mis bout à bout, de 6,812 milles de longueur, ce qui est plus de 1,000 milles que la longueur de tous les chemins de fer de la province de Québec, qui n'en possède que 5,387.

Chemins publics. — Le système de chemins publics améliorés ou nationaux de la Louisiane, réunis aux artères paroissiales, forment un ruban de plus de 8,000 milles. L'on doit commencer dès cette année, nous a-t-on affirmé, à couvrir les principales artères d'une matière bitumineuse qui empêchera la poussière de se dégager au passage des véhicules, ce qui constituera certainement une grande amélioration, parce que, à l'heure actuelle, c'est là une nuisance qui fait maugréer les touristes et en empêche plus d'un d'y retourner.

Culture. — Le climat de la Louiisane est tel et la terre y est si riche que l'on peut y produire à peu près toutes les céréales, une grande variété de légumes, la plus grande partie des fruits, sans compter les amandes de toute sorte et des fleurs de toute espèce.

Digues. — Une grande partie de la Louisiane, surtout en gagnant le golfe, est composée de terrains bas et a été formée par les débris apportés par les rivières lors de la crue des eaux. Avec le déboisement graduel, il a fallu songer à protéger les terrains en culture contre les inondations, et c'est pourquoi, tout le long du Mississipi jusqu'à St-Paul et le long des principaux affluents du Mississipi en aval de St-Paul, l'on a érigé, sur les rives de ces rivières, des levées ou digues pour canaliser les eaux à la fonte des neiges, le printemps, ou à la suite d'orages extraordinaires. Sur le Mississipi même, ces digues ont une longueur de 827.5; sur la rivière Atchafalaya 101.; sur la rivière Arkansas 82.1; sur les autres cours d'eau qui se jettent dans le Mississipi 290.6; formant un total de 1,546. 4. Ces levées, qui ont une moyenne de 50 à 75 pieds de large, sur 20 à 25 pieds de haut, dans la partie inférieure du Mississipi, n'ont pas toujours suffi à retenir les eaux de cette grande rivière dans son lit, puisque, en 1927, il a fallu rompre ces digues en amont de la Nouvelle-Orléans, pour empêcher celle-ci d'être inondée. Il en coûta plus de $20,000,000 à la Nouvelle-Orléans pour payer les dommages causés dans les municipalités et les villes au-dessus d'elle et pour indemniser les habitants des pertes causées à leurs propriétés. L'Etat de la Louisiane est encore très riche en bois résineux, en mines, en pelleteries et en poisson. Nous en dirons un mot tout à l'heure en parlant de la géographie économique de cet Etat.

III — GEOGRAPHIE ECONOMIQUE

La vallée du Mississipi. — La Louisiane n'est au début qu'un prolongement de la Nouvelle-France vers le golfe du Mexique. C'est une immense plaine de trois millions de kilomètres, l'une des plus fertiles du monde et la mieux articulée. Au centre l'incomparable Mississipi, "le Père des eaux," grossi d'une multitude d'affluents coule l'espace de 4,000 kilomètres jusqu'au golfe du Mexique où il se jette après avoir formé un immense delta. Ses affluents de droite conduisent aux montagnes Rocheuses; ses affluents de gauche, l'Ohio, l'Illinois et le Wisconsin, mènent aux grands lacs. Au nord, c'est la faune et la flore des pays boréaux; au sud, presque celles des pays tropicaux. C'est cette immense région que la France après le traité de Wyswick (1697) entreprit de coloniser.

Depuis La Salle, rien n'avait été fait pour mettre à profit les découvertes. Trappeurs et missionnaires avaient seuls maintenu les droits de la France sur ces régions. Henri de Tonty s'était offert pour continuer

l'oeuvre de La Salle afin de barrer de ce côté la route aux Anglais, et le sieur de Raimonville avait proposé la formation d'une compagnie de colonisation. Maurepas, le ministre de la marine, choisit d'Iberville. C'est à ce glorieux marin canadien qu'il confia la tâche de retrouver par mer les bouches du Mississipi et de jeter, en Louisiane, les fondements d'une colonie agricole.

Ressources naturelles et agricoles. — Nous avons déjà dit précédemment quelques mots des richesses naturelles de la Louisiane. Vous en aurez peut-être une meilleure idée lorsque nous vous aurons énuméré la valeur de quelques-unes de ces richesses ou le rang qu'elles occupent par rapport à la production totale des Etats-Unis dans certains cas. C'est ainsi que l'on peut affirmer que la Louiisane produit 95 % du sucre de canne, aux Etats-Unis; la Louisiane occupe le sixième rang dans la production de l'huile; la Louisiane récolte pour plusieurs millions de dollars de légumes et de fruits; la Louisiane occupe le premier rang dans la production du riz, aux Etats-Unis; la Louiisane produit 6 % du coton des Etats-Unis; la Louisiane occupe le deuxième rang dans la produciton du bois de construction, aux Etats-Unis; la Louisiane compte 4,500,000 acres d'étendues lacustres propres à la culture des huîtres; la Louiisane possède des champs de gaz reconnus pour les plus considérables des Etats-Unis; la Louisiane a des mines de sel inépuisables et 99 % du sel extrait de ces mines est pur; la Louisiane produit plus de fourrures que n'importe quel autre Etat de l'Union; la Louisiane a le plus gros moulin à scie du monde entier; la Louisiane possède la plus grande raffinerie de sucre du monde entier; la Louisiane a érigé la plus grande raffinerie d'huile qui existe au monde.

L'ancienne Louisiane. — Mais il ne faut pas oublier que le territoire qui porte aujourd'hui le nom de Louisiane n'a peut-être pas un vingtième de l'étendue du territoire qui portait ce nom lorsqu'il fut cédé aux Etats-Unis par Napoléon Ier, en 1803, pour la somme ridicule de $15,000,000. Si l'on faisait aujourd'hui une évaluation de ce que cet ancien territoire produit, l'on y trouverait des chiffres renversants et qui montreraient jusqu'à quel point le gouvernement américain a vu clair en achetant cet empire.

Comme nous l'avons déjà vu, l'ancienne Louisiane constitue aujourd'hui 24 Etats de la république américaine, qui fournissent à celle-ci 97 % de son minerai de fer; 97 % de son souffre; 95 % de son charbon; 86 % de son blé; 82 % de ses instruments agricoles; 75 % de son cheptel; 70 % de son pétrole; 61 % de son coton.

Comme le disait, il n'y a pas très longtemps, l'abbé Lionel Groulx : "Il paraît bien que nous avons cédé autre chose que des arpents de neige, en 1763." Des trois colonies établies dans l'Amérique du Nord par la France, à savoir l'Acadie, la Nouvelle-France et la Louisiane, il ne lui reste plus que les Iles St-Pierre et Miquelon. Comme on le sait, l'Acadie est tombée au pouvoir de l'Angleterre de façon définitive en 1745; la Nouvelle-France en 1760 et la Louisiane fut achetée par les Etats-Unis en 1803, c'est-à-dire deux ou trois ans après que la France eut racheté ce territoire de l'Espagne.

La France aurait pu avoir, dans l'Amérique du Nord, un empire colonial d'une puissance extraordinaire et qui eut, en quelque sorte, décuplé la grandeur de son territoire, mais les circonstances, ou plutôt la Providence ne l'a pas voulu, et si parfois notre souvenir se reporte souvent vers elle, d'autre part, nous sommes heureux de vivre en toute liberté sous l'égide du drapeau britannique, au Canada, et les Louisianais, quelle que soit leur origine, semblent aussi très heureux de poursuivre leur carrière à l'ombrage du drapeau étoilé, car, il faut le dire, ce pays immense et dont les richesses sont incommensurables, ne s'est développé et n'a prospéré que depuis son entrée, en 1812, dans l'Union américaine.

Il est bien vrai que la guerre de Sécession a quelque peu retardé ses progrès, mais, depuis cette époque, c'est à pas de géant que la Louisiane s'est développée, et nous ne connaissons pas de plus beau pays, ni de pays plus riche en ressources de toute sorte, ni habité par une population plus estimable, plus cordiale et plus humaine.

(A suivre)

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

(Suite de la 24)

plupart des Anglo-Canadiens, — que vous n'avez plus besoin de mes services."

Chacun de nous se confondit en excuses.

"Ce n'était pas notre intention," dit Létourneau, "de vous inclure dans notre petite fumisterie. Nous voulions seulement donner une leçon pratique à ces étrangers — foreigners — qui, après quelques années de séjour ici, croient que le pays leur appartient."

"C'est bien fait, dit l'Anglais, et je vous approuve fort dans votre méthode pratique de revendiquer vos droits."

Brookbank mis au courant de la mystification, nageait dans la joie.

"That's a good one! that's rich"! répétait-il.

Voyant la tournure inattendue que prenait l'affaire, les deux pimpêches du *Parisian French* s'étaient éclipsées discrètement.

Quant à Aristote, alias Demosthène, il ne goûtait pas du tout la plaisanterie.

"Next time," dit-il en bougonnant, "every-body *spike Engleesh.*"

"Next time, mon ami, lui répondit mon frère, nous irons manger là où on parle français."

CHEZ NOS MEMBRES

SIMPLES NOTES D'ACTUALITE

M. J.-H. Philippon, avocat et membre de notre Société, a été élu récemment vice-président du Jeune Barreau de Québec. M. Philippon a déjà une réputation bien assise d'homme de jugement et d'étude. Ses mérites ont éte reconnus par ses confrères. Nous l'en félicitons bien cordialement et formons des voeux très sincères pour le succès de sa carrière.

* * * *

Au mois d'avril dernier, un groupe considérable de membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres s'est rendu au Moulin de Vincennes, sur l'invitation de son propriétaire, M. Lorenzo Auger, pour y célébrer, comme il convient, à chaque printemps, la fête de l'érable, en dégustant ses délicieux produits. Comme toujours, la réception a été charmante et les invités ne manquèrent pas d'en remercier et d'en féliciter chaudement l'amphitryon.

* * * *

Le "Terroir" a publié récemment, sous la signature de M. Hormisdas Magnan, un bref résumé de la vie et des oeuvres de Charles Huot, artiste-peintre. Cette étude a été mise en brochure et elle a reçu du public un accueil des plus favorables. L'un de ses lecteurs, M. Georges Bouzanquet, de Nimes (France) écrivait récemment à l'auteur de la plaquette, dans une lettre fort aimable, ce qui suit : "La croix de la Légion d'Honneur serait certainement venue bientôt couronner, en dehors de la récompense accordée, une carrière qui, en France, n'avait pas été suffisamment connue en haut lieu". Cette croix de la Légion d'Honneur était destinée à feu Charles Huot. C'est là un hommage posthume qui mérite d'être signalé à la gloire du peintre canadien-français, qui a laissé, chez nous, des souvenirs quasi impérissables de son talent, de son patriotisme et de son grand esprit religieux, dans des toiles qui décorent nos églises et plusieurs édifices publics.

* * * *

Les activités de la Société des Arts, Sciences et Lettres, pour avoir été moins publiques, si l'on peut dire, depuis le mois de janvier dernier, n'ont tout de même pas ralenti à l'intérieur, comme on peut en juger par les nombreuses causeries qui ont été prononcées, au profit de ses membres, et dont on trouvera l'énumération ci-après.

Ajoutons, avant de dresser cette liste, que la Société, qui compte quatorze ans d'existence, et une revue qui termine le dernier numéro de sa treizième année, n'est pas sans quelque peu ressentir les atteintes de la crise économique que nous subissons. Une centaine de ses membres les plus dévoués lui ont fait remise de leur souscription annuelle, mais un certain nombre d'autres n'ont pas répondu à l'appel de son trésorier. Espérons toutefois que nous pourrons traverser ces temps difficiles sans être obligés de suspendre nos activités.

Voici maintenant la liste des causeries qui furent prononcées depuis le commencement de l'année courante :

Janvier 16. — Jos.-S. Blais — "La Frontière du Maine".
23. — Abbé Maxime Fortin — "Le Syndicalisme".
30. — Henri Fontaine — "De Notre-Dame à Montmortre..."
Février 6. — René Chaloult — "Les Acadiens d'aujourd'hui".
13. — Philippe Méthé — "En Alaska et Youkon".
20. — Alphonse Désilets — "La Poésie vis-à-vis la Musique".
27. — Hector Faber — "L'écriture et les caractères".
Mars 5. — Elzébert Pouliot — "Allées et venues de Messire Argent".
12. — G.-E. Marquis — "La Louisiane".
19. — Damase Potvin — "A travers les Laurentides".
Avril 2. — Auguste Galibois — "La Côte Nord il y a un demi-siècle".
9. — Joseph Dandurand — "Nos premiers journaux".
23. — Manifestation au Moulin de Vincennes.
30. — Gérard Dion — "Le Livre".
Mai 7. — Oscar Drouin, C. R. — "Esprit et matière".

* * * *

Le 4 juin dernier, M. et Mme Oscar Boulanger, M. P. ont été l'objet d'une belle fête, à Saint-Charles, à l'occasion de leur quinzième anniversaire de mariage.

Au lendemain de la clôture de la session, à Ottawa, voici ce que "l'Evénement" écrivait :

"M. Oscar-L. Boulanger a fait une magnifique session. Il a porté de rudes coups au gouvernement sans jamais dépasser la mesure — et sans jamais frapper en bas de la ceinture. Il a défendu Québec avec vigueur lorsqu'il voyait dans les paroles de ses adversaires des attaques contre sa province. S'il pensait qu'on voulait la rapetisser, il la grandissait. S'il croyait qu'on voulait la dénigrer, il la vantait et la comparait avec avantage aux autres provinces.

Le député de Bellechasse a fait des suggestions au gouvernement — ce qui est toujours bien vu — et il a démontré qu'il a des idées (tout le monde n'en a pas au Parlement J des bonnes s'entend). M. Boulanger parle avec une égale perfection le français et l'anglais. Enfin, il a l'exquise, la vieille politesse de notre race, et c'est le meilleur moyen de se faire respecter par ceux qui ne parlent pas notre langue... Il revient d'Ottawa chargé d'honneurs. Lorsque son parti reprendra le pouvoir il en connaîtra d'autres qui lui sont réservés." Nos cordiales félicitations.

Les Francais de Louisiane

Par Emile LAUVRIERE

Lorsqu'en France on parle de la Louisiane, on ne songe guère qu'aux Français de la Nouvelle-Orléans. Or, ils ne sont plus guère, en cette "Métropole du Sud" qui compte plus de 400,000 habitants, que quelques milliers fréquentant une ou deux paroisses où l'on prêche encore en français, suivant plus ou moins les cours de l'Alliance française ou de l'Union française, s'inscrivant en petit nombre à la Société historique et littéraire de l'Athénée français, mais n'ayant ni collège, ni école, ni librairie, ni journal français.

Non, la vraie France en Louisiane — et nous regrettons de le dire à cause de quelques bons Français et de quelques bonnes Françaises de la Nouvelle-Orléans que nous apprécions hautement — se trouve reléguée au pays perdu des "bayous", ces anciens bras morts du Mississipi. Et c'est là toute une histoire, à peu près inconnue en France, que nous voudrions résumer brièvement. Histoire acadienne encore.

Après le "Grand Dérangement", dès 1758, de malheureux parias, accouplés aux nègres dans les torrides rizières de la Georgie, de la Caroline et même du Maryland, s'enfuirent à travers forêts et savanes jusqu'en ce dernier refuge français de l'Amérique du Nord qu'était la Louisiane. Après le traité de Paris, dès 1764, deux cents "pauvres et dignes de pitié" y parvinrent par le long détour de Saint-Domingue; d'autres encore, par mer, de New-York. En mai, ils étaient 473, "laborieux, braves, religieux, attachés à leur prince et à leur patrie". Généreusement, on leur remboursa pour "40,000 livres" leur "monnaie de cartes" depuis longtemps périmée; et, à grands frais, on établit ces "cultivateurs fort industrieux" sur les "admirables prairies" des Attakapas et des Opelousas.

Mais, l'année suivante, la colonie aux abois se trouve débordée. "Ce n'est plus de centaines qu'on parle, dit le commandant Aubry, mais de milliers qui arrivent continuellement, tant hommes que femmes et enfants, pour fixer en Louisiane leur destinée errante depuis dix ans... Pour comble de malheur, ils apportent la petite vérole... Cependant, c'est un devoir de ne pas les abandonner... Ils renaissent à la Louisiane et feront des merveilles pour peu qu'on les aide... Ce pays florissant deviendra une nouvelle Acadie". Ce brave Aubry était prophète sans le savoir.

On les aida si bien, malgré les "embarras d'alors", que tous les Acadiens, tant de France, du Havre en particulier, que des géôles anglaises, voulurent venir en "Paradis terrestre". On en établit bon nombre sur une rive du Mississipi qui a gardé le nom de "Côte des Acadiens".

Un jeu de politique ayant rendu la Louisiane à l'Espagne, ces bons Français se révoltèrent : "Nous Acadiens, dit leur protestation, nous promettons de sacrifier nos biens et nos vies pour demeurer toujours Français". Alors l'Espagne, restée maîtresse, apprécia si bien ces bons travailleurs qu'à grands frais elle en fit venir quinze à seize cents de France.

Lorsqu'en 1803 un nouveau jeu de la politique rendit la Louisiane à la France, notre préfet Laussat déclara : "Les postes les mieux peuplés, surtout ceux d'Attakapas et d'Opelousas, se sont toujours distingués par leur ardent amour de la France". Enfin un dernier jeu de la politique, le plus cruel de tous, vendit aux Américains toute la Louisiane, Acadiens y compris, pour soixante-quinze millions (francs), ce n'était pas même le prix de la Nouvelle-Orléans.

C'est alors qu'on perd de vue les Acadiens, pour la bonne raison que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Dédaignés des Yankees en leur "pays perdu", les "Cayens", comme on les appela, firent ce qu'ils pouvaient faire de mieux : ils crurent et se multiplièrent en paix, comme aux plus beaux jours de leur ancienne Acadie. Or, savez-vous combien ils sont maintenant? 500,000, issus des 3,500 à 4,000 du temps de la cession. Prodigieuse natalité acadienne sous tous les climats!

Lorsque, pour la première fois, en notre "Tragédie d'un Peuple", nous attirâmes l'attention sur ce peuple oublié, nous parlâmes de 50,000. Lorsqu'en 1924, "l'apôtre acadien", Clarence Cormier, qui les visita, parla de 300,000 nous crûmes à un mirage du soleil ou de l'enthousiasme. Mais non, ces chiffres sont bel et bien confirmés par les recensements les plus récents.

Pour bien comprendre ce pullulement comprenons, d'abord, la lente évolution sociale qui transforma ces pauvres émigrants en leur pays de Cocagne. Le devoir de la natalité fut assurément facilité par l'inépuisable richesse de leurs terres d'alluvions. D'éleveurs qu'ils étaient à l'origine, ils devinrent peu à peu planteurs, voyant se succéder, sans grands efforts de leur part, quatre récoltes par an : riz, "mahis", cannes à sucre et "patates". A la fécondité agricole s'ajoute la richesse industrielle, depuis que les "bouillons" de pétrole, affleurant à Anslabutte et à Houma, les entraînent jusque dans le Texas où nous venons d'en signaler 20,000 à Port-Nèches et à Port-Arthur. Ainsi se sont développées des agglomérations urbaines avec usines, banques, magasins, etc.

L'archevêque de la Nouvelle-Orléans, comprenant que ces bons catholiques allaient, faute de prêtres, perdre leurs vertus et leur foi, s'avisa, en 1908, de créer en leur région le diocèse de Lafayette dont le premier évêque, Mgr Jeanmart, est un des leurs, tout dévoué à leurs intérêts tant spirituels que temporels; aux prêtres du pays en trop petit nombre, il ajouta des prêtres acadiens, canadiens et français. Et voilà la religion sauvée.

Mais la langue? Faute d'écoles françaises, le français ne s'y est plus maintenu, à part de rares exceptions, que comme un parler traditionnel; langue de famille, langue de religion, langue de politique, mais appauvri, détériorée, en partie anglicisé; c'est le "cayen". Mais tel quel, il vit, indispensable : "Sur 87 discours que j'ai fait pour ma candidature au poste de gouverneur de la Louisiane dit le candidat acadien, M. Dudley Le Blanc, j'ai dû en prononcer 83 en français", disons en "cayen".

Or, il vient de s'accomplir un véritable événement historique, de nature à ranimer la vie nationale tant dans la vieille Acadie du Nord que dans la jeune Acadie du Sud. L'an dernier, une vingtaine d'Evangélines, louisianaises — Evangéline est l'héroïne acadienne de Longfellow — se sont avisées d'aller voir leurs soeurs du Nord : ce fut une révélation enthousiaste en des manifestations émouvantes. Dès cette année, une vingtaine d'Evangélines du Nord ont rendu leur visite à leurs soeurs de Louisiane; manifestations plus enthousiastes encore. La conséquence naturelle, c'est qu'on veut s'entendre, c'est qu'on veut s'unir; on veut, en dépit du temps et de la distance, fraterniser en un peuple uni par les mêmes origines, les mêmes vicissitudes du passé, les mêmes espoirs en l'avenir. Canadiens et Franco-Américains s'associent aux Acadiens du Nord et du Sud en cette belle oeuvre d'union des quatre grands groupes français de l'Amérique du Nord. Les épaves du grand naufrage colonial, dont nous parlions naguère, vont-elles se rejoindre et, comme le vaisseau de Kipling, reprendre sa vie en une belle nef qui portera à son bord cinq ou six millions de Français? Que ne peut-on pas espérer de la vitalité française quand elle est bien guidée?

"Tous les éléments de race sont là-bas — dit Mgr Camille Roy, de Québec, qui accompagnait les pèlerins du Nord — mais épars, sans cohésion, sans lieu solide... Un profond désir anime les foules, mais sans orientation; il y a une masse d'énergies vigoureuses, mais sans organisation". "Il suffirait de quelques animateurs, dit un autre pèlerin éminent, M. l'abbé Lionel Groulx, pour ressaisir ce petit peuple, et, sans rien lui enlever de ce patriotisme américain, l'attacher indéfectiblement à son particularisme ethnique". M. Paul Claudel, qui a su deux fois visiter les Cayens de Louisiane, le sait. Le "Comité Franco-Acadie", qui a pu créer deux bourses louisianaises, s'emploie à faire davantage. Grâce à une collaboration aussi loyale qu'eqicace, a-t-on dit, qui sait ce que réserve l'avenir? "Ranimée, l'âme canadienne, avec ses admirables vertus, peut donner à l'âme américaine une beauté héroïque". Veillons-y.

—(Le Figaro)

Comme on nous voit

(*Suite de la page* 14)

touristes européens plus ou moins teintés de littérature". Les 700 pages de l'ouvrage — l'auteur en avait écrit, de son propre aveu, plus de 6,000 — ne renferment rien d'improvisé. "Entre tant de faits et de manifestations, il sait choisir, note M. Henri d'Arles; ce qu'il remarque en vaut la peine; ce qu'il consigne a une valeur représentative."

La thèse principale que défend Edmond de Nevers, lui est personnelle; cependant un groupe canadien important, auquel il faut joindre des observateurs appartenant à d'autres nationalités, sont du même avis. Quant à nous, notre opinion reste en suspens, car il n'est vraiment pas facile de prévoir un avenir même prochain. Or il s'agit en l'occurence d'un avenir plutôt éloigné. Edmond de Nevers croit qu'un jour viendra, "où la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis sera disparue, où l'Amérique du Nord ne formera qu'une seule et vaste république". Et il ajoute : "Nous avons l'ambition de constituer dans l'Est un foyer de civilisation française qui fournira son apport au progrès intellectuel, à la moralité et à la variété de l'Union."

Nous n'avons ni le temps ni l'espace pour discuter ce point de vue; mais ce qui est incontestable, c'est que beaucoup de Canadiens, à cause de l'admirable fécondité de leurs familles, ont été appelés à émigrer en ce qu'ils appellent "les Etats". Il en résulte un nouveau peuple qu'on désigne par le nom de "Franco-Américain", et qui compte déjà plus d'un million de citoyens, rien que dans la Nouvelle-Angleterre. D'origine française lointaine mais authentique, Canadiens par la naissance ou les attaches familiales, Américains légalement, ils sont de merveilleux échantillons d'humanité. Bilingues, fort cultivés, laborieux, honnêtes, pleins d'initiative, religieux dans l'âme, ils font honneur, si j'ose dire, à leurs trois patries, la France, leur aïeule, leur mère, le Canada, et leur mère adoptive, l'Amérique.

En les Franco-Américains, nous Français de l'autre côté de l'Océan, nous trouvons des frères et des amis. Ils sont la qualité et le nombre. Ils perpétuent notre culture et ils fournissent en même temps d'excellents citoyens aux Etats-Unis. On est en droit de voir en eux le lien vivant et influent entre les deux républiques. Ils sont notre survivance, notre vieil idéal transplantés. L'affluence continue des Canadiens dans les villes et les campagnes des Etats-Unis est certainement un bienfait en vue de relations transatlantiques toujours meilleures.

En ce jour de Pâques donc, célébrons la résurrection des peuples européens qui avant la guerre étaient accablés par une dure dépendance, et en même temps la force de vie toujours renouvelée, bienfaisante et féconde du groupe Canadien-Français, en deçà et au delà des frontières! Longue vie aux trois peuples, la France, l'Amérique et le Canada! Longue vie à tous les peuples!

R. A. J.-B.

(*Le Courrier des Etats-Unis*).

UN ANCETRE DE FRANCE

Claude Charland dit Francœur 1618 (?)-1705

Sommaire : Les deux mariages à Québec. — I. *En France*, 1o Châteauroux et Déols. — 2o L'information incomplète. — II *En Nouvelle-France*. 1o Québec, Sillery, l'Ile d'Orléans. — 2o La descendance.

PAR FILIOLUS

A la porte de l'avocat Beulay où j'étais arrivé, se tenait une jeune fille, qui toute jeune — dans les 18-20 ans — radieuse autant qu'on peut l'être à cet âge, et en toute simplicité, avec un salut et un demi-sourire, comme s'il se fût agi d'un hôte accoutumé: "Monsieur X, dit-elle, c'est bien vous, il me semble, que mon père attend pour la collation. Pardon, je vous précède. Il est là avec Monsieur Hubert, un de nos amis".

C'était donc Mademoiselle Beulay elle-même qui m'avait fait l'honneur de me recevoir. Heureusement, j'étais venu à l'heure très précise, la première indiqué: 5.30.

Le père, en entendant du bruit dans les vestibule, s'était levé et me donnant une chaude poignée de mains: "Oh! vous nous faites grand plaisir", assura-t-il. "Et d'abord, je vous présente ma fille, ma fille unique, et aussi l'unique ornement, l'unique agrément de ma maison". En vérité, il parlait d'or. Nous étions entrés dans la salle à manger, et après les nouveaux compliments de Monsieur Hubert à l'adresse du visiteur: "Vous voyez, poursuivit-il, j'ai voulu le goûter un peu plus tôt que de coutume, car nous allons à Déols, n'est-ce pas? tout de suite après. Ce n'est pas loin, mais il faut voir Monsieur le Curé, son église, les ruines de l'ancien monastère bénédictin et aussi un peu les alentours. Avec l'heure légale, il fera jour encore assez longtemps" .

A Déols, je savais, je sentais ce qui m'attendait. Mais le plaisir d'un "tour de voiture" en si bonne compagnie, par une température idéale des premiers jours d'octobre, et presque tout le temps sur l'ancienne "voie romaine"; l'appétit toujours croissant du nouveau au sujet de l'ancêtre, et de son milieu, tout cela et je ne sais quoi encore, l'emportait sur l'appréhension, la certitude d'un nouveau désappointement.

Naturellement, on se mit à table, puisqu'on était à l'entour pour cela, et supprimons les détails du menu, du service. C'était presque gênant, mais il y a d'aimables hôtes et convives qui ont le talent de vous mettre à l'aise, de causer avec vous comme avec de vieilles connaissances, de vous faire trouver quelque chose à dire, même de vous écouter comme si ce que vous dites les intéressait beaucoup; bref d'être tout à fait courtois, de belle humeur, intéressants au point que, avec eux, une heure a bien vite passé; des Français d'avant la guerre, car depuis, dit-on, ils ne le sont plus autant. De cela cependant on pourrait douter, parce que, voyez-vous, c'est dans le sang, et "bon sang ne peut mentir".

D'ailleurs, un sujet était trouvé: le vieux, le fameux Déols où nous allions dans un instant, ville très ancienne, mentionnée plusieurs fois par Grégoire de Tours, au sixième siècle, et notamment dans un passage de ses écrits où il cite comme une merveille le tombeau de marbre blanc qu'on voit encore aujourd'hui dans la crypte de l'église Saint-Etienne. Ce sarcophage, très sûrement du troisième siècle, d'après les archéologues les plus compétents, serait celui du sénateur romain Lécoade, lequel aurait donné son palais de Bourges à saint Ursin, apôtre du Berry, pour en faire la première église chrétienne de la province. Venait ensuite, alternativement de Monsieur Beulay, de sa jeune fille, de Monsieur Hubert, un historique de l'abbaye fondée en 917 par Ebbes le Noble, premier seigneur authentique de Déols. On rappelait, trop sommairement à mon gré, la construction de l'abbatiale, commencée par le choeur, et consacrée par le pape Pascal II au mois de mars 1107, la complétion des travaux en 1160, alors que le pape Alexandre III venait passer là tout un mois pour contempler à son aise ce grandiose monument: 365 pieds de longueurs, 96 pieds de largeur; sur la façade, deux clochers, dont l'un, heureusement, nous est resté, deux autres entre les bras du transept et les absidioles du choeur; en plus, sur la croisée, un gros beffroi carré. Après ces deux papes, il en vint deux autres: Honorius III, en 1223, et Clément V, en 1306. En vérité, l'abbaye bénédictine de Déols égalait en réputation, si elle ne la surpassait, l'abbaye de Cluny, fondée dix ans auparavant, et qu'une lettre de saint Bernard, au sujet de son luxe exagéré, a rendue si célèbre, on n'oserait pas dire tristement célèbre.

Le long du chemin, Monsieur Beulay continua son récit, et maintenant, à propos de Notre-Dame-des Miracles, comme je l'en avais prié. "Ce sera en résumé, car, disait-il, "c'est dans tous les livres, et tout le monde connaît cette histoire, vous-même le premier, j'en suis sûr". J'assurais que je n'en savais rien, ce qui était vrai, déplorablement vrai. "Alors, reprit-il, je veux essayer de vous croire, et voici en quelques mots: "En ce temps-là, c'est-à-dire, vers la fin du douzième siècle, les Anglais pouvaient piétiner notre sol en toute liberté. Le conflit entre les maisons de France et d'Angleterre au sujet du duché d'Aquitaine allait tourner bientôt en guerre ouverte. Déjà les soldats anglais occupaient le Bourg-Dieu, prêts à incendier l'abbaye afin que l'armée française ne pût s'y établir. Devant le portail nord s'dressait une grande statue sculptée de la Vierge-Mère, et, pendant que les fidèles imploraient sa protection, un soudard du parti anglais se saisit d'une pierre et la lance de toute sa force contre la statue. Emporté par le coup, le bras de l'Enfant-Jésus tombe à terre; un flot de sang jaillit et le criminel est frappé de mort sur-le-champ. On crie au miracle; tout un peuple accourt, et les Anglais sont pris de terreur à l'annonce du prodige, et ils

renoncent à une guerre si manifestement réprouvée par le ciel.

"Pour abréger encore, le roi d'Angleterre retrouve le bras de l'Enfant-Jésus, le cache sous son manteau, et lui fait élever plus tard une basilique dans son pays. La statue mutilée est transportée à l'intérieur de l'église, puis, dans la première moitié du treizième siècle, une chapelle est construite en son honneur. C'est là que Vincent de Beauvais l'a vue et il en fait mention dans son *Speculum Historiale*. Bien que, en 1568, les protestants aient saccagé et brûlé l'abbaye, la sainte chapelle et le culte de Notre-Dame-des-Miracles n'en subsistèrent pas moins. La statue est aujourd'hui dans la crypte de l'église paroissiale de Saint-Etienne, couronnée par le Pape le 24 mai 1898 et entourée, comme autrefois, d'une grande vénération. La confrérie fondée en son honneur au lendemain du miracle, et toujours florissante jusqu'à la Révolution, a repris vigueur vers 1830, et le Cardinal Boyer, en 1895, a donné un nouvel essor au pèlerinage, l'un des plus anciens du Centre de la France".

Tout le long de cette journée, j'avais beaucoup vu, beaucoup entendu, pensant toujours et partout à l'ancêtre Claude. Autre naïveté sans doute au jugement des "gens d'esprit" — il y en a beaucoup maintenant — je me demandais de nouveau, ce soir, si ce brave homme avait appartenu à cette confrérie, s'il avait vu la statue, s'il lui avait fait quelque pèlerinage, s'il avait prié à ses pieds, comme j'allais moi-même prier tout à l'heure — car déjà nous arrivions à Déols, au Bourg-Dieu, pour mieux dire.

M. l'abbé Babou m'avait écrit en 1915 en réponse à une demande de renseignements, accompagnée d'un extrait des registres de Québec, on devine lequel.

"L'acte de mariage de Claude Charlant m'a vivement intéressé. J'ai dépouillé, il y a quelques années, les régistres paroissiaux de Châteauroux et du canton, mais dans mes notes, classées par ordre alphabétique, je n'ai pas trouvé de nom de Charland. Il est vrai que je n'ai relevé que les noms désignés à l'attention par des qualificatifs de fonctions plus ou moins notables.

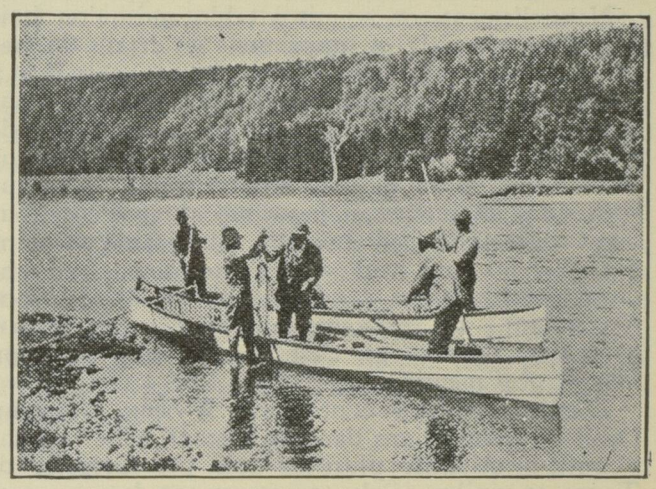
"En particulier, pour la paroisse Saint-Christophe, les plus anciens registres remontent à 1629, avec plusieurs lacunes. Or dans l'acte cité, on ne dit pas l'âge de l'époux, peut-être né avant cette date.

"Cependant, pour vous rendre service, je revois les registres anciens, mais les occupations de ce moment" — (c'était pendant la Grande-Guerre) — "m'empêchent de mener activement ces recherches très longues, d'autant que les registres ne peuvent être consultés, et encore avec autorisation spéciale, que dans le lieu de leur dépôt public et aux heures d'ouverture, lesquelles ne coincident pas toujours pour moi avec les heures de liberté . . . etc". "L. Babou" (alors curé de Saint-Christophe).

Depuis 1915, peut-être Monsieur le Curé de Déols a-t-il fait pour nous quelque travail? Il connaît parfaitement le personnage qui m'a conduit, et selon l'usage, je suis présenté: "Je me rappelle fort bien, dit-il, vous avoir écrit, et je regrette toujours de n'avoir pu vous fournir alors aucun renseignement appréciable. Peu après cependant, j'ai cru retrouver dans mes souvenirs d'anciennes études d'histoire locale le nom d'un Charland qui aurait été de la suite ou à l'emploi du Prince de Condé au Château-Raoul". Au surplus, je me souviens que la mère de votre ancêtre était une Mabile, et j'aurais dû vous dire que les Mabile étaient de famille fort ancienne très honorable, fabricants de drap, l'industrie par excellence de Châteauroux, quelques-uns même représentants au corps de ville. L'industrie des drapiers, à Châteauroux, était déjà très prospère au moyen âge. Tout le monde, chez nous, connaît ce mot d'un historien du seizième siècle à propos de la rue de l'Indre, cette "belle grande et longue rue, dit-il, où il n'y a pas si petit artisan, manant ou bourgeois, qui ne se délecte à drapper". De fait, la plupart des maisons qui en bordent les deux côtés, quelques-unes à pignon sur rue, ont conservé les lucarnes où étaient accrochées les poulies destinées à monter les laines dans les greniers. Vous avez pu les voir . . ."

Abrégeons. A l'église, c'est l'heure de la prière du soir, du Saint-Rosaire depuis le premier d'octobre. M. le curé s'excuse: "Venez voir Notre-Dame-des-Miracles", dit-il, et nous le suivons. Une bonne moitié de la nef est déjà pleine, et il s'y trouve beaucoup d'hommes, ces pauvres Français réputés si peu religieux. En passant, c'est à tort, et il faudrait voir à Paris, par exemple, autre chose que les trois ou quatre cent mille jouisseurs venus de tous les coins du monde pour s'y amuser tout à leur aise incognito.

Après Saint-Etienne, l'église de la paroisse, bâtie sur des fondations gallo-romaines et datant du douzième siècle, il restait à voir le "Clocher de l'abbaye", seul souvenir, disions-nous, de l'antique Notre-Dame de Déols. Quel pays que la France où, jusque dans les moindres villages, — Déols compte à peine, répétons-le, 2,300 habitants — on rencontre de pareilles merveilles! Encore ici, il nous faut regretter de ne pouvoir pas fournir une preuve photographique — et une aussi de la non moins belle "Porte de l'Horloge", flanquée de deux groses tours, à capuchons pointus, suberbe monument de la première moitié du quinzième siècle. Heureux ancêtres, pensions-nous, qui a pu voir, trois siècles plus tôt, en passant cette porte, l'église Saint-Etienne, Sainte-Marie-la-Petite, maintenant disparue, mais surtout, au-dessus du portail de l'abbaye, la Chapelle Notre-Dame-des-Miracles, un nom glorieux cent fois et mille fois mérité au cours des siècles par les prodiges que la Sainte-Vierge y multipliait sans jamais compter. Pourquoi le temps et l'espace, et le talent d'écrire nous manquent-ils tous à la fois?



Une belle capture.

Province de Québec

SERVICE DES MINES

La Province produit des minerais de cuivre, de plomb, de zinc, d'or et d'argent, une grande variété de minéraux, entre autres l'amiante, la chromite, l'ilménite, la molybdénite, le feldspath, la magnésite, le mica, des ocres, du grenat, du graphite, du phosphate, des pyrites, du quartz et de la stéatite, ainsi qu'une grande variété de pierres d'ornement et de construction.

Le Rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1930, publié en quatre parties,

contient les rapports suivants:

PARTIE A —

Opérations minières
et statistiques.

PARTIE B —

Région de la carte
Cadillac-Centre, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Cléricy-Joannèse, comtés d'Abitibi
et de Témiscamingue,
par L. V. Bell.

La mine d'or Vénus,
canton de Barraute, comté d'Abitibi,
par L. V. Bell.

Région de la carte
Gaboury-Blondeau, comté de Témiscamingue,
par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord,
Escoumains à Forestville,
par Carl Faessler.

PARTIE C —

Gisements d'or et de cuivre des cantons
de Dubuisson et Bourlamaque,
comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

Gisements de molybdénite
du canton de LaCorne, comté d'Abitibi,
par J. E. Hawley.

PARTIE D —

Gaz naturel dans la vallée
du Saint-Laurent, Québec,
par W. A. Parks.

Environs du lac Aylmer,
cantons de l'Est,
par F. Rê Burton.

Gisements d'amiante
dans le sud de Québec,
par Bertrand T. Denis.

Région de la carte de
Lesseps, péninsule de Gaspé,
par I. W. Jones.

Copie de la Loi des Mines et renseignements techniques concernant les mines et les ressources minérales de la Province peuvent être obtenus sur demande adressée au directeur du Service des Mines, Québec.

HONORABLE J.-E. PERRAULT,

Ministre des Mines

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné
Ateliers modernes
Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) **Au Cours Technique**

Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) **Au cours de métiers**

Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

1°—*Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.*

2°—*Une narration (composition sur un sujet simple).*

3°—*Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, percentage).*

4°—*Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.*

5°—*Notions de dessin géométrique.*

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.

RECETTES POUR

Mets délicieux

Manière facile de les apprêter

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses sucre granulé 1 tasse d'eau ½ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême".	Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de lait ½ tasse de sucre 3 cuillerées à soupe de fécule de maïs (cornstach) 1 cuillerée à thé de vanille 1 oeuf ½ cuillerée à thé de sel Essence de vanille ou d'érable "Suprême" au goût.	Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter au lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

FUDGE A L'ERABLE

Ingrédients	Manière de procéder
2 tasses de sucre 1 tasse de lait 4 cuillerées à soupe de crème 1 pincée de sel 1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"	Mettre tous les ingrédients dans une casserole, sauf l'essence. Faire bouillir doucement jusqu'à ce qu'une boule molle se forme dans l'eau froide. Ajouter l'essence.

CREME POUR GATEAU A L'ESSENCE "SUPREME" D'ERABLE, FRAISE, FRAMBOISE

Ingrédients	Manière de procéder
1 tasse de sucre en poudre ¼ tasse de lait 1 cuillerée à thé de beurre 1 cuillerée à thé d'essence	Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence et étendre sur le gâteau.

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée
JOSEPH HEBERT
ELECTRICIEN LICENCIE
Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié
Poseur d'Appareils à Eau Chaude
45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

RECETTES POUR METS DELICIEUX

"LE TERROIR" toujours désireux d'être utile publiera à l'avenir, tous les mois, une série de recettes pour mets délicieux, et qui sans doute intéressera ses lectrices ménagères ou cordons bleus. Ces recettes, toujours bien choisies, et entre les mains des bonnes cuisinières de chez-nous, apporteront, nous n'en doutons pas, un renom de plus à notre excellente cuisine canadienne.

BOULETTES DE POISSONS LAURENTIEN (Entrée)

Détail

2 tasses de purée de pommes de terre
1 oignon
1 tasse de poisson haché
1 oeuf
Chapelure
Persil
Sel et poivre

Mode de préparation

Amalgamer ensemble la purée de pomme de terre, l'oignon haché très finement, le poisson, l'oeuf et les assaisonnements. Façonner des boulettes de la grosseur d'un oeuf que vous roulez dans la chapelure. Faire cuire dans la grande friture. Servir une boulette par convive. Décorer de persil.

SOUPE PAYSANNE

Détail

1 tasse de céleri
1 tasse de navet
1 tasse de carottes
1 tasse de choux
1 oignon
1 pinte d'eau
2 pintes de bouillon
Sel et poivre

Mode de préparation

Couper finement tous les légumes et les cuire à l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres. A ce moment ajouter le bouillon. Laisser cuire encore quelques minutes. Assaisonner et servir.

OMELETTE AU FROMAGE

Détail

2 oeufs
2 c. à table de lait
1 c. à table de fromage
1 c. à table de beurre
Persil
Sel et poivre

Mode de préparation

Battre le fromage pour l'amollir, ajouter le lait puis les jaunes d'oeufs, et enfin les blancs montés en neige. Mettre le beurre dans une poêle et verser l'omelette. Cuire pour dorer le dessous et finir au fourneau. Servir avec du persil finement haché.

BOULE A LA MODE QUEBECOISE

Détail

3 livres de boeuf
1 livre de lard gras
2 oignons
3 tasses d'eau
Farine
Sel et poivre

Mode de préparation

Trancher le lard mince et le faire prendre couleur dans un chaudron de fer avec l'oignon et la farine. A ce moment ajouter le boeuf coupé en carrés. Assaisonner. Mettre graduellement l'eau bouillante et laisser cuire à petit feu pendant environ 4 heures. Au besoin, ajouter de l'eau.

GATEAU ROULE

Détail

3 oeufs
1 tasse de sucre
1 c. à table de lait
1 c. à table de poudre à pâte
1 tasse de farine
1 c. à table de beurre fondu
1 c. à thé d'essence de vanille "SUPREME"
¼ c. à thé de sel

Mode de préparation

Battre les oeufs ujsqu'à ce qu'ils soient légers et leur ajouter le sucre, le lait, la farine tamisée avec la poudre à pâte et le sel, puis en dernier lieu le beurre fondu. Faire cuire dans une lèchefrite à four modéré. Après la cuisson, renverser le gâteau sur un linge humide, rouler immédiatement et maintenir dans cette position pendant quelques minutes. Dérouler, puis étendre de la gelée sur toute la surface et rouler de nouveau.

BISCUITS CANADIENS

Détail

1 tasse de crème sûre
1 tasse de farine
½ c. à thé de soda à pâte
¼ c. à thé de sel
Parfumer à l'essence de vanille ou d'érable "SUPREME"

Mode de préparation

Tamiser ensemble tous les ingrédients secs et faire le détrempe avec la crème sûre. Travailler la pâte sur une planche farinée, l'étendre, la découper à l'emporte-pièce et faire cuire à four chaud.

CACAO POUR RECEPTION

Détail

3 c. à table de cacao
3 c. à table de sucre
2 tasses de lait
1 tasse d'eau
Crème fouettée
Vanille "SUPREME" ou cannelle

Mode de préparation

Mélanger le cacao et le sucre avec l'eau. Laisser bouillir de 3 à 5 minutes. A ce moment ajouter le lait que vous avez fait chauffer au préalable. Pour donner plus d'arôme à ce cacao, le parfumer avec un peu de vanille "SUPREME" ou de cannelle. Servir avec de la crème fouettée.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".

ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE DANS LE :

Employez les Essences "SUPREME"

Sirop, Sucre à la crême, Crême Glacée, Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" sont Fabriquées par :-

"SUPREME" Enr., Québec.

Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.